



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



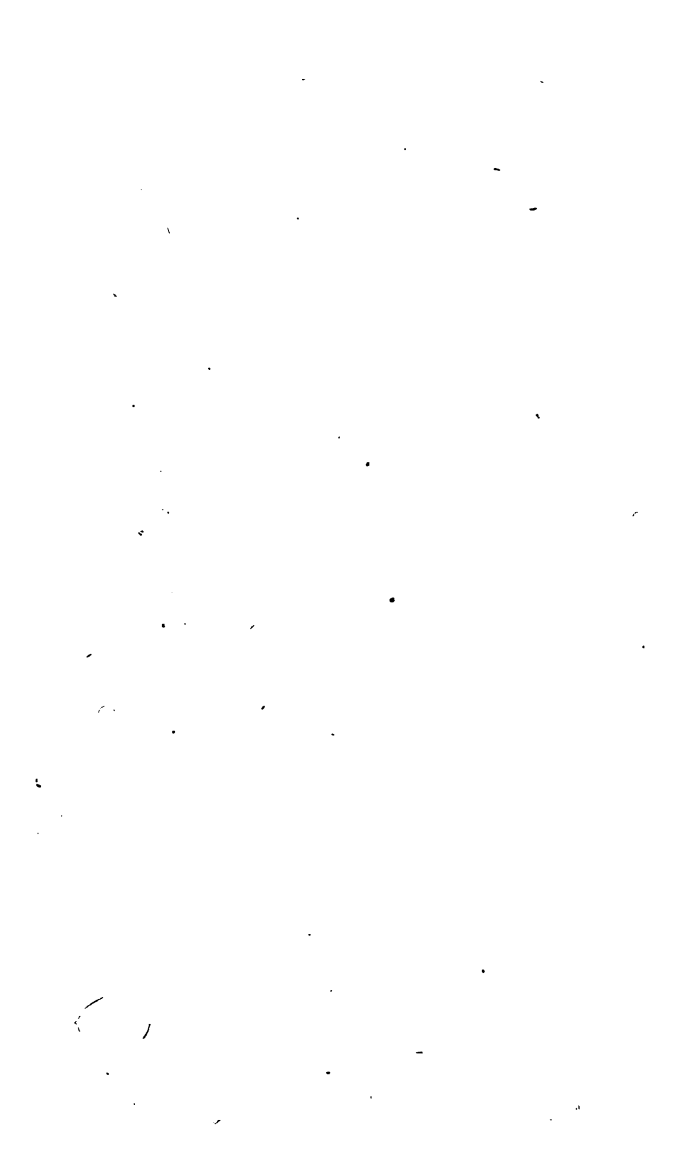
UNS. 105 i. 10







BIBLIOTHEQUE  
DE  
CAMPAGNE.  
TOME DIXIEME.





BIBLIOTHEQUE  
DE  
CAMPAGNE,  
OU  
AMUSEMENS.  
DE  
L'ESPRIT ET DU COEUR.

---

*Nouvelle Edition rectifiée & augmentée.*

Utile dulci . . . .

---

TOME DIXIEME.



A G E N E V E.

---

M D C C L X I





# HISTOIRE

DE LA

COMTESSE

DE

GONDEZ.

---

*P R E M I E R E P A R T I E .*



**L**E pouvoir absolu que vous avez sur moi, force enfin ma paresse : je vai vous obéir, Madame, & vous donner un Journal de ma Vie. Je connois la bonté de votre cœur, & ne puis douter de la tendre amitié dont vous m'honorez. ainsi, je ne craindrai

A 3

point

point de vous raconter exactement les premières Aventures de ma jeunesse. C'est une saison orageuse, où la Raison n'a pas toujours le dessus : je le sçai ; & de plus, je sçai que quand cette Raison triomphe, elle nous fait rougir de nos foiblesses. J'avois oublié les miennes ; j'en rappellerai aujourd'hui le souvenir, pour vous les montrer. Je vous fais de bon cœur ce sacrifice : je suis plus vraie, que vaine ; ainsi, vous sçauvez tout. Je crois même que cette première Partie de mon Histoire ( car je sens bien que je vai faire un Livre ) ne sera pas la plus glorieuse pour moi ; mais peut-être sera-t-elle la plus amusante pour vous.

Lorsque ma Mère mourut, je n'avois que douze ans. Mon Père me mit à l'Abbaye de *Saint-Antoine*, où il avoit une Sœur Religieuse, fille d'un grand mérite, qui m'aimoit tendrement, & qui fit dans la suite sa principale affaire de me donner les vraies idées de la vertu, sans pourtant me la montrer avec trop de sévérité. Mon Père me donna *Sourville* pour Gouvernante : elle méritoit l'estime & la confiance qu'il avoit pour elle. Ma mère, qui connoissoit bien ce que valoit cette  
digne

digne fille, l'avoit priée, en mourant, de continuer à donner ses soins à mon éducation ; & me recommanda, avec tendresse, d'écouter toujours avec douceur les conseils de cette fille, de les suivre, & de me souvenir, que c'étoient les impressions que je recevrois dans ma jeunesse, qui décideroient de la conduite de toute ma vie. Mon père venoit me voir très-souvent : il avoit avec moi de longues conversations. Ma tante & *Souville*, qu'il questionnoit sur mon caractère, lui vantoit ma raison. Ce bon père crut voir dans mes discours, que j'avois l'esprit aussi formé qu'on l'en assuroit. J'avois alors dix-huit ans ; & comme il pensoit à me marier, il résolut de me mettre dans le monde.

J'y parus à peine, que j'y fis quelque bruit, & que plusieurs partis se présentèrent. Mon père, qui étoit d'autant plus difficile, qu'il m'aimoit passionnément, & que j'étois assez riche pour être désirée, voulut se donner le tems de choisir. Il y avoit déjà quelques mois que j'étois sortie du Couvent, lorsqu'un jour, étant à la Messe, je vis un jeune homme bien fait, & dont l'air de Seigneur étoit plus

## 8 LA COMTESSE

attaché à sa personne, qu'à sa parure, qui étoit extrême. C'étoit le Marquis de *Monfrand*. Il me regarda beaucoup. Le Chevalier de *Druilli* me salua dans ce moment : aussi-tôt *Monfrand* le joignit, & lui demanda qui j'étois. C'est Mademoiselle de *Brionsel*, répondit *Druilli* assez haut pour que je l'entendisse. Qu'elle est aimable ! dit *Monfrand*, & que son air noble & modeste instruit bien de ce qu'elle est ! Quoi ! lui dit *Druilli*, tu ne l'avois pas encore vûe ? Non, repliqua *Monfrand* : j'avois bien oui parler avantageusement d'elle, mais je ne la croyois pas si pleine de charmes ; & je souhaite que ce ne soit pas un malheur pour moi, de l'avoir vûe aujourd'hui.

Je ne pus m'empêcher de rougir à ce discours, qui se tenoit fort près de moi. Parle plus bas des charmes de Mademoiselle de *Brionsel*, lui dit le Chevalier de *Druilli* ; tu la fais rougir. Pendant quelque tems, je n'allois dans nul endroit, que *Monfrand* ne m'y suivit.

Un jour *Souville* me dit ; Vous apercevez-vous, Mademoiselle, que le Marquis de *Monfrand* vous suit par-tout ? Et oserois-je vous demander comment vous  
le

le trouvez ? Il est bien fait , lui dis-je : sa physionomie est assez revenante ; voilà tout ce que je sçai de lui : & je crois qu'il le sçait bien aussi. Mais, *Souville*, continuai-je , pourquoi me faites-vous cette question ? C'est, Mademoiselle, reprit-elle , que je sçai qu'il pense à vous sérieusement , que le parti est avantageux , & que je voudrois , s'il doit être un jour votre époux , qu'il fût de votre goût. Il seroit dangereux pour moi , repliquai-je , qu'il le fût si promptement ; & je me sçau-rois bien mauvais gré , de me sentir du panchant pour quelqu'un dont je ne connoitrois que la figure.

Quelques jours après cet entretien , le Marquis de *Monfrand* se fit présenter à mon père par Monsieur le Maréchal de... son Oncle. Voilà *Monfrand* maître de me rendre des soins , de l'aveu de mon père. *Monfrand* étoit jeune, bien-fait, riche, & brillant : mon père ne douta point , que mon cœur ne se déclarat en sa faveur. Tant que je ne l'avois vu qu'en passant , je n'avois rien trouvé dans sa personne qui m'eût déplu : d'abord que je le vis avec intérêt de connoître son caractère , que j'étudiai , je me sentis de l'éloigne-

ment pour lui ; & malheureusement pour *Monfrand*, je pouvois me rendre compte à moi-même de ce sentiment : je vai aussi le justifier auprès de vous.

Le Marquis de *Monfrand*, fier de sa naissance, de sa fortune, & de la faveur où étoit sa Maison, parloit sans cesse de tous ces avantages : il ne m'avoit rendu que trois ou quatre visites, que je sçavois sa Généalogie & le plan de tous ses Châteaux. Il joignoit à ces conversations amusantes, le récit de ses actions guerrières ; & le tout avec une confiance marquée par le ton de la voix, & les gestes. Il me louoit avec la même emphase, qu'il se louoit lui-même. Il regardoit déjà notre union comme une chose certaine, & me faisoit valoir l'estime qu'il disoit que mon père avoit pour lui. Quand il y avoit du monde dans mon appartement, lui seul sçavoit tout, il avoit toujours appris les nouvelles dans le Cabinet du Roi, dans celui des Princes, ou des Ministres ; & lorsque les plus grandes Dames de la Cour devenoient le sujet de l'entretien, il joignoit ordinairement quelque trait piquant, & peu déguisé, aux louanges négligées qu'il leur donnoit ; il n'épar-  
gnoit



gnoit pas même celles qu'il vouloit bien qu'on crût l'avoir honoré de leur bienveillance. Ces manières étourdies, & ce ton décisif, ne me prévinrent pas en sa faveur.

Je dis un jour à *Souville* : Avant que le Marquis de *Monfrand* me donnât des soins, vous m'avez demandé s'il étoit de mon goût ? C'est moi aujourd'hui qui vous demande s'il est du vôtre, & si vous croyez que je le trouve aimable ? Je conviens, Mademoiselle, me dit *Souville*, que je vois quelques ridicules à Monsieur de *Monfrand* ; mais une personne comme vous, pourroit bien, par la douceur de son caractère, le corriger de ces défauts qui vous choquent. Si tous les hommes, repliquai-je, ressembloient au Marquis de *Monfrand*, je pourrois bien ne faire jamais de choix ; & je me trouverois bien à plaindre, si mon père fait celui-là pour moi. Mais, *Souville*, continuai-je, d'où vient que mon frère n'a point ces mêmes défauts ? Il est jeune comme le Marquis de *Monfrand*, il est aimable ; je crois leur naissance & leur fortune à peu près égales : cependant, je ne vois pas que mon frère en soit plus

vain. Seroit-ce parce que je suis sa Soeur, qu'il ne se donneroit pas la peine de prendre avec moi ces travers? Que je vous trouverois heureuse, Mademoiselle, me dit *Souville*, si la fortune vous donnoit un mari du caractère de Monsieur le Comte de *Mondelis*! Si vous le prenez pour modèle, vous ferez bien difficile sur un choix.

Il y avoit déjà quelque tems, que le Marquis de *Monfrand* venoit chez mon père, lorsqu'un jour il me dit, avec cet air de confiance qui ne l'abandonnoit jamais, Attendez-vous, Mademoiselle, les ordres d'un Père, pour me laisser comprendre que vous approuvez mes soins & ses intentions? Non, continua-t-il, la modestie ne peut vous défendre de me laisser lire dans votre cœur, que vous approuvez l'amour dont le mien est pénétré. Il est si parfait, Mademoiselle, qu'il me rendroit seul digne de vous, quand je n'aurois que lui qui parlât pour moi. Je puis me flater, sans être téméraire, d'avoir l'aveu de Monsieur de *Briensfel*: dites-moi, Mademoiselle, que j'ai le votre. Une fille bien née, lui dis-je, attend les ordres d'un père, quelquefois  
avec

avec crainte, mais toujours avec soumission : je recevrai les siens, & ne me réserverai, avant d'obéir, que le droit de lui remontrer, que s'il m'aime, l'intérêt & l'ambition ne doivent pas seuls le faire disposer de ma main. J'avoue, répliqua *Monfrand*, que je m'attendois peu à une réponse aussi sèche : je la trouve même hors de votre caractère ; & je soupçonnerois presque, qu'elle part d'une dissimulation affectée pour éprouver ma tendresse. Ce trait de la vanité de *Monfrand* m'étonna : je le quittai sans daigner lui répondre, & dis tout bas à *Souville*, Que je serai malheureuse, si mon père n'a pitié de moi !

Mon père étoit un homme de la vieille roche, c'est-à-dire, ennemi de l'ostentation. Je remarquai avec douleur, que *Monfrand* affectoit d'être plus modéré en sa présence ; mais la violence qu'il se faisoit étoit sensible, & me faisoit juger, que, devant sa femme, son humeur ne sympathiseroit pas avec la mienne. Comme j'étois très-heureuse étant fille, je résolus de faire tous mes efforts pour ne changer d'état, que lorsque je pourrois me flatter de trouver un  
mari

mari dont le caractère eût du rapport avec celui de Monsieur de *Brionfel*. Cependant, ce père tendre m'embarraffoit : il me pressoit de songer à un établissement ; il me parloit du Marquis de *Monfrand*, comme d'un parti avantageux, & pour lequel il panchoit : je n'osois lui dire ce que je pensois d'un homme que je connoissois mieux que lui, malgré mon peu d'expérience ; je craignois qu'il ne trouvât mauvais l'examen que j'en avois fait. Les pères, je dis les meilleurs, ne veulent pas que leurs enfans voyent par leurs propres yeux, ni leur fassent remarquer qu'ils peuvent s'être trompés.

Le meilleur ami de mon père, & qui méritoit le mieux de l'être, étoit le Comte de *Gondez* : je résolus de lui ouvrir mon cœur. J'en trouvai bientôt l'occasion, & voici ce que je lui dis.

L'estime & l'amitié que mon père a pour vous, Monsieur, & les bontés dont vous m'honorez, me déterminent à vous demander votre protection auprès de lui. Vous, ma protection, Mademoiselle ! me dit le Comte de *Gondez* avec surprise ; votre père vous adore ; vous pouvez seule plus sur son esprit, que toute sa famille,

mille, & que tous ses amis ensemble. C'est cette tendresse, Monsieur, repliquai-je, que je crains aujourd'hui. Elle lui fait voir le Marquis de *Monfrand*, comme un parti considérable pour moi : sa naissance, son bien, les dignités répandues dans sa Maison, le flattent : il approuve ses soins & ses assiduités ; & je tremble, qu'il ne m'ordonne incessamment de lui donner la main. Et d'où vient, Mademoiselle, reprit le Comte de *Gondez*, la répugnance que vous avez pour *Monfrand*? Il est jeune, bien-fait, homme de bonne Maison, & en état de marcher sur les pas de ses Ancêtres. Hélas ! Monsieur, lui dis-je, que je suis embarrassée à vous répondre ! Il le faut cependant. Je devois peut-être m'en rapporter aux lumières de mon père, sur le choix d'un époux ; mais persuadée que le caractère des personnes qui s'unissent décide de leur bonheur, j'ai osé examiner celui de Monsieur de *Monfrand*, dès que j'ai vu qu'il songeoit à moi ; & sans vouloir le blâmer absolument, je sens, par toutes ses manières, que nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre. Ah ! Mademoiselle, s'écria le

Comte

Comte, que *Brionfel* est heureux d'avoir une fille de votre mérite! Quoi! à votre âge, un jeune homme brillant, approuvé de votre famille, ne vous détermine pas? Vous cherchez à le connoître? Vous faites peu de cas de tout ce qui séduit la plupart des femmes; & les qualités du cœur & de l'esprit sont seules capables de mériter votre suffrage? Je vous admire, & vai dès ce moment satisfaire à ce que vous souhaitez de moi.

La négociation de Monsieur de *Gondez* me donna quelque inquiétude. Elle ne dura pas longtems. Il m'aborda le lendemain d'un air ouvert, en me disant: Le Comte de *Brionfel* ne veut point vous contraindre, Mademoiselle. Comme il ne peut penser que l'éloignement que vous avez pour *Monfrand* parte d'une préférence secrète, il ne désapprouve pas le soin que vous avez pris pour connoître le caractère du Marquis. Il vous permet, continua-t-il en souriant, d'en user de même lorsqu'il se présentera un autre parti. Votre pénétration ne peut que vous être utile; il la consultera même pour se déterminer. Je remerciai

Mon-

Monsieur de *Gondez*, dans des termes qui marquoient ma reconnoissance : je ne fis pas même de difficulté d'embrasser avec transport cet homme respectable, pour qui j'avois toujours eu des égards qui ne différoient de guères de ceux que j'avois pour mon père. Monsieur de *Gondez* parut charmé de mes sentimens, & me témoigna l'estime qu'il avoit pour moi, en des termes pleins d'amitié.

Je m'apperçus avec plaisir que le Marquis de *Monfrand* venoit plus rarement, & qu'il étoit plus sérieux. Je ne doutai point que mon père n'eût fait dire au Maréchal son oncle, qu'il ne pouvoit encore songer à me marier, & que l'orgueil de *Monfrand* ne voulût se dédommager de cette espèce de refus, par l'indifférence qu'il me marquoit. Je l'en remerciai dans le fond de l'ame, & je le trouvai alors très-aimable. J'avois repris toute ma gayeté. J'étois renfermée dans ma famille, & avec Monsieur de *Gondez*, que je tâchois d'amuser, lorsque mon père entra un matin dans ma chambre, & me parla en ces termes.

La commission, dont vous avez chargé

gé le Comte de *Gondez* au sujet de *Monfrand*, me jette, & va vous jeter, ma fille, dans un embarras où nous ne serions ni l'un ni l'autre, si vous m'aviez parlé vous-même naturellement. Ce n'est pas que je blâme la démarche que vous avez faite; vous ne pouviez en prévoir les suites; mais il faut que vous sçachiez ce qu'elle a produit. A l'âge de Monsieur de *Gondez*, on prend peu garde à ce qu'une jeune personne peut avoir de séduisant dans la figure: mais ce même âge n'empêche pas qu'on ne soit sensible à de certaines qualités rares dans les femmes. Le Comte de *Gondez* n'aurait pas pris le soin de les chercher chez vous, si votre confiance ne les eût développées. La conversation que vous avez eue avec lui, lui fait penser que vous êtes une fille raisonnable. Il m'a parlé avec chaleur: il m'a dit vingt fois, que vous lui faisiez sentir la douleur d'être vieux & incommodé: enfin, ma fille, je l'examine, il ne vous regarde plus avec les mêmes yeux, je vous en avertis. Il est homme, par délicatesse, à ne me point parler, sans vous avoir découvert ses sentimens. Si cela arrive, que  
lui



lui direz-vous? Je ne pense pas assez avantageusement de moi, répondis-je, pour croire que je puisse donner la moindre atteinte à l'amitié que Monsieur de *Gondez* a pour le Comte de *Difenteuil*. Vous sçavez, Monsieur, qu'il parle sans cesse de son mérite, & qu'il regarde ce neveu comme son fils. Non, mon père, continuai-je, cet ami n'a d'attention pour moi, que parce que je suis votre fille. Vous vous abusez, ma fille, repliqua-t-il, il oubliera son neveu pour vous; & si je ne me trompe point, qu'il me parle, que voulez-vous que je lui réponde? Je ne veux pas me brouiller avec un ami de plus de trente ans; & je ne voudrois pas vous faire la moindre violence: je sçai que son âge n'est pas fait pour le votre. Je puis vous assurer, Monsieur, lui dis-je, que si le Comte de *Gondez* m'avoit été présenté sur le même pied que Monsieur de *Monfrand*, je n'aurois jamais prié personne de vous détourner d'une alliance honorable, & que j'aurois contractée sans nulle répugnance. Vous me rassurez, ma fille, me dit mon père en m'embrassant. Je me suis peut-être trompé; nous le découvrirons dans la suite :  
mais

mais je suis charmé de vous trouver dans des dispositions, qui font que je vous estime autant que je vous aime.

Ce que mon Père venoit de me dire me fit faire quelques attentions sur les démarches de Monsieur de *Gondez*, qui faisoit toutes les occasions à me donner des marques de son estime, & de la satisfaction qu'il avoit lorsqu'il étoit auprès de moi. Enfin, il me dit un jour, qu'il s'étoit chargé avec plaisir d'une commission de ma part pour le Comte de *Brioussel*; mais qu'il en avoit une auprès de moi plus délicate, & qu'il craignoit de me déplaire en l'exécutant. Je l'affurai, que sa crainte étoit mal fondée, & que sa défiance me paroissoit injurieuse. Il se tut un moment, jettant sur moi des regards timides, & me parla ensuite en ces termes.

Il est un homme dans le monde, Mademoiselle, aussi touché des qualités de votre ame, que *Monfrand* l'étoit des agrémens de votre personne. Cet homme a de la naissance, & quelque réputation; mais il ne l'a acquise, cette réputation, que par une longue suite d'années. C'est ce nombre d'années qui lui fait

fait craindre , que l'aveu d'une passion respectueuse ne soit pas bien reçu de vous. Il sent que vous pourriez faire sa félicité : cependant , quelque opinion qu'il ait de vous , il appréhende de ne pouvoir contribuer à la votre. Monsieur de *Briouzel* ignore les sentimens de cet Amant , qui n'ose se découvrir , & dont je suis le truchement. Répondez , Mademoiselle ; comment me dois-je comporter ? Je vous ai déjà dit , Monsieur , repliquai-je , les qualités que je souhaiterois à un Mari. Mais si je ne me suis pas trompée sur le chapitre du Marquis de *Monfrand* , je pourrois me tromper sur le chapitre de quelque autre. Vous avez de l'amitié pour moi ; nulle passion ne vous préoccupe ; je m'en rapporte à vous. Si cet inconnu mérite votre estime , il faut qu'il ait quelques-unes de ces qualités que toute la France reconnoit en vous : c'en est assez pour moi , & vous pouvez agir comme vous le jugerez à propos , sans craindre d'être défavoué. Mon embarras redouble, Mademoiselle, me repliqua Mr. de *Gondez* , par votre confiance. Eh ! comment aurai-je la hardiesse de vous dire , que c'est moi qui vous adore ? Je suis

fuis plus heuretise que je ne croyois , lui dis - je , de trouver dans cet inconnu l'homme du monde que j'estime le plus. Allez , Monsieur , parlez à mon père hardiment , vous ne trouverez nulle opposition de ma part ; & je serois mortifiée , si vous en trouviez de la sienne. Monsieur de *Gondez* étoit si transporté , qu'il ne put me répondre. Il me quitta , & passa sur le champ dans l'apartement de mon père. Ils revinrent ensemble , quelques momens après. Mon père m'embrassa tendrement , en me disant , qu'il étoit dans une joie extreme de sçavoir , par une bouche irréprochable , que j'obéirois avec plaisir à l'ordre qu'il me donnoit de regarder Mr. de *Gondez* comme un homme qui alloit être mon Epoux.

Les extravagances de *Monfrand* m'avoient donné mauvaise opinion des jeunes gens ; je m'estimois heureuse de ce que mon père n'avoit pas pris le ton absolu , pour me prescrire un mariage que je craignois. Je ne pouvois me flatter d'avoir toujours le même crédit sur son esprit. Ainsi , pour éviter cet embarras , je me déterminai sans peine à épouser un homme âgé , mais d'un vrai mérite , d'une

ne grande naissance . & d'un caractère propre à rendre une femme heureuse.

Notre mariage fut fait très - promptement , avec une magnificence digne de mon mari. Le Comte de *Disenteuil* vint en poste de son Régiment , pour se trouver à cette cérémonie. Sa présence m'embarrassoit. Je sentoís le tort que je pouvois faire à sa fortune : je craignois que la perte d'une grosse succession ne l'obligeat à me regarder d'un mauvais œil , & que la liberté de son génie , qui brillait dans toutes les fêtes qu'on nous donna , ne déguisât un chagrin intérieur : mais je ne le connoissois pas.

Monsieur de *Gondez* avoit plus de soixante ans , & plus de soixante mille livres de rente , lorsque je l'épousai. Il avoit été un des hommes les mieux faits , & du plus grand air qu'il y eût à la Cour. Il joignoit à une humeur douce & complaisante un esprit gai , chose rare dans un homme de cet âge. Les blessures qu'il reçut à la première affaire de *Hochstet* , le forcèrent de quitter le Service. Lorsqu'il se retira , il étoit ancien Lieutenant-Général : cet accident l'arrêta dans sa carrière , & le fit rester à ce grade.

grade. Je l'époufai fans aucune répugnance ; mais mon cœur conferva une liberté d'autant plus dangereufe , que je croyois que mon devoir & ma raifon étoient des barrières que rien ne pourroit renverfer.

Je n'avois point d'amour pour un mari qui en avoit beaucoup pour moi ; mais je l'eftimois infiniment : j'avois une reconnoiffance vive de fes manières prévenantes , & fur-tout , de la confiance qu'il avoit en moi. Ni ma jeunefle , ni fon âge fi difproportionné au mien , ne lui donnoient nulle inquiétude : il me trouvoit une vertu douce , qu'une excellente éducation rendoit ferme : ma conduite , & mon attention fur les bienféances , lui donnoient une tranquillité , que je payois de la plus tendre amitié.

La Comteffe de *Venneville* étoit mon amie. Notre amitié avoit commencé dès notre enfance : nous avons paffé plusieurs années enfemble à l'Abbaye de *Saint-Antoine* , & nous étions entrées dans le monde prefque en même tems. Depuis fix mois , nous étions dans une plus étroite fociété , par la paffion que mon frère avoit pris pour elle. Elle étoit  
- veuve ,

veuve, il y avoit quinze mois. Je désirois ardemment qu'elle prit de l'amour pour mon frère, & qu'elle en prit assez pour lui donner la main. Elle avoit un éloignement horrible pour se remarier. Un mari farouche, violent, & jaloux, lui avoit fait faire des réflexions sur les douceurs de la liberté.

Un jour, que je voulois combattre ses sentimens, elle me dit : Il n'y a presque jamais assez de sympathie entre deux personnes qui s'unissent par un nœud que la mort seule peut rompre, pour oser espérer qu'ils puissent, même avec beaucoup de raison, se rendre parfaitement heureux. Le devoir, qui exige une tendresse réciproque, la détruit, ou l'empêche de naître. Nous avons tous, dans le cœur & dans l'esprit, un certain germe de libertinage, qui souvent même n'est pas apperçu de nous, & que la contrainte développe & irrite. Je suis dans le cas, continua-t-elle : je n'ai presque envie de rien, lorsque tout m'est permis ; mais j'aurois envie de bien des choses, si tout m'étoit défendu. Les devoirs, dont nous instruit une bonne éducation, ne me coûtent jamais à suivre ; & les retours

sur moi-même , qui me les ordonnent , ne m'ont pas encore été à charge : mais ces mêmes devoirs me paroïtroient durs à remplir , si quelqu'un avoit le droit de me les montrer avec sévérité. Vous n'y pensez pas , ma chère Comtesse , lui dis-je : le caractère que vous me peignez là est une espèce de monstre ; le cœur n'est point fait avec tant d'imperfection. Je vous peins le cœur tel qu'il est , me repliqua-t-elle : pourquoi est-il fait de cette manière ? Est-ce ma faute ? Vous êtes trop jeune & trop belle , lui dis-je , pour faire sans danger de ces fortes de réflexions. Il est vrai qu'elles peuvent vous mener au plaisir , mais peut-être aux dépens de votre gloire. Vous êtes dans l'erreur , reprit-elle ; c'est la contrainte qui peut nous faire courir ce risque , en nous faisant naître le désir de nous venger d'un esclavage que nous regardons toujours comme injuste. La liberté , au contraire , nous donne la force d'arrêter nos désirs par des réflexions , qui ne nous paroissent jamais trop sévères lorsque nous ne les devons qu'à nous-mêmes.

Il y avoit près de deux ans que j'étois mariée , & que j'étois , je crois , la plus heureuse.



heureuse de toutes les femmes, quand la fortune commença à se repentir de m'être si favorable : elle ne put me souffrir plus longtems la tranquillité dont je jouissois.

J'allai un jour chez la Comtesse de *Venneville* : j'y trouvai le Chevalier de *Fanime*, son frère. Personne n'est entré plus agréablement dans le monde : une figure aimable, un air noble, une physionomie ouverte & spirituelle, une conversation aisée, & une douceur charmante, prévenoient en sa faveur. Je ne l'avois jamais vû. Il avoit été entièrement défait, dans une des actions des plus vives de la dernière guerre ; il fut fait prisonnier, après avoir été blessé dangereusement ; il n'avoit pu être échangé pendant deux ans, par divers accidens étrangers à ce que je crois ; & ce n'étoit qu'à la Paix d'Utrecht qu'il devoit son retour. La Comtesse me le présenta, en me priant de l'honorer de mon amitié ; & m'assura, que je l'en trouverois digne, lorsque je le connoitrois. Nous passâmes ensemble le reste du jour, qui se termina par un souper, qui fut assez gai. Ce fut dans ce souper, où je trouvai

que le Chevalier de *Fanime* avoit des expressions fingulières, fans être précieuses, & qu'il se faisoit écouter peut-être avec plus de plaisir, qu'on n'écouteroit des personnes qui auroient plus d'esprit, & l'imagination moins vive. Quoique j'aye peu de Littérature, je sentis que le Chevalier sçavoit quelque chose; & quand je l'ai connu plus particulièrement, j'ai bien vû qu'il auroit poussé ses connoissances plus loin, s'il n'avoit été dissipé par le commerce des femmes. Sa vanité, quoique très-déguisée, lui a fait rechercher la gloire de plaire plusieurs fois: je dis gloire, c'est ainsi que les hommes appellent le libertinage de leur cœur.

Je vis le Chevalier sans soupçonner qu'il pourroit me plaire: je n'étois pas accoutumée à me défier de mon cœur. Le lendemain, Madame de *Verneville* me l'amena: je le reçus avec une politesse qui se ressentoit de l'amitié que j'avois pour sa sœur. Le Chevalier me demanda la permission de me voir souvent: il me dit, qu'il y avoit trop à gagner à me connoître, pour ne pas le désirer avec ardeur.

Quel-

Quelques jours après, j'allai à l'Opéra, avec la Comtesse de *Venneville* & Mademoiselle de *Jussy*. Au second Acte, le Chevalier entra dans notre loge. Il étoit déjà sans doute instruit par sa sœur, que je n'aimois pas la louange, & surtout celle qui tomboit sur la figure : aussi ne me loua-t-il que sur l'esprit. Il me parla beaucoup de l'amitié que Madame de *Venneville* avoit pour moi, & me dit, que cet attachement faisoit honneur à son discernement.

Pendant trois mois que je vis presque tous les jours le Chevalier, je fus la dupe d'une politesse & d'une attention, que je n'attribuois qu'au simple usage du monde, & à l'union qui étoit entre sa sœur & moi. Je m'apperçus bien qu'il devenoit rêveur, qu'il étoit moins brillant dans la conversation ; mais j'avoue que je m'en appercevois avec si peu de pénétration, que je lui en faisois des plaisanteries qui l'embarrassoient sans m'éclaircir.

Un jour que j'étois à la Comédie, avec la Comtesse, Mademoiselle de *Jussy*, & mon frère, le Chevalier vint nous joindre. La seconde Scène de *Mozime* & de

*Xipharès* parut l'attendrir. Il fit un soupir, en disant, Qu'importe qu'ils soient obligés de se contraindre? Sont-ils malheureux? Ils s'aiment! Ce discours, prononcé vivement par le Chevalier, me causa une émotion que je n'avois pas accoutumé de sentir; mais je n'attribuai ce mouvement, qu'à la situation attendrissante où je voyois *Monime* & *Xipharès*. Qu'il est dangereux d'avoir assez de confiance en sa raison, pour lui laisser le soin de gouverner notre cœur! Tôt ou tard elle est sa victime; & lorsqu'elle est revenue de l'affoupissement où la tenoit un plaisir qu'elle croyoit innocent, elle voit avec honte sa défaite.

Madame de *Venneville* étoit un jour chez moi, avec Mademoiselle de *Jussy* & le Chevalier: mon frère proposa d'aller à Auteuil, où il avoit une assez jolie maison. Le Chevalier opina pour une partie qui pouvoit être utile à ses desseins. L'amitié qui étoit entre *Mondelis* & lui, venoit moins de la liaison qu'ils avoient contractée en faisant leurs exercices dans la même Académie, & d'avoir servi presque toujours dans les mêmes armées, que des vues qu'ils avoient tous les deux.

Cel-

Celles du Chevalier étoient plus mystérieuses que celles de mon frère : mais ce dernier, occupé de Madame de *Venneville*, & sans doute ayant découvert les sentimens du Chevalier, ( qu'il ne croyoit de nulle conséquence, ) avoit pour lui beaucoup de complaisance, & en espéroit des services essentiels. Nous acceptames tous avec plaisir la proposition de mon frère ; & la partie fut résolue pour le lendemain.

En arrivant à Auteuil, on nous conduisit dans un grand Salon, dont les fenêtres donnoient sur un assez beau Jardin. On avoit caché, dans l'extrémité d'une allée de charmille, un assez bon nombre d'excellens Musiciens, pour que les sons d'une symphonie aimable vinssent jusqu'à nous. J'aime la Musique, & je me livrai à celle-là. Le Chevalier, voyant mon attention, me dit, que le Comte de *Mondelis* n'avoit pas chez lui ces Musiciens pour me faire rêver, & me donner occasion d'être seule dans une compagnie qui vouloit jouir de ma conversation. J'avoue, lui dis-je, que j'aime la Musique, sur-tout celle qui, par des sons touchans, porte à une douce

rêverie ; & je ne vous pardonne pas de m'en faire sortir. Madame de *Vernerville* me demanda dans ce moment, comment je trouvois ce petit Concert champêtre. Les reproches qu'on me fait de l'écouter avec trop d'application, sont, lui dis-je, les preuves du plaisir que j'ai à l'entendre : mais je ne suis guères contente, ni de vous, ni du Chevalier, de m'en distraire. Je m'apperçus un instant après, que le Chevalier révoit : il me parut plaifant de prendre ma revanche. Ah ! ah ! lui dis-je, vous prenez donc les mêmes libertés que vous désapprouvez dans les autres ? Vous rêvez ; je vous y prens. Jen conviens, Madame, repliqua-t-il ; mais l'objet de nos rêveries n'est pas le même ; & si j'osois m'expliquer, vous jugeriez bien qui de nous deux a plus de raison de s'occuper de ses idées. Il n'eut pas le tems d'en dire davantage ; dans ce moment on avertit qu'on avoit fervi.

Le souper fut plus délicat que magnifique. Mademoiselle de *Jussy* y jetta une gayeté charmante : la Comtesse fut aimable ; il y avoit de l'émulation dans nos Cavaliers, c'étoit à qui des deux diroit

roit les choses les plus galantes ; & quoiqu'ils ne fussent jaloux que d'une seule approbation , ils ménageoient si bien leurs expressions , qu'ils paroissoient vouloir plaire également à toute la compagnie.

Mon frère a la voix belle , & chante avec goût : la Comtesse le pria , sur la fin du repas , de dire un air. Il obéit : mais oubliant qu'il étoit à table , il nous débita un récit tendre & plaintif. Mademoiselle de *Jussy* , après l'avoir écouté avec beaucoup d'attention , lui dit , Monsieur de *Mondelis* , vous nous direz , s'il vous plait , après cette Leçon de *Jérémie* , une petite chanson réjouissante ; car vous n'avez encore chanté que pour vous. Nous rimes tous de ce reproche , qui n'étoit pas sans fondement. Mon frère en fut un peu déconcerté. Le Chevalier vint à son secours. Quoi ! dit-il à cette aimable fille , l'amour sera sans cesse l'objet de vos plaisanteries ? Moi , repliqua-t-elle , plaisanter de l'Amour ? Eh ! comment le pourrois-je ? Je ne le connois pas ; je n'en ai que cette foible idée , que les Tragédies , & quelques mauvais Romans m'en ont donnée. En voilà assez , reprit mon frère , qui s'étoit un peu re-

mis, pour vous faire voir, que cette passion n'est pas indigne de régner dans un cœur. Vous concluez ainsi, mon cher Comte, reprit Mademoiselle de *Jussy*; moi, je conclus le contraire. J'ai vû, Héros, Héroïnes, faire beaucoup d'extravagances; gémir, pleurer, répandre du sang; enfin acheter par mille traverses, quoi? peut-être un bonheur imaginaire. Vous êtes trop sévère, lui dit la Comtesse: l'Amour peut avoir des charmes si vifs, que nul autre plaisir ne lui est comparable; & si cette passion entraîne après elle des chagrins, & quelquefois des malheurs, c'est la faute, non de la passion, mais presque toujours de ceux qui la ressentent. Et c'est presque toujours, repliqua Mademoiselle de *Jussy*, ce qui rend ma cause excellente, du moins pour moi, qui ne me flate pas d'être pourvue d'un assez grand fonds de raison, pour me garantir des écueils de l'Amour. Enfin, mon ame n'est pas assez forte, pour supporter de grands évènements: de plus elle n'est point faite pour la tristesse. On dit qu'il en est de voluptueuses en Amour; je le veux croire, & j'en suis fort aise, pour le plaisir de ceux  
qui



qui aiment : mais je n'ai pas assez d'esprit, pour comprendre ces bizarres assemblages. Si je ne suis pas absolument de l'avis de Mademoiselle de *Jussy*, dis-je alors, il ne s'en faut de guère. Ah! Madame, s'écria le Chevalier, ( en me regardant d'une manière qui ne fut point équivoque pour moi ) c'est déjà trop d'une Hérétique dans une société! Que l'amitié que vous avez pour cette dangereuse personne, que la vivacité de son génie, & si j'ose le dire, que les tours qu'elle employe avec un agrément infini pour soutenir une mauvaise Cause, ne vous éblouissent pas! Oui, Madame, l'Amour est l'unique passion qui peut occuper le cœur. La vie sans lui est languissante; & quand on est assez heureux pour en être vivement touché, les obstacles ne rebutent plus, on brave le danger, . . . . Si Mademoiselle de *Jussy* est extrême, dis-je en l'interrompant, vous l'êtes aussi. Je crois qu'il y a du vrai & du faux dans vos différens sentimens; mais je crois aussi, que de les réduire au vrai simple, & de vous en faire convenir, n'est pas chose facile. Prendra cet emploi qui voudra, pour moi j'y renon-

ce; je ne conseille même à personne de s'en charger. La conversation s'échauffa; chacun prit parti, & soutint son opinion avec ce genre d'opiniâtreté qui fait briller l'esprit, & ne blesse point la politesse.

Le Chevalier, en se levant de table, laissa tomber une Lettre de sa poche: un mouvement, que je crus de pure curiosité, me la fit ramasser. Je vis, en la prenant, qu'elle étoit d'une écriture de femme: j'en sentis plus de plaisir à la voler au Chevalier. Lorsque je fus chez moi, je voulus voir ce qu'elle contenoit. Elle étoit telle que vous allez la lire.

*Deplemont vient de m'apprendre, que vous vouliez vous réconcilier avec moi. Vous ne sçauriez mieux prendre votre tems; car je suis malade à garder le lit, & je prétens mériter ma guérison du Seigneur, en pardonnant à mes ennemis. Profitez du mouvement qui me porte à la pénitence.*

Le croirez-vous, Madame? cette Lettre me troubla. Je la relus, je cherchai à découvrir qui l'avoit écrite: ce trouble, & ma curiosité, ne me firent que trop

trop sentir , que le Chevalier devenoit l'ennemi de cette tranquillité qui faisoit le bonheur de ma vie. Que j'eus de honte de l'état où je me trouvois ! Mes réflexions tumultueuses se combattoient toutes. Je ne sçavois quel parti je devois prendre. Le plus raisonnable étoit d'éviter par-tout le Chevalier. J'y trouvois de l'impossibilité : il étoit frère de la Comtesse ma plus tendre amie , dont *Mondelis* étoit amoureux. Mademoiselle de *Jussy* étoit liée avec toutes ces personnes ; & je ne pouvois , avec bienséance , m'éloigner de cette société. Hélas ! ce n'étoit que la foiblesse de mon cœur , qui me faisoit regarder tous ces obstacles comme insurmontables. Enfin je crus que mon devoir , qui m'avertissoit sans cesse de la reconnoissance que je devois avoir pour un mari vertueux qui m'adoroit , triompheroit des mouvemens que ma foible raison désapprouvoit. Je résolus de redoubler d'attention , de ne plus regarder une seule de mes démarches , ni toutes celles du Chevalier , comme indifférentes. Pour m'affermir dans ce dessein , je fus quelques jours sans sortir , & sans recevoir personne chez moi ; je ne vou-

lus

lus pas même voir pendant cette petite retraite, la liste de mon Suisse, de peur d'y trouver le nom du Chevalier; & j'avoue, que la vanité de me croire dans ce moment au-dessus de la plupart des femmes, par la violence que je me faisois, tâchoit de me dédommager du plaisir que j'aurois eu de voir un homme dont je ne pouvois bannir l'idée.

Le quatrième jour, je vis entrer mon frère, qui me fit des reproches de la part de Madame de Venneville. Il me proposa d'aller chez elle. En vain je voulus m'en défendre, il ne me fut pas possible de résister aux instances qu'il me fit. Je craignois mortellement de voir le Chevalier; je tremblois aussi, qu'on ne soupçonât que je l'évitois; enfin ma foiblesse, plus que cette dernière réflexion, m'entraîna malgré moi chez la Comtesse.

A peine y étois-je arrivée, que le Chevalier entra. Il me dit avec timidité, qu'il étoit venu quatre fois chez moi depuis quatre jours, sans qu'il lui eut été permis de m'affurer de son respect. Si je n'avois pas été incommodée, lui répondis-je d'un air froid, ma porte n'auroit été  
fer-

fermée à personne, & j'aurois reçu le frère de Madame de *Venneville*. Quoi ! Madame, me repliqua-t-il, ce ne sera jamais que comme son frère que vous me regarderez ? Je ne devrai donc qu'à votre amitié pour elle, les égards que vous voudrez bien avoir pour un malheureux ? Dans ce moment, on annonça la Baronne de *Valat*. C'étoit une femme de trente-cinq ans : elle n'étoit pas belle, mais elle avoit mieux que de la beauté. Sa physionomie étoit fine & prévenante ; ses manières, pleines d'agrémens ; enfin elle avoit les graces séduisantes que donne la galanterie, & l'art de les déguiser par des manières naturelles qui faisoient sentir combien elle avoit d'esprit. Le Chevalier fut embarrassé de la voir, & je crus remarquer qu'elle le regarda d'un air froid & étudié. La Comtesse la reçut avec amitié, & se plaignit de ce qu'on la voyoit si rarement. J'ai été malade, lui dit la Baronne. Il n'y paroît pas, répliqua Madame de *Venneville*, car vous êtes charmante, & je vous trouve plus aimable que jamais. Vous êtes plus polie que sincère, répondit la Baronne : je le pardon-

donnerois , si c'étoit un homme qui me tint ce discours , & peut-être aurois - je la foiblesse de le croire. Il est des hommes, continua-t-elle , que la nature a eu la malice de faire pour nous persuader , c'est-à-dire , pour nous tromper. Elle regarda alors le Chevalier , & lui dit ; A propos de tromper , Chevalier , vous êtes cause que *Deplemont* a une affaire avec moi. Il m'a avancé une chose en votre nom , que sans doute vous n'avez pas seulement pensé à lui dire , du moins j'ai lieu de le croire. Que m'a-t-il donc fait dire ? reprit le Chevalier un peu embarrassé. Pourquoi me le demander ? lui repliqua-t-elle : vous le sçavez , en supposant même qu'il vous a fait parler. Je conviens , Madame , lui dit le Chevalier , que je suis dans mon tort. Et de plus , reprit-elle vivement , & avec un ris forcé , je vous crois capable d'y être souvent. Le Chevalier rougit à ce trait. Heureusement pour lui , on vint l'avertir que sa chaise étoit prête. Il nous quitta , en disant à sa sœur , qu'il alloit à Versailles , où il comptoit de rester cinq ou six jours. Le désordre du Chevalier , & les discours de la Baronne , me mirent

rent aisément au fait. Je ne doutai point que ce ne fût elle qui avoit écrit la Lettre que j'avois trouvée à Auteuil. Ma curiosité fut satisfaite, & mon trouble intérieur augmenta.

La Baronne de *Valat* resta encore assez longtems chez la Comtesse : son esprit aimable & enjoué ne laissa pas languir la conversation. Je sentis malgré moi un secret mouvement de dépit, de la voir si capable de plaire ; quoique j'eusse pénétré dans ses discours, que le Chevalier payoit mal ses sentimens. Lorsqu'elle fut sortie, je dis en badinant à la Comtesse : Ou je me trompe, ou la Baronne & le Chevalier se connoissent bien. Depuis plus d'un jour, me dit-elle. La Baronne ne dédaignoit pas les soins de mon frère avant sa prison d'Hollande, & je crois qu'elle voit avec dépit son peu d'attention à remarquer les avances qu'elle fait pour le rapprocher d'elle. Il pourroit, repliquai-je, sans faire de tort à son goût, ne pas tenir rigueur à une aussi jolie femme. Il est vrai, repartit la Comtesse ; mais la Baronne a un grand défaut pour mon frère ; elle lui a plu autrefois. Ajoutez, repliquai-je, qu'il n'a pas

pas été malheureux. La Comtesse sourit, & détourna une conversation, que je n'avois plus intérêt de suivre, étant suffisamment instruite.

Le lendemain, la Comtesse vint chez moi; Mademoiselle de *Jussy* s'y trouva. Sur les sept heures, nous fumes aux Thuilleries avec mon frère. Au troisième tour d'allée, je vis le Chevalier. Je lui demandai s'il n'avoit pas été à Versailles? J'en arrive, Madame, me dit-il en s'approchant de moi. Je porte partout une inquiétude, qui ne me permet pas d'être longtems dans le même lieu. Ce n'est que lorsque je vous ai trouvée, après vous avoir cherchée où vous n'étiez pas, que cette inquiétude m'abandonne, pour faire place à un mouvement..... Je le regardai d'un air si sévère, qu'il se troubla, & me dit d'un ton mal assuré, Ah! Madame, que ce regard me fait craindre que je ne sois le plus malheureux de tous les hommes! Dites, le plus téméraire, lui dis-je brusquement.

Le discours du Chevalier me causa une émotion que je ne pouvois me pardonner. J'étois plus indignée de mes sentimens, que des siens. Ce qu'il venoit de  
me



me dire étoit assez hardi , pour devoir me fâcher ; mais je sentis avec honte , que les mouvemens que ses discours m'inspiroient , n'étoient pas des mouvemens de colére. Je rentrai chez moi , pleine de dépit. Quoi ! disois-je , le Chevalier a l'audace de me dire qu'il m'aime , & je ne l'en punis pas de tout mon ressentiment ! Ma raison arrêtera les mouvemens de mon cœur , qui voudroit me trahir. Je serai fidèle à la loi que mon devoir m'impose. Oui , je fuirai le Chevalier. Je ferai plus , je lui montrerai un mépris outrageant : que ce soit le prix de son ambition criminelle. J'étois dans cette situation violente , lorsque l'on me rendit une Lettre de Mr. de *Gondez* , qui m'apprenoit , qu'il arriveroit dans deux jours avec le Comte de *Difenteuil* son neveu , qui , partant de Flandre , avoit été le joindre depuis trois mois à *Gondez*. Je sentis une joie , que je ne puis vous exprimer , d'apprendre le retour de mon mari. Il vient , disois-je , aider à ma raison , par sa présence , par l'amitié que j'ai pour lui , & par l'estime qu'il a pour moi , dont je ne me rendrai jamais indigne.

En-

Enfin, Monsieur de *Gondez* arriva. Il y avoit six mois qu'il étoit absent : je le reçus avec cet air ouvert, & cette amitié qui le charmoit toujours. Mais j'avois dans le cœur une confusion extrême de l'état où il me trouvoit. Le Comte de *Difenteuil* ne m'avoit point vû depuis mon mariage : il crut me trouver plus aimable qu'il ne m'avoit laissée, & prit malgré lui une passion violente pour moi.

Quoique le Comte de *Difenteuil* fût dans le monde au rang des gens bien faits, il ne l'étoit pas aussi-bien que le Chevalier : il avoit moins de régularité dans les traits ; mais la noblesse & la finesse de sa physionomie le dédommageoit de tout. Je n'ai connu à personne tant d'esprit : la justesse & la précision de ses idées n'avoient point desséché son imagination brillante & féconde ; le terme propre se présentoit toujours à lui avec une facilité, qui lui faisoit rendre avec force & netteté tout ce qu'il vouloit dire ; il sçavoit infiniment, & ce qu'il sçavoit n'étoit jamais à charge à personne ; il ne tiroit nulle vanité de son érudition, ni de la facilité qu'il avoit  
d'è-

d'écrire également bien & en Vers & en Prose ; rien n'échappoit à sa pénétration ; la droiture de son cœur ne lui permettoit ni détour, ni manœuvre ; & la conduite, que vous lui allez voir tenir, vous instruira de sa discrétion, de sa sagesse, & de sa générosité. Il étoit né, de son propre aveu, railleur : la raison, & l'usage du monde, l'avoient corrigé, & en avoient fait un Cavalier parfait. Tout le monde l'estimoit. L'envie, ni la jalousie, n'osoient attaquer un mérite si connu. Il s'étoit acquis beaucoup d'honneur à la guerre ; & par une grande exactitude pour le Service, & des actions brillantes, il avoit mérité de passer très-vite, du grade de Mestre de Camp de Cavalerie, à celui de Brigadier.

Quelques jours après l'arrivée de Monsieur de *Gondez*, il alla chez Madame de *Venneville*. Il y trouva le Chevalier de *Fanime*, qui n'oublia rien pour se faire regarder de lui avec bienveillance, & son dessein lui réussit.

Le lendemain, on annonça Madame de *Venneville* & le Chevalier de *Fanime*. Monsieur de *Gondez* étoit dans son appartement. La confiance, qu'il avoit  
en

en moi, l'empêcha de voir le désordre avec lequel je reçus le Chevalier. Dieux ! que le moindre reproche, que se fait une ame accoutumée à l'innocence, est capable de l'effaroucher ! Je regardois le Chevalier comme l'ennemi mortel de ma gloire, & peut-être du repos de Monsieur de *Gondez*.

Durant un mois, j'évitai le Chevalier avec tant de soin, qu'il ne put trouver le moment de me dire un mot en particulier. Ses yeux seuls, & sa contenance abattue, parloient pour lui. Je voyois plus rarement Madame de *Verneville* : je n'allai plus chez elle sans Monsieur de *Gondez*. Un jour qu'il y étoit sans moi, Mademoiselle de *Jussy* proposa d'aller passer quelques jours dans une belle maison qu'elle avoit à S. Maur. Tout le monde accepta la partie : mon mari se chargea de me la faire agréer ; il me l'annonça le soir. Sa confiance me désespéroit ; j'aurois voulu qu'il eût craint le Chevalier, qu'il eût été moins sûr de ma vertu, & qu'il n'eût point regardé ma conduite passée comme un garant que je ne pouvois jamais la démentir.

Pour

Pour éviter d'aller à S. Maur, je voulus me servir du prétexte que mon père étoit indisposé; mais l'incommodité de Monsieur de *Briensel* parut trop légère à Monsieur de *Gondez*, pour m'empêcher d'aller à la Campagne trois ou quatre jours. Il faut que vous y veniez, me dit-il; je vous promets que vous vous réjouirez à merveille. *Difenteuil* sera des nôtres; il ne gâte rien à une partie de plaisir: & le Chevalier de *Fanime*, qui doit en être, ne contribuera pas peu à la rendre aimable.

Nous partimes donc pour aller à S. Maur. Un secret contentement étoit peint sur le visage du Chevalier. Le premier jour se passa en promenades & en conversations générales. *Difenteuil* ne négligeoit rien, pour me faire deviner qu'il m'aimoit éperdûment.

Le lendemain nous nous assemblâmes dans un salon où les différens appartemens de la maison aboutissoient. *Difenteuil* ne s'y trouva point. On le demanda: un laquais nous dit qu'il avoit pris le chemin d'un petit bois, dont les allées forment une étoile, & qui est au bout d'un grand parterre. Nous l'y fumes chercher. Ma-  
de-

demoiselle de *Jussy* l'apperçut assis sur un banc. Il nous tournoit le dos : elle s'approcha de lui, sans en être vûe, & le surprit écrivant sur des tablettes, qu'elle lui enleva par-dessus la tête. Cette fille vive revint à nous en courant. *Difenteuil* la suivoit, & crioit, Au voleur, qu'on l'arrête ! Nous sommes tous de sa bande, lui dit la Comtesse : les tablettes sont de bonne prise ; elles seront visitées, & nous déciderons après ce que nous en ferons. Elle les prit à Mademoiselle de *Jussy*, & y lut ces Vers.

Gardez-vous bien d'aborder en ces lieux,  
 Vous qui craignez les amoureuses chaînes :  
 Nymphes y sont, portant de certains yeux,  
 Plus dangereux que le chant des Sirènes.

Esprit, beauté, brillent dans ce séjour :  
 Jeux & plaisirs, & même le mystère,  
 A qui mieux mieux aux Nymphes font  
 leur cour ;  
 Et *Vénus* seule en murmure à *Cythère*.

L'Amour sourit du mouvement jaloux,  
 Qu'il apperçoit dans le cœur de sa Mère :

Puis, pour venir se ranger près de vous,  
Il fend les airs de son aîle légère.

Ce Dieu descend, se cache dans un If,  
De son Carquois fait soudain l'inventaire,  
Bande son Arc... d'un œil vindicatif,  
Il vous regarde... Eh! que prétend-il faire?

Quoi, vous riez? Mais rirez-vous longtems?  
L'Amour dit non. Ce non est un Oracle.  
Pour vaincre il faut choisir certains instans:  
Se sauver lors, ce seroit grand miracle.

N'espérez pas de le voir arriver:  
Il faut subir tôt ou tard sa puissance.  
Ah! comme vous j'ai voulu le braver,  
Et le cruel en a tiré vengeance.

Tout le monde loua la fiction galante  
du Comte. Madame de *Venneville* en  
fit remarquer toute la délicatesse: elle re-  
vint plus d'une fois sur le détour adroit  
que *Difenteuil* avoit pris pour dévoiler  
les sentimens de son cœur. Elle ajouta,  
que la personne qui étoit le principal ob-  
jet de son ouvrage, de quelque caracté-  
re qu'elle fût, ne pouvoit désapprouver  
une déclaration si circonspecte. Mon avis

fut, que les Vers en général étoient bien tournés; mais que l'on ne devoit tirer nulle conséquence des deux derniers: qu'il falloit que l'Auteur finît; qu'en parlant de lui la chute devenoit plus heureuse; & que fans doute c'étoit une continuation de fiction, dont toutes les Dames devoient le remercier en général, & nulle en particulier. *Difenteuil* ne me répondit que par un regard qui valoit presque un démenti, & qui m'embarraffa. Heureusement, m'étant apperçue que Mademoiselle de *Jussy* n'avoit point encore parlé, je lui dis; Eh bien! belie rêveuse, opinez donc sur les Vers du Comte. Elle rêva encore un moment, & chanta ensuite sur un Air fort connu, ce couplet.

Ni ce Dieu si rempli de charmes,  
 Ni ces victorieuses armes,  
 Ne s'offrent point à mes regards.  
 Pour pouvoir finement se plaindre,  
*Difenteuil* a forgé les dards,  
 Qu'il veut en vain nous faire craindre.

Quoique Mademoiselle de *Jussy* ne chantât pas bien régulièrement, elle avoit



voit la voix jolie, & la grace ne l'abandonnoit jamais. Je lui fis un petit reproche de ce que son impromptu sembloit contrarier mon sentiment sur les Vers du Comte. J'avois voulu insinuer, qu'il n'étoit point amoureux; & elle laissoit penser qu'il l'étoit. Vous êtes plus pénétrante qu'il ne faut, Mademoiselle, ajoutai-je, pour développer si un Cavalier parle selon ce qu'il pense, ou bien si c'est simplement l'esprit de galanterie qui le fait parler. Et si j'ai rencontré juste? me repliqua-t-elle. En ce cas, lui dis-je, le Comte vous en sçaura gré; & je réponds, qu'il ne payera point d'ingratitude une pénétration qui est d'un heureux présage pour lui. Ne me raillez point sur son compte, reprit-elle: s'il me regardoit d'un air de distinction, je ne serois pas si mystérieuse que vous le seriez dans le même cas. Vous auriez raison, lui dis-je; mais moi... Mais vous, repartit-elle en me coupant la parole, vous auriez, il est vrai, de bonnes raisons pour ne pas l'écouter: cependant, un mystère trop étudié pourroit être équivoque. Tout le monde fut de l'avis de cette aimable fille, & la conversation, devenue générale, me

tira d'un embarras où je m'étois jettée assez mal à propos.

¶ Sur la fin du jour, nous fumes dans les jardins de Monsieur le Duc; & sans que je m'en fusse apperçue, je me trouvai seule avec le Chevalier. Je lui parus embarrassée. Pourquoi, Madame, me dit-il, vous appercevez-vous si-tôt d'un bien que je ne dois qu'au hazard? & pourquoi faut-il que je sois assez malheureux, pour que vous cherchiez à me l'arracher? Voyant que j'avançois pour rejoindre la compagnie, Que craignez-vous, Madame, continua-t-il, d'un homme qui vous adore avec tout le respect que vous inspirez, & qui aimeroit mieux perdre la vie, que de vous déplaire? Votre indifférence, que dis-je! vos mépris, ni le soin que vous prenez de me punir d'un amour que vous avez fait naître malgré vous, ne l'arracheront jamais de mon cœur. Quelle est ma surprise! lui dis-je: vous osez me parler de passion, à moi qui me fais un crime d'en avoir seulement entendu l'aveu! Je ne vous répondrai point avec la dureté que vous méritez; mais pour ne plus être exposée à votre témérité, je vous éviterai; que dis-je!

je ! je vous fuirai toujours. Ah ! Madame, s'écria-t-il, suis-je donc si criminel de vous adorer ? Punissez-moi par votre indifférence ; mais ne me faites pas craindre un malheur capable de me désespérer. Je ne vous éviterai que pour remplir mon devoir, repris-je, & pour oublier que vous m'avez découvert des sentimens dont je suis offensée. Vous les oublierez sans peine ces sentimens, me repliqua-t-il ; ou si vous vous en rappelez par hazard le souvenir, ce ne sera que pour me haïr. Je ne veux point haïr, lui dis-je ; j'aime mieux oublier. J'entendis, dans ce moment, quelqu'un assez près de nous. C'étoit *Disenteuil*. Je crus le voir chercher dans mes yeux le sujet d'une agitation que je ne pouvois entièrement cacher. Je le vis examiner le Chevalier d'un air inquiet. C'étoit pour moi le comble des malheurs, que de penser que *Disenteuil* pouvoit me croire capable d'approuver une passion qu'il étoit aisé de découvrir dans le trouble du Chevalier : je craignois que ce n'en fût assez pour l'autoriser lui-même à me parler de la sienne : cette crainte augmentoit encore mon trouble.

Lorsque nous fumes rentrés, Mademoiselle de *Jussy* proposa une partie de jeu. Ce qui s'étoit passé dans le parc m'avoit si émue, que je me trouvai mal : on me porta sur un lit, dans une chambre à côté de celle où l'on jouoit. Lorsqu'on m'eut donné le secours nécessaire, je priai qu'on me laissât un moment de repos. Peut-être une heure après, je vis entrer le Chevalier. Que je suis à plaindre, Madame, me dit-il, de toujours sentir l'excès de mon amour par des traits douloureux ! & me condamnez-vous à ne jamais sentir un instant de joie ? Cessez, lui repliquai-je, de me persécuter : si l'on pardonne une première faute, la seconde irrite. Il est ici des gens pénétrants, qui peut-être pourroient penser que j'approuve l'attention que vous avez de chercher l'occasion de me parler en particulier : si cela arrive, je vous hairai ; & je vous ai déjà dit que je ne le voulois pas. Le Chevalier alloit me répondre, lorsque j'entendis du bruit à la porte de la chambre : c'étoit encore *Disenteuil*. Le Chevalier sortit presque sur le champ. Le Chevalier de *Faume*, me dit *Disenteuil*, seroit-il assez heureux,

reux, Madame, pour vous avoir persuadé qu'il est celui qui s'est senti le plus vivement touché de votre indisposition? & ce malheur me seroit-il réservé? Je crois, lui repliquai je, que tout le monde ici a assez d'amitié pour moi, pour prendre intérêt à ce qui me regarde. Je me levai, en achevant ces mots; & de crainte d'entendre sa réponse, je me fis effort pour passer dans la chambre où étoit tout le monde.

Nous nous séparâmes le lendemain. J'arrivai chez moi, l'âme agitée de tout ce qui s'étoit passé à Saint-Maur. Ma raison, qui combattoit durement les mouvemens de mon cœur, y remit une fausse tranquillité: mais malgré cette tranquillité, je résolus d'éviter le Chevalier, & de prendre toutes les mesures qui pouvoient me soustraire aux empressements de *Difenteuil*.

Je restai quelques jours sans sortir & sans recevoir des visites: j'étois d'une tristesse qui alloit à Monsieur de *Gondez* pour ma santé. *Difenteuil* ne me quittoit point. Qu'il m'auroit été d'un utile secours contre moi-même, s'il ne m'avoit pas aimée! Son esprit m'auroit

amufée & diffipée. Sa droite raifon, dont je ne me ferois point défiée, m'auroit fait appercevoir que la mienne me fervoit mal. J'aurois peut-être mérité de lui, par une demi-confidance, qui ne m'auroit point découverte d'une manière à me faire rougir, des confeils fages, capables de remettre le calme dans une ame cruellement agitée. Il faut lui rendre justice, perfonne ne connoiffoit mieux le cœur que *Difenteuil* : l'étude, qu'il en avoit faite toute fa vie, lui en faisoit débrouiller fans peine tous les mouvemens, même ceux qui paroiffent fe combattre. Je lui aurois laiffé voir les miens; & en me faifant connoitre finement les pièges que ma foibleffe me tendoit, il m'auroit donné, fans me les indiquer groffièrement, les moyens de les éviter.

Monsieur de *Gondez* fut obligé d'aller à Versailles avec mon frère: ils y restèrent quinze jours. Je ne vis point, pendant tout ce tems-là, ni Madame de *Venneville*, ni le Chevalier. *Difenteuil*, qui étoit resté à Paris, & qui logeoit chez fon oncle, avoit occasion de me voir tous les jours: il s'apperçut bientôt, que j'évitois avec foin de me trouver feule  
avec

avec lui. Il me dit un jour, Que vous ai-je fait, Madame? J'ai la douleur de vous trouver toujours occupée du soin de m'éviter. Auriez-vous deviné que je vous adore? & m'en punissez-vous, même avant d'avoir osé vous le dire? Ah! la sévérité que je lis dans ce moment dans vos yeux, ne m'annonce que trop mon malheur. Puisque mes yeux, lui dis-je, réussissent si bien à vous faire connoître mes sentimens, je leur laisserai le soin de vous apprendre combien je désapprouve les vôtres.

Lorsque Monsieur de *Gondez* fut de retour de Versailles, je l'engageai d'aller dans une terre qu'il avoit à quinze lieues de Paris. C'étoit à la fin de l'Automne, qui fut très belle cette année. Je partis sans voir Madame de *Venneville*, à qui j'envoyai faire des excuses par *Souville*. *Disenteuil* resta à Paris, pour des affaires dont son oncle le chargea : il parut touché de ne pas être du voyage. C'étoit pour moi une douceur infinie, de penser que j'allois être libre. *Disenteuil* ne me laissa pas longtems cette satisfaction. Il arriva huit jours après : il avoit terminé promptement, & trop

bien, les affaires de Monsieur de *Gondez*, qui le reçut avec un plaisir extrême.

Deux jours après son arrivée, j'entendis du bruit dans la Cour du Château : quelle fut ma surprise, lorsque je vis le Chevalier, Madame de *Venneville*, Mademoiselle de *Jussy*, & mon frère ! Quoi ! dis-je, ferai-je toujours exposée aux persécutions d'un amour que je crains ? Trouverai-je toujours le Chevalier partout où je le fuis ? Mon trouble intérieur n'échapa pas à la pénétration de *Difenteuil*, & je vis le sien dans ses yeux ; aussi m'épargna-t-il le soin d'éviter que le Chevalier pût me parler en particulier ; il ne me quitta point. Ma raison approuva une importunité, qui me fauvoit des entretiens dont je connoissois le danger.

Le troisième jour de l'arrivée de cette compagnie, je priai mon frère d'engager Madame de *Venneville* à partir. Mon frère, qui avoit pénétré l'amour du Chevalier, me dit, Pourquoi voulez-vous que la Comtesse & moi soyons les victimes de la passion que je crois que *Fanime* a pour vous ? Que vous importe qu'il vous aime ? Il vous laisse, par son respect,  
la



la liberté de l'ignorer. Je rougis à ce discours ; mais me remettant aussi-tôt , je lui dis : Vous devez prendre trop d'intérêt à ma gloire , & à l'estime que M. de *Gondez* a pour moi, pour regarder comme une chose indifférente les soins pressés du Chevalier. S'il est vrai qu'il m'aime , je ne veux point nourrir sa passion , par une affectation de ne pas m'appercevoir de tout ce qu'il pourroit faire pour me la prouver. Les hommes , naturellement vains , fondent des espérances souvent sur des choses innocentes : dès qu'une femme raisonnable s'en apperçoit , elle doit les retrancher , ou elle devient criminelle ; & une femme vertueuse doit l'être assez pour se craindre elle-même.

Je voyois *Difenteuil* charmé du dépit , & de l'impatience , que le Chevalier ne pouvoit cacher. La douleur d'un rival , qu'il privoit adroitement de la satisfaction de me parler sans témoins , étoit pour lui la source d'un plaisir malin , dont je sentis qu'il jouissoit. Enfin , le jour que cette compagnie si embarrassante pour moi partit , le Chevalier trouva le moment de s'approcher de moi pendant que je faisois des nœuds ; il ouvrit mon pa-

nier, sous prétexte de voir mon ouvrage, & en le refermant, il y laissa tomber cette lettre.

*Passer quatre jours avec vous, sans trouver un instant à vous entretenir, c'est passer quatre jours dans un désespoir d'autant plus vif, qu'il a fallu le cacher. Mon respect, égal à ma tendresse, a retenu mes mouvemens. Si le Ciel avoit mis dans votre cœur quelques dispositions favorables pour moi, mon embarras m'auroit mieux servi que tout ce que j'aurois pu vous dire. Mais non: vous n'avez rien vu, vous n'avez rien voulu voir, & je pars avec une certitude de malheur, qui me fait encore craindre que vous ne lisiez pas seulement cette lettre.*

J'avois soutenu la présence du Chevalier, sans que ma raison en eût été trop étonnée: cette lettre, que je n'eus pas la force de ne pas lire, m'attendrit. Dans mon premier mouvement de dépit contre moi-même, je voulus déchirer ce fatal écrit, & je ne le déchirai qu'à demi. L'idée du devoir se présenteoit dans toute sa sévérité, & ne triomphoit point  
d'une

d'une foiblesse que je ne pouvois plus me déguiser. Une douleur amère, qui me faisoit sentir combien le Chevalier m'étoit cher, étoit le triste fruit de mes réflexions.

Je restai un mois dans cette terre, dans une agitation continuelle, n'étant jamais une heure dans la même situation d'esprit. J'avois un fonds de tristesse, que rien ne pouvoit dissiper, & qui ne m'avertissoit que trop, que je ne devois point attendre du tems le retour d'une tranquillité que j'avois perdue sans m'en apercevoir. Funeste effet d'une passion, qui avoit pris trop d'empire! Je ne travaillois point à oublier le Chevalier, le seul homme dangereux pour moi; mon attention n'étoit qu'à éviter les conversations particulières de *Disenteuil*, moins redoutable que le Chevalier. J'étois toujours avec Monsieur de *Gondez*, ou renfermée dans mon cabinet avec *Souville*. Que je suis malheureuse! lui disois-je souvent: *Disenteuil* m'aime; je le sçai; & je suis privée, par cette contrainte, du commerce aimable d'un homme que j'estime tant. Avant d'avoir fait la fatale découverte de sa passion, j'étois charmée d'être

d'être avec lui. Le brillant de son esprit s'accordoit toujours avec la plus droite raison : mais cette malheureuse passion l'a dérangé au point de ne pas le reconnoître ; & je vois ce changement avec trop de douleur , pour n'exposer à l'occasion qui forceroit mon devoir de lui imposer la dure loi de ne me voir jamais.

Un jour , Monsieur de *Gondez* alla chez un Gentilhomme du voisinage. *Dissentueil* ne l'accompagna point , sous le spécieux prétexte de ne pas me laisser seule : je ne pus donc l'éviter ce jour-là. Enfin , Madame , me dit-il , vous ne pourrez pas aujourd'hui me refuser de jeter les yeux sur moi ; mais vous les y jetterez sans pitié , & peut-être avec colère. Si vous n'avez rien à me dire , lui repliquai-je , qui blesse votre devoir & le mien , vous ne verrez point de colère dans mes yeux ; & je vous estime assez , pour vouloir ignorer de quel genre est la pitié que vous désireriez. Non , Madame , me dit-il , vous ne l'ignorez pas : vous sçavez que je vous adore ; je vous le dis en tremblant ; ma vie est attachée au bonheur de vous aimer & de vous voir ,

voir, même en m'accablant de rigueurs. Il ne dépend pas de moi, lui dis-je, de vous ôter ce plaisir empoisonné; mais du moins, il dépendra de moi de vous montrer à tous les instans, à quel point je me trouve offensée de vos sentimens. Je croyois, que le respect que vous devez à un oncle, à qui vous êtes cher, les arrêteroit: vous oubliez ce respect; je vous en ferai souvenir par ma conduite. Ah! Madame, s'écria *Difenteuil*, que vous me punissiez rigoureusement de vous trouver la plus aimable de toutes les femmes, & la seule qui soit digne d'inspirer une aussi respectueuse passion que celle que je ressens pour vous! Cette conversation me gênoit trop, pour n'en pas désirer la fin. Je quittai *Difenteuil* si brusquement, qu'il n'osa me suivre.

Nous arrivâmes à Paris. Je ne fus point chez Madame de *Venneville*: je priai mon frère de lui dire, que des raisons particulières m'empêcheroient de la voir; mais que ni mon estime, ni mon amitié pouvoient souffrir aucune altération de cette réserve. Il y avoit environ quinze jours que les choses étoient en cet état, lorsque je vis entrer un matin la Comtesse,

se, qui me parla en ces termes.

Je viens me plaindre de vous à vous-même. Vous êtes la plus injuste de toutes les femmes. Vous rendez mon frère le plus malheureux des hommes ; & vous paroissez renoncer à l'amitié qui a toujours été entre nous. Le crime de mon frère est de vous adorer ; le mien est d'être sa sœur. Vous le punissez de vous aimer , & d'avoir osé vous le dire , en l'évitant par-tout ; & pour l'éviter plus sûrement , vous rompez les nœuds d'une liaison tendre , & formée entre nous dès notre enfance. Le désordre où j'étois ne me permettoit pas de répondre à la Comtesse : je l'aimois véritablement ; il m'en coûtoit d'autant plus pour m'arracher au plaisir de la voir , qu'elle étoit la sœur du Chevalier. En effet que ne souffris-je point pour les éviter tous deux ! La Comtesse , surprise de mon silence , me dit , Eh bien ! il faut vous délivrer d'un amour qui blesse votre vertu. Mon frère se condamne au silence ; son cœur renfermera si bien son secret , que ni sa bouche , ni ses yeux , ne vous en instruiront plus.... Eh quoi ! dit-elle , voyant que je ne répondois rien , voudriez-vous le punir

punir d'un crime dont vous ne verrez plus aucune trace ? Pourquoi voulez-vous que je sois la victime d'une rigueur qui n'aura plus de fondement ? Souffrez , connue-t-elle , que je vous parle avec la franchise d'une amie : que voulez-vous que l'on pense de votre éloignement pour moi ? de quelle raison éblouirez - vous Monsieur de *Gondez* ? Que direz - vous à un père & à un frère , qui vous demanderont de quoi je suis coupable ? Enfin comment me justifierez-vous dans le monde , qui pénétré d'estime pour vous, croira que je me suis rendue indigne de la votre , & se repentira de m'avoir accordé la sienne. La Comtesse prononça ces dernières paroles d'une manière si pénétrée, qu'elle m'attendrit. Je l'embrassai, en lui disant : Eh bien ! ma chère Comtesse , je vivrai avec vous comme par le passé : mais aussi, si le Chevalier de *Fanime* donne un démenti à ce que vous venez de me promettre , ne vous plaignez plus de la conduite que je tiendrai ; car je n'écouterai que mon devoir. J'accepte les conditions du Traité , me dit la Comtesse , & je vous trouve si raisonnable, que je veux passer avec vous tout le jour : ce n'est pas

pas trop , pour le plaisir que je ressens de veur voir accorder quelque chose à notre amitié. Dans ce moment , Monsieur de *Gondez* , *Difenteuil* , & mon frère entrèrent. *Difenteuil* parut surpris de voir Madame de *Venneville* ; sa pénétration lui avoit fait appercevoir , que je fuyois le Chevalier , & que je négligeois sa sœur. C'étoit pour lui une consolation dans son malheur : cette idée lui donnoit sans doute des forces pour soutenir le silence qu'il gardoit depuis mon retour.

Monsieur de *Gondez* aimoit fort Madame de *Venneville* ; il désiroit avec ardeur , qu'elle donnât la main à mon frère , je le souhaitois de même , mais sans presque l'espérer. Mon frère nous engagea , la Comtesse & moi , d'aller à *Ino & Méricerte* , Tragédie nouvelle , qui avoit une forte de réputation. Une demi-heure avant de monter en carrosse , un de mes gens entra dans mon cabinet où j'étois passée , & me rendit une lettre. Je lui demandai de quelle part elle venoit ? Il me dit , que le Suisse venoit de la recevoir , & la lui venoit de donner. Je l'ouvris , sans soupçonner de qui elle pouvoit être , & j'y trouvai ces mots.

Ne



*Ne donnez pas toute votre attention, ni votre pitié, aux infortunes d'Ino & de Mélicerte. La situation où je me trouve est mille fois plus violente que celle où l'Auteur a mis les Personnages de sa Tragédie. Etre jaloux à la fureur est le moindre des maux que j'envisage en vous adorant: cependant, je vous adorerai toujours; le sort en est jeté. Si, en lisant cette Lettre, vous ne devinez pas qui vous écrit, vous êtes la plus injuste de toutes les femmes.*

Je ne puis vous exprimer dans quelle douleur me jetta cette lettre. Je reconnus *Disenteuil*; je ne doutai plus qu'il n'eût pénétré l'amour du Chevalier; je tremblois qu'il ne crût que je donnois un aveu, du moins tacite, à cet amour. Je me souvins, dans ce moment, de ce qu'il m'avoit dit à S. Maur, quand il trouva le Chevalier dans la chambre où l'on m'avoit portée. La dureté de ma conduite ne pouvoit me rassurer contre les soupçons offensans que je croyois entrevoit dans la lettre de *Disenteuil*. Ils paroissent fondés, pour un homme qui regarde tout avec des yeux jaloux; & c'étoit là mon désespoir. J'étois dans ces  
agi-

agitations intérieures , lorsque Madame de *Venneville* entra dans mon cabinet. Elle me demanda ce qui pouvoit causer l'émotion où je paroiffois être ? Je lui dis, que je venois d'apprendre une chose qui me touchoit vivement ; & d'un ton d'amitié, je la priai de ne pas m'en demander davantage. Je ne voulois point lui avouër l'amour de *Disenteuil* : c'étoit déjà assez que le Chevalier m'aimât, fans le rendre jaloux. La prudence m'ordonnoit de me taire. Il est toujours dangereux , que deux hommes se connoiffent pour rivaux : toute femme , qui se respecte , doit le craindre.

Le Chevalier se trouva à la porte de notre loge , lorsque nous fumes à la Comédie : il m'aborda presque en tremblant. Je le reçus d'un air d'autant plus froid , que je lui faisois un crime des soupçons & de la hardieffe de *Disenteuil*. J'étois dans une agitation violente , qui paroiffoit même sur mon visage. Le Chevalier n'osa jamais me demander ce que j'avois ; à peine osoit-il jeter les yeux sur moi. *Disenteuil* étoit sur le théâtre : au cinquième Acte, il se fit ouvrir notre loge ; & en s'approchant de moi , il me demanda ,

da, si j'avois épuisé toute ma pitié en faveur d'*Ino* & de *Mélicerte*. J'accorde ma pitié, lui dis-je assez haut, aux malheureux; mais je sçai la refuser à ceux qui courent témérairement après leurs infortunes. Je prononçai ces paroles d'un ton si ferme, que je lui ôtai la hardiesse de me répondre. Le Chevalier étoit assez près de moi pour m'entendre: ce discours le fit trembler. Mon frère, pour achever de m'accabler, lui demanda s'il ne venoit pas souper chez moi. Je suis prêt à faire tout ce que Madame m'ordonnera, répondit le Chevalier: j'attens ses ordres. Je ne pus me dispenser de lui dire, qu'il étoit le maître de ne pas nous quitter.

Après le souper, nous passâmes dans mon appartement. La Tragédie, que nous avions vûe, fut le sujet de la conversation. Nous dîmes simplement & en général, la Comtesse & moi, l'impression que cette pièce nous avoit faite. Le Chevalier s'avisa de vouloir la détailler: il loua l'endroit où *Mélicerte* demande avec empressement de revoir cette Esclave qui l'a si fort intéressé à son arrivée. *Difenteuil*, qui n'avoit point encore parlé

lé, dit au Chevalier, qu'il étoit surpris, que cette petite situation romanesque l'eût séduit; que les mouvemens confus de la nature, qui vouloient se développer dans le cœur de *Mélicerte*, n'avoient rien d'assez sensible pour remuer l'ame: que sans doute, quelque distraction lui avoit ôté l'attention que méritoit la scène de la déclaration de *Mélicerte* à la Princesse, & celle où il prend congé d'elle, sans sçavoir si l'aveu de sa tendresse a plu. Voilà, continua-t-il, des sentimens qui font une impression sûre & générale. Mais, reprit le Chevalier, cet endroit que j'ai remarqué, n'a pas emporté mon suffrage seul; lui refusez-vous le vôtre? Pour que je trouve du beau, il faut, repliqua *Disfenteuil*, que je puisse m'en rendre compte à moi-même. Je ne juge point avec précipitation: je regarde, autant que je le puis, un objet par toutes les faces; & lorsque, par de justes rapports, je le trouve digne de toute mon estime, que je puis dire les raisons qui me déterminent à l'approuver, je prononce, sans craindre la contradiction. Si j'étois, par exemple, amoureux, que j'eusse un ami qui ne connût point l'objet de ma tendresse,

dresse , & à qui je voudrois justifier ma passion , je lui ferois un portrait si vif & si ressemblant , que je pourrois bien sur le champ en faire mon rival. Telle est la force de la vérité peinte avec justesse. Ce dernier trait , qui entroit d'une manière un peu forcée dans cette dissertation , embarrassâ le Chevalier. *Disenteuil* s'en apperçut , & en homme du monde , finit la conversation , en disant au Chevalier : Croyez moi , si vous voulez juger de *Mélicerte* , voyez-le seul : si je n'en avois vû que la représentation d'aujourd'hui , je n'en ferois pas plus instruit que vous ; mais j'avoue que j'étois au théâtre , le premier jour que cette pièce y a paru , & que j'y avois porté un esprit trop critique. Je sentis dans ce discours , qui paroissoit seulement plein de politesse , une galanterie dont *Disenteuil* étoit plus capable qu'homme du monde.

Le lendemain , Monsieur de *Gondez* & *Disenteuil* allèrent à Versailles. Lorsque je fus seule , je passai dans un cabinet qui étoit au bout de mon jardin. Je me livrai à des réflexions , que la situation où j'étois rendoit douloureuses. Je relus la lettre de *Disenteuil* : la tendresse  
qui

qui y étoit répandue , & la hardiesse de vouloir interpréter l'affiduité du Chevalier , me piquèrent également. Sans doute , me disois-je à moi-même , il a découvert l'amour du Chevalier , & peut-être , hélas ! ma foiblesse. Quel parti prendre avec cet homme pénétrant , s'il continue à me donner des marques de sa passion ? Mes rigueurs , qu'il auroit attribuées à ma vertu , ne lui paroîtront plus que l'effet capricieux d'une injuste préférence. Mais dois-je lui faire un crime de penser ainsi , lorsque je ne puis me déguiser à moi-même combien je suis criminelle ? Une femme de mon caractère , & dans la situation où je suis , qui combat vainement un panchant malheureux , n'est-elle pas coupable ? Eh ! faut-il tomber dans le dernier dérèglement , pour sentir que l'on mérite d'être méprisée ? Ce dernier trait , que la raison me dicta , m'arracha des larmes. Je trouvois quelque soulagement à les répandre , lorsque je vis entrer le Chevalier , à qui mes gens avoient dit que je me promenois. Le désordre , où il me vit , l'arrêta ; sa vue ne fit que l'augmenter : nous fumes tous deux un moment immobiles

les. Le Chevalier, sans s'avancer, & baissant les yeux pour me donner le tems de me remettre, me dit d'une voix tremblante: La discrétion & le respect devroient m'obliger à me retirer; mais, Madame, l'état où je vous trouve ne me permet pas de vous abandonner à vous-même. Quel malheur vous est-il arrivé, pour laisser échaper des marques si peu équivoques d'une véritable douleur? Rassurez-vous, lui dis-je, nul malheur ne m'est arrivé. Notre sexe foible passe aisément de la joie à la tristesse: un rien quelquefois produit ce changement; & nos amis y doivent être d'autant moins sensibles, qu'il est très-vrai, que ces mouvemens opposés se succèdent les uns aux autres, sans que nous nous en appercevions presque nous-mêmes. Non, Madame, me repliqua-t-il d'un ton plus animé, & en s'approchant de moi, vous n'êtes point du nombre de ces femmes qui pleurent la perte d'une Perruche, ou celle d'un petit chien. Je crois, puisque vous me faites l'honneur de me le dire, que nul accident domestique ne vous trouble: mais il est des chagrins d'une autre na-

ture, d'autant plus vifs qu'ils sont plus cachés ; leur source est dans le cœur. . . . J'ignore ces fortes de chagrins, lui dis-je ; ainsi rompons une conversation, qui deviendrait plus triste que la rêverie où vous m'avez surprise. Laissez donc là votre cœur, & celui des autres. Ah ! Madame, s'écria le Chevalier, pouvez-vous sçavoir l'état du mien, ( car vous ne pouvez l'ignorer, ) & ne pas croire que ma curiosité pour pénétrer dans le votre est extrême ? Vous oubliez que votre hardiesse m'a déjà offensée, lui dis-je ; elle m'offense encore davantage dans ce moment ; & je désapprouve fort votre curiosité. Vous l'irritez, Madame, me repliqua-t-il, en la désapprouvant ; & je ne suis pas le maître de vous cacher les soupçons que vos larmes. . . . Arrêtez, lui dis-je en l'interrompant ; vous êtes trop téméraire. Vous croyez sans doute, qu'une femme de mon âge, & dans le monde, doit être sensible. Ne pouvant avec raison vous flater que je le suis pour vous, votre amour propre, qui craint d'être mortifié, trouve mieux son compte à me croire prévenue en faveur de quelque autre, que ferme dans mes devoirs.

Ce



Ce mouvement, que vous n'avez pu cacher, me prescrit de ne plus vous voir : je ne veux, ni vous écouter, ni me souvenir que vous avez pu m'offenser ; l'indifférence seule vous punira de votre audace. Je le regardai dans ce moment ; je le trouvai si pâle & si pénétré de douleur, que j'allois, je crois, le consoler, en lui disant la contrainte que je m'étois faite pour lui parler avec tant de hauteur & de dureté ; mais heureusement, je vis mon frère venir à nous, & je m'avançai pour éviter la réplique du Chevalier. Mon frère me dit, qu'il venoit me chercher pour aller chez Madame de *Venneville*, qui m'attendoit avec Mademoiselle de *Jussy*. Non, mon frère, lui dis-je, je n'irai point chez Madame de *Venneville* : dites-lui de ma part, que je ne la verrai plus, & que vainement elle exigeroit de mon amitié la moindre complaisance. Monsieur le Chevalier, que voilà, me justifiera auprès d'elle ; il lui dira mes raisons, il les sçait. Allez, mon frère, continuai-je, allez retrouver vos Dames, & emmenez Monsieur le Chevalier avec vous, pour me sauver de

l'impolitesse de le quitter ; car je vai fortir.

Ce que je venois de souffrir , pour cacher au Chevalier mes sentimens , me fit faire un examen sévère sur moi-même : je sentis , que je ne pouvois triompher de ma foiblesse qu'en fuyant ; & je pris enfin la cruelle résolution de fuir.

Nous étions au commencement du Printems. Je persuadai à Monsieur de *Gondez* , d'aller dans ses Terres de Bretagne , où je n'avois pas été. Je lui montrai un désir ardent de voir *Gondez* , dont on vantoit la situation comme la plus belle de la Province. Enfin je le déterminai à partir. Je le priai de faire mystère de notre voyage ; je lui dis que je craignois l'embarras & le cérémonial des adieux.

Je ne cachai point à Mademoiselle de *Jussy* mon départ ; je la priai seulement , de le taire à tout le monde. L'amitié qu'elle avoit pour moi , lui fit sentir avec chagrin mon éloignement : elle murmura d'abord contre Monsieur de *Gondez* , qu'elle ne pouvoit , disoit-elle , reconnoître dans ce procédé bizarre , de m'arracher des bras de ma famille & du commerce

merce de mes amis, pour me confiner dans une Terre. Je ne pus souffrir ce soupçon injurieux contre un mari qui le méritoit si peu; je le justifiai, en l'assurant que c'étoit moi qui voulois aller en Bretagne. Sa surprise fut extrême: elle ne pouvoit comprendre, qu'à mon âge je voulusse aller passer un tems considérable en Province, lorsqu'un mari ne l'exigeoit pas de moi. Duffiez-vous, me dit-elle, me regarder comme indiscrete, je ne puis m'empêcher de vous dire, que je crois que quelques raisons vous arrachent de Paris: je crains que vous n'accordiez trop à votre devoir. Ne se présente-t-il point à vous avec trop de sévérité? Votre vertu ne s'effarouche-t-elle pas un peu légèrement du pouvoir de vos yeux? Car je crois, ma chère Comtesse, que c'est à elle à qui vous sacrifiez en nous fuyant. Vous raillez trop sérieusement, lui repliquai-je, & vous me faites en vérité plus d'honneur que je ne mérite. Je ne badine point, me dit-elle; je crois que si vous étiez moins aimable, vous n'iriez pas à Gondéz. Le scrupule agit trop sur vous; mais songez que vos amis vont être les victimes de cette déli-

catresse qui vous fait un crime de plaire. Mais songez-vous vous-même, lui dis je, que vous badinez à mes dépens, en me donnant un scrupule ridicule, que je n'ai point, & qui n'entre pour rien dans mon voyage? La vertu a son terme; le passer, ce seroit la faire dégénérer en folie: & voilà ce que vous faites de la mienne. Je suis bien éloignée de le penser, reprit-elle: au contraire, je crois votre vertu, très-vertu; mais je la crois trop timide. Vous ne comptez pas assez sur elle; & c'est ce qui va faire de vous une Provinciale, à mon grand regret: car j'avoue, que je ne puis me consoler de vous perdre. Vous n'êtes point faite, ma chère Comtesse, continua-t-elle, pour vivre dans une Terre, privée de tout plaisir, & séparée d'un nombre d'amis que votre discernement vous avoit fait choisir, & qui vous manqueront souvent. Que de quarts-d'heure où vous regretterez Paris, quoique vous n'en aimiez pas le tumulte! De bonne-foi, croyez-vous que nous soyons plus en sûreté contre nous-mêmes dans la solitude, que dissipés dans le monde? Vous aimez à rêver; les réflexions s'empareront volontiers

ziers de vous ; peut-être vous mettront-elles à de furieuses épreuves , par le loisir que la vie que vous mènerez vous laissera. Vous voulez donc , lui dis-je , que je croye que vous parlez sérieusement ? Eh bien ! je vai vous répondre de même. Mon mari se plaît fort à Gondéz , je le sçai ; il n'est plus jeune ; il dit tous les jours , que l'air y est admirable ; sa tendresse pour moi lui fait dissimuler le plaisir qu'il auroit de m'y voir passer quelque tems , & mon amitié pour lui me fait le prévenir. Tenez-vous-en là , belle raisonneuse , & promettez moi de m'écrire souvent : c'est de vous que je veux le Journal des Nouvelles de Paris ; elles prendront un tour aimable , en passant par votre imagination , qui empêchera la mienne de devenir paresseuse. Enfin , aimez-moi toujours , & comptez que je vous regretterai & vous désirerai souvent ; car vous raisonnez , non pas toujours juste , mais toujours bien.

Le discours de Mademoiselle de *Jussy* me fit sentir , que la passion du Chevalier ne lui avoit pas échapé. Je le croyois bien , mais j'aurois été véritablement

touchée, si elle m'avoit pénétré. Malgré l'estime que je faisois de son caractère sage, & l'amitié que j'avois pour elle, je ne voulois pas qu'elle me fit rougir d'une foiblesse que j'aurois voulu me cacher à moi-même. Enfin je fis ce que je pus pour me persuader, que tout ce qu'elle m'avoit dit ne portoit que sur l'amour du Chevalier; & c'est, je pense, où s'arrêtoit sa pénétration.

J'étois, depuis quelque tems, froide & circonspecte avec *Difenteuil*: ses yeux ne rencontroient jamais les miens, qu'ils cherchoient toujours, qu'ils ne me reprochassent ma dureté. Des mots, que *Difenteuil* paroissoit jeter au hazard, m'apprenoient malgré moi, qu'il eût bien voulu abandonner un grand Procès prêt à juger au Parlement de Paris, pour me suivre en Bretagne; mais que, jaloux de sa gloire & de la mienne, il ne l'osoit. Je sentois, qu'il étoit persuadé que je fuyois le Chevalier. L'espérance de pouvoir me rejoindre, & l'impossibilité où il voyoit son Rival d'en faire autant, lui causoit un mouvement de joie maligne, qui se dissipoit à mesure que le jour de mon départ approchoit, & qui fit enfin place,

place, la veille de notre séparation, à la plus vive douleur, & le força de me parler en ces termes.

Enfin, Madame, vous partez, & vous partez avec la barbare joie de me voir hors d'état de vous suivre. Je ne vous verrai plus: vous me laisserez en proie à la plus vive douleur, sans me plaindre. C'est abuser, lui dis-je, du droit que vous avez de me voir, que de me parler d'un amour importun: mais du moins, j'ai le plaisir de penser, que vous n'en jouirez pas longtems. Ah! voilà, me dit-il, mon désespoir! vous n'allez à Gondéz, que pour vous délivrer de l'horreur de me voir. . . . Mais non, ce n'est pas moi que vous fuyez: ce bonheur ne m'est pas réservé. Ma passion ne vous fait sentir que des mouvemens d'indignation; & c'est en vous adorant, que je me suis fait hair. Ma tendresse pourtant; Madame, pourroit mériter votre pitié, si vous pouviez songer avec quel respect, & quelle pureté de sentimens je vous aime. J'avoue, que le discours de *Disen-  
teuil* me fit rougir: je sentis un dépit vif du reproche qu'il renfermoit.

Je partis donc avec Monsieur de *Gon-  
dez,*

dez, & ma chère *Souville*. La pauvre fille voyoit avec une inquiétude extrême l'abattement où j'étois: elle craignoit, que l'effort que je me faisois, ne me coûtât cher. *Disenteuil* nous accompagna jusqu'à vingt lieues de Paris. Je le voyois chercher dans mes yeux le trouble de mon ame: à peine étoit-il le maître de cacher l'agitation de la sienne. Il me dit en me quittant: Je vai, Madame, travailler à mériter votre amitié: je vai tâcher à surmonter ma passion, & me réduire à l'estime respectueuse que j'ai pour un caractère aussi estimable, une vertu aussi rare que la votre. Votre estime, lui dis-je, m'est précieuse, autant que votre amitié m'est chère. Je serai contente, lorsque je pourrai me livrer à l'une & à l'autre en votre faveur.

Lorsque je fus arrivée en Bretagne, j'appris de mon frère, que *Disenteuil* travailloit à accommoder son Procès. Cette nouvelle me fit craindre qu'il ne me suivit de près; mais malgré les propositions avantageuses qu'il fit, l'accommodement manqua.

Monsieur de *Gondez* étoit toujours occupé à me donner tous les plaisirs que  
peut



peut fournir la Campagne : il attiroit chez lui tous ceux qu'il croyoit d'assez bonne compagnie pour m'amuser. Sa joie étoit extrême, lorsqu'il me voyoit quelque gayeté, & je me faisois souvent effort pour lui paroître gaye. Il avoit un fort bel équipage de chasse : il me donnoit tous les jours ce plaisir, ou celui de la pêche, que j'aimois autant que j'étois capable d'aimer quelque chose dans la situation où j'étois.

Toute la Noblesse, à vingt lieues à la ronde, me visita : j'étois presque, à l'égard de la Province, ce qu'est une nouvelle Comédie à l'égard de Paris ; c'étoit un air, de m'avoir vûe, de parler de moi, & de louer ou de critiquer mon esprit, mes manières, & ma figure. Quelle confusion, qu'une maison où l'on se trouve vingt ou trente Maîtres ! Que de complimens, qui ne sont entendus ni de celui qui les fait, ni de celui qui les reçoit ! Quelle multitude de paroles, sans conversation ! Il n'est pourtant pas possible de se sauver de ces inutilités fastidieuses : je vis qu'il

D. 6. fal.

fallôit les effuyer, & je pris mon mal en patience.

Mademoiselle de *Jussy* m'écrivoit souvent: le stile léger & badin de ses Lettres faisoit disparaître ma mélancolie pour quelques momens. Elle me mandoit toutes les Nouvelles de Paris, & les habilloit d'une manière si plaifante & si singulière, que son commerce étoit pour moi une espèce de remède contre la tristesse qui me dévorait intérieurement. Je la payois mal du plaisir que ses Lettres me faisoient; la Province ne me fournissoit pas des fonds aussi heureux que Paris lui en fournissoit: d'ailleurs, je crois que mes Lettres se ressentoient de la situation de mon ame.

Il y avoit quatre mois que j'étois à Gondrez, lorsque *Dissentueil* y arriva. Comme je me flatois sur les dernières paroles qu'il m'avoit dites en partant de Paris, je crus de bonne foi qu'il ne vouloit plus que m'estimer. Je le vis donc arriver avec plaisir. Mais que *Dissentueil* étoit ébigné d'une guérison que je souhaitois avec tant d'ardeur!

Un jour que je me proménois seule avec lui; il me dit: Vous me revoyez,

Ma-

Madame, aussi coupable que vous m'avez laissé. Paris, ses plaisirs, que dis-je ? ma raison éclairée de la votre, mon devoir, rien n'a pu triompher de la violente passion qui me dévore ; & j'arrive à Gondez, plus épris que jamais de vos charmes. Je sçai tous les maux que je me prépare, en vous parlant d'un amour, qui, malgré toute sa pureté, blesse votre vertu ; je le sçai, je la connois, cette vertu ; je la respecte : mais dussai-je en mourir à l'instant, je ne puis me refuser la triste douceur de vous dire que je vous adore. Quoi ! lui dis-je, vous ne voudrez jamais vous faire un véritable effort, pour triompher d'une foiblesse qui ne vous rendra jamais que malheureux ! Comme votre amie, je suis touchée de votre égarement ; mais quand je songe que je le cause, je le déteste. Vous le détestez, Madame ! me dit-il d'un ton pénétré de douleur ; & je puis sans mourir vous entendre me le dire ? Ah ! Madame, continua-t-il, ne me reprochez plus cet amour, que toutes mes réflexions nourrissent dans mon sein, plutôt que de le détruire. Que n'ai-je point tenté pour vous oublier ? Qu'ai-je gagné ? Ma  
passion

passion est devenue plus violente. Eh bien ! lui dis-je , fuyez-moi ; obtenez du moins de votre raison cette première victoire , & ne me revoyez que digne de toute mon estime & de mon amitié. Quel remède , Madame ! s'écria-t-il ; non je n'ose y penser. Quoi ! je ne vous verrois plus ? Ah ! laissez-moi du moins auprès de vous : je sçai que je vous verrai toujours sévère & sans pitié , mais je verrai..... Sans travailler , lui dis-je brusquement , à surmonter une foiblesse dont vous me parlerez toujours , & que je voudrois pouvoir oublier pour votre gloire , & pour n'être plus arrêtée dans les sentimens d'amitié que j'ai pour vous. .... Il garda un instant le silence , mais le rompant , il me dit : Il faut , Madame , vous faire un sacrifice : je ne vous parlerai plus de l'amour que j'ai pour vous : je vous promets de lui commander assez , pour que vous ne vous en apperceviez plus. Mais aussi , Madame , épargnez-moi la douleur de me fuir : oubliez que j'ai parlé ; & traitez-moi du moins comme un homme que vous ne haïssez pas. Respectez la parole que vous venez de me donner , lui dis-je ; & vous connoi-

trez

trez que mon amitié pour vous est sincère. Peu de jours après cette conversation, je trouvai sur la table de mon cabinet ces vers-ci.

J'ai promis, je tiendrai, l'Amour m'en fait  
la loi ;

Un austère devoir me condamne au silence.

Je ne suis plus maître de moi :

Esclave infortuné d'une double puissance ,

Sans me plaindre jamais, en soupirant toujours,

Je verrai la fin de mes jours.

Je ne me plains point de cette marque de la tendresse de *Disentuil*. Il prit avec moi une manière de vivre réservée, & il ne me montra plus que de l'attention & de l'empressement pour aller au devant de tout ce qui pouvoit m'amuser.

Il apprit à son oncle, que *Calemane* le suivoit, & qu'il arriveroit dans peu de jours. Ce *Calemane* étoit un Gentilhomme Gascon, âgé de cinquante ans. Monsieur de *Gondez* m'en avoit cent fois parlé comme d'un honnête homme, plein d'esprit & de mérite, mais d'un caractère singulier. *Disentuil* lui dit,  
qu'il

qu'il venoit dans le deſſein de ſe retirer à Vannes , pour y finir ſes jours. Il en fut ſurpris , car il ne pouvoit pénétrer la raiſon de cette retraite. Il connoiſſoit *Calemane* pour Philoſophe , mais pour Philoſophe voluptueux ; & Vannes lui paroifſoit peu propre à lui procurer des plaiſirs de ſon goût. Vous ſerez charmée, me dit-il, de le connoiſtre ; & je me trompe bien , ſi vous ne faites grand cas de ſon commerce. Il arriva peu de jours après *Diſenteuil* : ainſi l'impatience que Monsieur de *Gondez* m'avoit donnée de le connoiſtre , fut bientôt ſatisfaite. Il me le préſenta avec des termes qui marquoient ſon eſtime & ſon amitié pour cet ami. Je trouvai une belle phyſionomie à *Calemane*. Il me fit ſon compliment en homme du monde : il en fit un à Monsieur de *Gondez* dont j'étois le ſujet ; & dans la tournure de ce dernier , je ſentis ce que le Comte m'avoit dit , qu'il avoit des expreſſions qui lui étoient propres , & qu'il répandoit du gai & du vif dans les diſcours dont les fonds étoient ſouvent très-ſérieux. Ce ne ſera pas à Vannes que vous demeurerez , lui dit mon mari , tant que je ſerai à Gon-

Gondez ; & je vous crois assez mon ami pour y rester avec plaisir,

Quelques jours après son arrivée, Mr. de *Gondez* le pria de m'apprendre quelques-unes de ses aventures ; & quelques particularités de ce qui le regardoit. Il ajouta , qu'il m'avoit promis d'exiger cette complaisance de lui. J'y joignis mes instances , en lui disant que je me faisois une idée aimable de lui entendre conter des choses sans doute singulières , & dites avec le feu & l'agrément qu'il avoit dans l'esprit. Je crois qu'il faut être , répondit *Calemane* , ou un Heros , ou un homme considérable qui ait essuyé de grandes révolutions dans sa vie , pour que le récit en soit intéressant ; & je ne suis ni l'un ni l'autre. Oh ! Monsieur , lui repliquai-je , je n'ai point l'esprit gâté par la lecture des Romans ; je les hais à la mort , sur-tout ceux qui visent au merveilleux : j'aime la lecture , mais c'est celle qui instruit. Les aventures d'un particulier , narrées avec simplicité & vérité , me plairont toujours infiniment mieux que celles des *Cyrus* & des *Artabans* , dont de bonne-foi je ne sçai que les noms : la lecture d'un seul

Tome de ces Livres, qui ne finissent point, m'a dégouté pour toujours de ce genre d'ouvrages. Si vous cherchez, Madame, me répondit *Calemane*, à vous instruire & à vous faire des règles de conduite, en réfléchissant sur des faits historiques, je crois que le récit de mes aventures vous fera d'une petite utilité. Je ne suis, ni bon à imiter, ni même imitable. Le Comte de *Disentueil*, moins charitable que son oncle, vous a parlé de moi, je le vois bien, comme d'une espèce de fou dont le sérieux est quelquefois réjouissant; je le lui pardonne, d'autant plus qu'il vise, ne lui en déplaise, un peu à ce caractère. Comme il faut pourtant tirer parti de tout à la campagne, j'obéirai; mais cette campagne, séjour de liberté, fera mon excuse, s'il m'échappe quelque trait qui passeroit peut-être pour trop vif s'il étoit débité dans un Cercle en forme.

Vous allez peut-être vous plaindre de moi, Madame, de vous faire écarté du sujet qui fait uniquement votre curiosité. Mon Histoire pourroit se passer du récit de *Calemane*. Mais j'estime trop ce Gentilhomme, pour ne pas vous le faire

re



re connoître. Je ne le puis bien , qu'en le laissant parler lui-même. Ecoutez-le.

Je suis né dans une de ces petites Provinces qui composent le Gouvernement de Guyenne. Mon père étoit un bon Gentilhomme , sans illustration. Il avoit beaucoup d'esprit & d'érudition. Il étoit laid ; & quand il se maria avec une fille belle , jeune & de grande naissance , il étoit vieux. L'attachement qu'elle eut pour lui fut sincère ; la vie qu'elle mena pendant son mariage , & qu'elle a toujours soutenue dans son veuvage , m'a persuadé que la nature l'avoit formée d'une pâte singulière. Mon père fut tendre pour elle ; il avoit chez lui un fonds de sentimens , que soixante & dix ans n'avoient point épuisé : sa passion ne fut jamais traversée par la jalousie. Si leur union eût été moins parfaite , peut-être que sa vie eût été plus longue. Il mourut dans la troisième année de son mariage. J'en fus l'unique fruit. Quand j'eus atteint l'âge où la figure des hommes est déterminée , on trouvoit que je ressemblois à mon père & ma mère ; j'avois de leurs traits ; & ce mélange , quoique bizarre , soutenu d'une assez belle taille , me rendoit un

Ca-

Cavalier qui pouvoit se présenter avec quelque confiance. Mais cinquante ans, & des plaisirs variés avec peu de ménagement, m'ont rendu tel que vous me voyez.

Ma mère, qui m'aimoit, d'autant mieux qu'elle renonça, dès qu'elle fut veuve, aux secondes noces, m'envoya à Paris avec un Précepteur, qui passoit au bord de la Garonne pour un Docteur, & qui ne se trouva rien moins que cela sur les bords de la Seine. Je fus mis au Collège. Dès que mon esprit commença à se développer, on le trouva propre pour les Sciences; & avec une médiocre application, j'acquis des connoissances qui firent honneur à mon âge. Ma raison se formant ensuite, je fus averti par elle de secouer le joug de certains préjugés. Je suivis l'avis, autant qu'il me fut possible. Sortant de l'Académie, où j'avois fait mes Exercices avec soin, on fut embarrassé de moi. Nous étions dans une profonde paix. Quoique j'eusse donné quelques preuves à mes camarades que je n'étois pas poltron, je me trouvois peu d'ambition pour les Dignités militaires; je sentoiss  
qu'il

qu'il faloit vivre pour soi-même, & je croyois ce sentiment sage. Je n'aimois pas mieux la Robe, où ma mère paroiffoit incliner. Je la priai de me laisser quelque tems à Paris; elle y consentit, & s'en est depuis repentie.

Un parent de ma mère, vieux garçon voluptueux, qui depuis trente ans étoit à Paris, faufilé dans les meilleures fociétés, y fut mon introducteur. Il me disoit, qu'il prévoyoit que j'hériterois de lui du goût de la volupté; que cette même volupté abforberoit ce qui lui reftoit de bien; mais qu'il croyoit m'en laisser un très-précieux, en m'inspirant l'amour du plaisir, & l'averfion de la débauche, fa mortelle ennemie. Il me mena chez ce qu'on appelle ordinairement de jolies femmes. La figure m'en plut. Je disois pourtant à mon *Mentor*, que j'étois étonné, que, de leurs expreffions, les miennes ne différassent que par une tournure plus ou moins, mais toujours recherchée: que de plus, je craignois de ne pas toujours les entendre. Cela se pourroit bien, me répondit-il. Elles parlent une langue qui vous est encore inconnue, & qui s'appelle communément

*jav-*

*jargon*. Vous vous y accoutumerez fans doute, par les graces séduifantes qu'elles y jettent ; mais fouvenez-vous pourtant, que c'est du jargon, qui ne peut être souffert qu'à un certain nombre de femmes gentilles, qui font dans le monde une classe plus amufante qu'estimable.

A quelques jours de-là, mon Parent me mena chez une Dame qui voyoit en hommes la meilleure compagnie qu'il y eût en France, & quelques-unes de ces beautés au jargon. La bonne chère, le gros jeu, & les manières aifées de la Dame, faisoient rechercher fa fociété. C'étoit une femme qui n'avoit jamais été belle, mais elle étoit paitrie d'agrémens. Elle n'avoit guères moins de quarante ans ; fa fraicheur, & une parure de goût fans magnificence, lui en cachoit bien une dizaine. Sa naiffance assez obscure étoit oubliée par une aventure fingulière. Elle avoit, à ce qu'on difoit, prefque époufé un étranger, homme de grande qualité, qui, en mourant, lui avoit laiffé du bien, & le titre de Comteffe, que perfonne ne s'avoit de lui difputer.

Mon cousin, en me présentant à elle, lui dit, Voilà, Madame, un jeune homme  
me

me dont je vous prie d'avoir soin ; il entre dans le monde ; il est très-neuf, mais de bonne race. Je vous suis obligée, répondit la Comtesse, d'une préférence qui pourra exciter de la jalousie ; cependant j'accepte l'emploi, si Monsieur, en s'adressant à moi, n'y a point de répugnance : un Disciple profite peu sous un maître qui ne lui convient pas. Je pourrois faire une réponse, si je le voulois, continua *Calemene*, & même qui seroit raisonnable ; mais elle ne seroit pas de *Calemene* jeune, elle seroit de *Calemene* qui raconte, & j'avoue que le premier fut très-*sot*.

Je pris l'habitude d'aller souvent chez la Comtesse. Elle me recevoit toujours à merveille. Elle ne parloit point ce langage que mon cousin appelloit jargon ; rien de si simple & de si naturel que sa manière de s'énoncer : je l'écoutois, & j'entendois tout ce qu'elle disoit. Le Roi étoit à Fontainebleau : mon cousin y avoit des affaires ; il m'y mena. Quoique la Cour fût très-brillante, que les plaisirs de tous les genres y régnaissent, je m'y ennuyai dès le troisième jour. Je priai mon cousin, de trouver bon que je

je le quittasse pour retourner à Paris. Il y consentit sans peine : il devina bien que c'étoit la Comtesse qui me manquoit. Il en fut charmé, car il disoit toujours, que les jeunes gens étoient trop heureux, lorsque, pour la première fois qu'ils prenoient de l'amour, ils le prenoient pour une femme d'esprit qui n'étoit plus de la première jeunesse ; qu'ils se sentoient toute leur vie de cette école.

A peine fus-je arrivé, que je courus chez la Comtesse. Elle me demanda si mon cousin étoit de retour ? Je lui répondis que non. Et pourquoi l'avez-vous quitté ? me dit-elle. Je lui avouai naïvement, & d'un ton sérieux, que je m'étois ennuyé. Cela peut être, repliqua-t-elle ; cependant, il ne faut pas vous en vanter. Je puis ne pas vous désapprouver, & vous ne risquez rien à me dire tout ce que vous pensez ; mais il faut que vous sçachiez, que tout le monde n'auroit pas la même indulgence. J'attendrai, Madame, lui répondis-je, sans aucune impatience, que le monde m'approuve, pourvu que je ne fasse rien qui puisse vous déplaire. *Calemane*, reprit la Comtesse, qui vous oblige à me par-

parler comme vous faites? Ne vous souvenez-vous plus que je vous ai dit plusieurs fois, qu'il faut s'attirer une estime générale? Quand j'aurai mérité la votre, lui dis-je, je ne ferai pas loin du but que vous me proposez: permettez-moi de n'être occupé que de ce désir. Je vous permets, me dit-elle, de travailler à m'inspirer une estime singulière; je ne vous donnerai même nul avis pour parvenir à ce que vous paroissez souhaiter: mais pour acquérir l'estime du Public, que je veux que vous ayez, il faut que je vous conduise. L'expérience que j'ai du monde m'a appris, qu'il ne suffit pas d'avoir de grandes qualités pour mériter son suffrage, qu'il faut encore, à la honte du siècle, du manège pour l'obtenir. C'est l'usage de ce manège, que je puis vous apprendre; car il ne faut pas le mener trop loin, de peur de n'être pas content de soi; & il faut l'être, pour être heureux.

Enfin, la Comtesse parut m'aimer; je crus l'aimer aussi: nous nous découvrimmes nos sentimens, nous les suivimes, & nous nous trouvions heureux. Lorsque cette liaison a été rompue, qu'une

autre femme m'a rendu inquiet & jaloux, que j'ai fait bien des extravagances, on m'a dit que j'étois amoureux, que j'avois tous les symptomes d'une vraie passion. J'ai vainement répondu, que c'étoit plutôt les symptomes d'une maladie dangereuse: on m'a soutenu, que c'étoit de l'amour. Si cela est, ni la Comtesse, ni moi, n'en avions point. Il est pourtant vrai, que nous n'en étions pas moins heureux. J'ai souvent regretté ce tems, comme le plus aimable de ma vie.

On jouoit chez la Comtesse: je devins joueur, & il m'en coûta, malgré sa générosité. Ma mère, fatiguée des sommes considérables qu'elle m'envoyoit, & pressée du désir de juger par elle-même si j'avois tiré de mon éducation le fruit qu'elle en attendoit, m'ordonna de partir. La Comtesse me persuada, que je devois obéir: elle m'assura, que cette séparation lui coûtoit cher, mais qu'elle ne vouloit pas que je me dérangeasse de mon devoir. J'étois charmé de ces nobles sentimens. L'espoir de revenir bientôt, les précautions prises pour un commerce de lettres, me firent quitter Paris & la Comtesse sans beaucoup de regret.

J'ar-



J'arrivai dans ma Province. J'y trou-  
vai une mère tendre, qui me prévenoit  
sur tout. J'y trouvai aussi des Habitans  
impolis, vains, & dont l'esprit naturel-  
lement vif n'est tourné qu'à la médifan-  
ce. Leur penchant pour le vin les jette  
dans une débauche, source de querelles  
& de dissensions, qui me déplaisoient  
fort. J'avoue, que je me trouvois mal-  
heureux, d'être forcé de vivre avec des  
gens de ce caractère. Ma mère s'oppo-  
soit au desir que j'avois de revoir Paris.  
Voici ce qui refroidit ce desir pour quel-  
que tems.

Il y avoit dans notre voisinage un  
Gentilhomme qualifié, possesseur d'une  
des plus belles femmes du Royaume.  
Elle étoit Parisienne. Ce mari, né in-  
quiet, étoit devenu jaloux avant d'avoir  
sujet de l'être. Cette ja'ousie mal fon-  
dée avoit choqué la Dame, & lui avoit,  
je crois, fait naître le desir de la mériter.  
Ce Seigneur de Province étoit un peu  
mon parent. Il demouroit dans une très-  
belle Terre, mais dont le Château a-  
voit de l'air d'une Citadelle. La curio-  
sité, plus qu'un devoir de bienfiance,  
me fit rendre une visite au Marquis...

C'étoit le titre non usurpé de ce Gentilhomme.

Il me reçut bien; nous fîmes grande chère; il me mena à la chasse, avec un équipage des mieux tenus: mais ce n'étoit pas un contentement pour moi, je voulois voir la Marquise. J'eus beau le demander; sous prétexte qu'elle étoit malade, je m'en retournai à Calemane, sans avoir vû que le Marquis, & trois ou quatre Gentillâtres qui étoient ses parasites. Ma mère, sage, mais pourtant femme du monde, qui ne pouvoit prévoir les suites d'une démarche innocente, me dit, que puisque je n'avois pas vû la Marquise, elle vouloit bien lui rendre une visite pour me procurer ce plaisir.

Ma mère fut donc à ce Château: je lui servis d'Ecuyer. Nous fumes à l'appartement de la Marquise. L'éclat de sa beauté me frâpa: sa conversation m'annonça de l'esprit. Le Marquis, qui sortit pour aller donner quelques ordres, me fournit occasion de dire des choses galantes que j'avois apprises dans le commerce de ma Comtesse, & que je crus ne pouvoir mieux placer. La Da-  
me

me y répondit avec délicatesse. Sa beauté sans art, & un air de langueur, la rendoient mille fois plus charmante, que l'air trop enjoué & trop recherché qu'affectent souvent des femmes, qui plairoient peut-être mieux sans ce mauvais fard. Tant de graces me causèrent un mouvement intérieur, qui m'empêcha de dormir de toute la nuit.

Je m'étois fait une habitude de raisonner sur tout, bien ou mal, & charmé déjà de la Marquise, je me disois à moi-même, que dans la contrainte où elle vivoit par la bizarrerie d'un mari, elle ne pouvoit que le haïr : que haïr son mari, étoit une disposition de cœur favorable pour un amant, dont le caractère doux & complaisant, opposé à celui d'un jaloux, devoit porter une femme à la douce vengeance que lui offroit l'Amour. Je me disois aussi, qu'il ne faisoit pas croire que les Italiennes & les Espagnoles eussent un caractère particulier, qui les déterminât à abrégier les soins mystérieux qu'on leur donne : que les femmes étoient les mêmes partout. De-là je conclusois, que ce n'étoit que les usages d'Italie & d'Espagne qui les

revoltoient, & qui avançoient les affaires des Amans : qu'une Françoisë, assez malheureuse pour être dans son pays la victime de ces usages ridicules, devoit être servie comme le sont les femmes qui vivent dans une éternelle captivité ; & que sans doute elle approuveroit une conduite hardie, qui peut-être la révolteroit si elle jouissoit d'une pleine liberté.

Avec ces raisonnemens, j'attrapai le jour. Plein de ces idées, je me lève, je cours les jardins & les parterres, je furete partout : je trouve une jeune Paysane, que j'avois vûe dans l'appartement de la Marquise faisant l'office de femme de chambre : je lui parle ; elle cause en fille de son âge ; elle m'apprend la triste vie de sa Maitresse ; je la plains ; elle me remercie ingénûment pour elle ; je la quitte. Je trouve, une heure après, la Marquise dans la chambre de ma mère : elle me fait connoître d'une manière fine, qu'elle sçavoit la conversation que j'avois eüe avec la petite Paysane, qu'elle appelloit sa Dame d'atour. Je jugeai par ce discours, qu'on avoit déjà interprété mes regards, & qu'on donnoit une  
ap-

approbation tacite à ma passion. La présomption, fidèle compagne des jeunes gens, achève de me déterminer à entreprendre. Nous devons partir le lendemain. J'écris une lettre, où ma tendresse étoit enveloppée dans des expressions qui marquoient combien j'étois sensible à l'état de la Marquise. Le matin, je reviens au parterre : j'y trouve *Tourette*, c'est le nom de la petite Payfane : je lui fais amitié, & lui remets ma lettre, en la priant de la donner à sa Maitresse. J'en paye le port grassement ; il est reçu sans façon, & sans mystère. Nous partons ; & la Marquise, avant de nous séparer, trouve le secret de dire dans une conversation générale, que l'ingratitude étoit le vice le plus odieux, & que le désir d'obliger, même sans effet, engageoit un bon cœur à une vive reconnoissance.

J'arrive à Calemane, sans prévoir nulle suite de ce que j'avois fait. J'étois inquiet, & je ne sçavois quel parti prendre, lorsqu'un Payfan me vint demander à l'entrée de la nuit. Ce Payfan me rendit mystérieusement une lettre de la Marquise. Elle me mandoit, que, dans le

peu de tems qu'elle m'avoit vû, elle avoit jugé que je n'étois pas fait pour demeurer dans le fond d'une Province, où la mauvaise étoile l'avoit confinée; qu'elle m'estimoit trop, pour me souhaiter un pareil fort; que je lui avois paru m'intéresser au sien; que la contrainte où elle vivoit, justifioit une démarche aussi hardie que celle de demander à un jeune-homme une visite nocturne hazardeuse; qu'elle n'avoit cependant que ce moyen pour m'instruire de ses malheurs; qu'elle attendoit de ma pitié les secours qu'elle m'expliqueroit; que le petit Payfan, frère de *Toinette*, me diroit ce qu'il falloit faire pour lui procurer le plaisir de me voir.

Ce Messager me dit, en homme qui avoit en chemin répété plus d'une fois sa leçon: Il faut, Monsieur, que vous arriviez à demi-heure de nuit à un quart de lieue du Château: près d'une mazure, vous quitterez le grand chemin; vous gagnerez par la prairie; vous arriverez à la petite porte du Parc; j'en ai la clef; je vous attendrai, & vous mènerai par derrière la palissade, jusqu'à une porte de l'escalier dérobé qui mène à l'appar-  
te-

tement de Madame, où ma sœur vous conduira.

Je fus enchanté de prévoir, que je verrois en liberté une personne dont l'idée m'étoit toujours présente. Je renvoyai le petit Payfan satisfait ; je lui fixai le rendez-vous au lendemain ; encore le terme me paroissoit-il bien long. Je chargeai ce petit bon-homme d'une lettre : elle étoit courte ; j'y exprimois mes sentimens d'une manière où ma naissante passion perçoit à travers les tours les plus respectueux. Que votre imagination en cherche les termes, que j'ai oubliés ; je n'y perdrai rien, si mon récit vous a assez attachés pour vous forcer à faire cette petite opération. Je donnai ordre à un vieux valet de chambre de se tenir prêt pour m'accompagner le lendemain. Je partis trop tôt ; mon impatience me fit voir six heures pour quatre à ma montre. J'arrive à la mazure ; je m'apperçois de mon erreur par le grand jour, & je m'écrie sans chanter ; car j'eus toujours la voix assez vilaine pour n'oser chanter, même quand j'étois seul :

Ah ! j'attendrai longtems , la nuit est loin encore !

Je me détourne de mon chemin , & me reffouvenant qu'à une demi-lieue de-là il y avoit un bois très fourré où j'avois chassé le sanglier , j'y pique ; je mets pied à terre , & je me cache dans le plus épais. *Durand* , ( c'étoit le nom de ce vieux domestique , qui après avoir servi mon père , m'avoit élevé ; homme plein de valeur & de probité , mais grand moralisateur : je l'avois toujours plus écouté que le Docteur à qui on avoit confié mon éducation , & dont je vous ai parlé : ) *Durand* , dis-je , avoit acquis par-là un droit de remontrance , qui me fa-choit , ou me réjouissoit , selon la disposition où me trouvoit sa harangue. Voici comme il s'y prit dans cette rencontre.

Mon expérience me fait juger , Monsieur , que l'agitation qui paroît sur votre visage , les précautions de marcher seul avec moi , les chemins détournés que vous prenez , enfin l'ordre que vous m'avez donné que vos armes & les miennes fussent en bon état ; tout cela , dis-je ,



je, me fait juger que vous avez une affaire d'honneur. Je m'estime très-heureux du choix que vous avez fait de moi pour vous suivre : je suis prêt à tout. Mais, Monsieur, trouvez bon que je vous représente, qu'il n'en faut venir à de certaines extrémités, que pour éviter la honte de passer pour foible, & que... Je ne pus m'empêcher de rire ; ce qui étonna & piqua même le bon *Durand*, à qui je dis : Va, je n'ai pas besoin de ta valeur, dont je fais cas : l'aventure ne roule que sur moi : demeure tranquille. Je demanderois à un autre d'être discret ; mais tu sçais quand il faut l'être. Alors *Durand* défronça son vieux minois. La nuit étant arrivée, nous remontames à cheval.

Me voilà à la porte du parc : j'y trouve mon introducteur. Il me mène, le long d'une charmille, jusqu'à l'escalier dérobé ; il me consigne à *Toinette*, & *Toinette* m'introduit dans le cabinet de la Marquise. Qu'on a d'obligation, me dit-elle, à un homme, qui par un pur mouvement de pitié, risque autant que vous le faites ! Car je ne vous le cache point, nous serions tous perdus,

si nous étions découverts. Rassurez-vous, Madame, repliquai-je, nos précautions sont justes ; bannissez une crainte inutile : je viens vous offrir tout ce qui peut dépendre des soins & de l'audace d'un homme animé par le plus violent désir de vous plaire, & de vous être utile. Lors la Marquise me voulut conter les manières dures de son mari. J'en craignis le détail ; les momens me paroïssent chers : je lui fis connoître que j'en sçavois une grande partie, & j'ajoutai, qu'il ne s'agissoit que du remède. Le remède, me dit-elle, est d'instruire ma famille : vous la connoissez, elle a du crédit ; mais je n'en ai aucune nouvelle : j'écris inutilement, on enlève mes lettres ; & celles, que je pourrois recevoir, ont le même sort. Vous n'êtes point fait, continua-t-elle, pour rester dans ce climat barbare. Paris est le séjour qui convient à un Cavalier de votre mérite : allez y jouir des plaisirs qui vous y attendent, & travaillez quelques momens à la liberté d'une malheureuse qui n'espère qu'en vous. Ces derniers mots furent prononcés d'une manière touchante : la Marquise les accompagna  
de

de quelques larmes. Qu'elle me parut belle dans ce moment! Je l'assurai, que je n'oublierois rien pour la servir, que j'allois préparer mon départ : ( quoique de bonne-foi je pensasse dans cet instant de le différer, ne pouvant me résoudre à quitter si-tôt cette aimable infortunée. ) Je lui dis, que j'avois quelques mesures à prendre avec ma Mère. Elle m'approuva : l'espérance vint à son secours ; ses larmes se séchèrent ; la Marquise devint vive ; son esprit & son imagination se développèrent. Que de charmes ! Ma passion croissoit à chaque instant. J'étois écouté sans colère ; on me louoit ; on me remercioit des services que je devois rendre ; une sorte de désordre dans notre conversation n'en diminuoit point le plaisir ; le danger où nous étions fut oublié. *Toinette* nous vint dire, que le jour alloit paroître : nous refusâmes d'abord de la croire ; mais nos montres furent de l'avis de *Toinette*. La Marquise ne me cacha point le regret qu'elle avoit de me voir partir : ma passion, vivement exprimée, l'avoit touchée ; & avoit chassé la crainte. Je pars donc, après avoir obtenu  
avec

avec peine de la revoir à trois jours de-là ; car la crainte revint jouer son rôle , & succéda au plaisir qui l'avoit bannie.

Ces visites mystérieuses avoient déjà duré trois mois ; ( quel tems heureux , que celui où l'on est toujours occupé du plaisir que l'on vient de prendre , ou de celui qui nous attend ! ) lorsqu'un accident assez comique pensa être suivi d'une catastrophe funeste. Je descendois , à mon ordinaire , sans lumière , par le petit escalier de la Marquise ; je trouvai quelque chose sous mes pieds ; je fis un faux pas. Ce quelque chose avoit du mouvement , & se jetta sur moi. J'étois prêt à lâcher un coup de pistolet , quand mon assassin se fit connoître par la voix : c'étoit un grand levrier , qui par hazard se trouvoit couché dans cet escalier. Le levrier n'étoit pas traitable ; je le repousse ; il me poursuit jusques dans le parc : je m'y trouve assailli tout d'un coup par une quinzaine de chiens accourus aux olameurs de leur camarade. Je fais ma retraite , tantôt en leur donnant quelque coup de plat d'épée , ( car je ne voulois pas répandre le sang ) tantôt

tôt en leur parlant très honnêtement : enfin, ils m'accompagnèrent jusqu'à la petite porte du parc. Là je me crois garanti du fort d'*Astéon* ; je tourne le dos : mais le traître de levrier, dont la colère m'avoit paru rallentie, s'avise de vouloir me joindre une seconde fois. Je me sauve, & ferme la porte sur moi. Je trouve *Durand*, qui soupçonnoit bien que cette chasse, à pareille heure, pouvoit me regarder. Quand je fus à cheval, je ris de mon aventure, au grand scandale de *Durand*, qui s'aperçut qu'il y avoit un peu de sang au bas de mon justaucorps. Il me fait arrêter, me visite ; il voit que ma culote est déchirée ; je porte la main à la déchirure ; je trouve qu'il me manque un morceau de chair, qui sans doute étoit resté au pouvoir du levrier, dont je n'avois point senti la morsure. Je fus obligé d'être un peu de travers à cheval, ne pouvant appuyer sur la partie affligée.

Enfin, me voila arrivé chez moi. Seconde visite de *Durand*, emplâtre au bout : je laisse tout faire, par complaisance ; je ris de nouveau. Ce ris immodéré ne marque pas une tête bien timbrée ;

brée ; je ne l'ai jamais eu trop bonne, & j'étois bien jeune. J'aurois dû penser, que je pouvois avoir été apperçu par quelque Domestique éveillé par le bruit des chiens qui m'avoient poursuivi, & que c'en étoit assez pour exposer ma chère Marquise à de grands malheurs. Ces idées ne me vinrent point : je me faisois un plaisir de faire un récit plaisant à la Marquise de mon embarras à me défendre de cette troupe d'animaux, qui m'avoit fait très-vilainement les honneurs de son château, & je comptois qu'elle en riroit. Pourquoi faut-il que les hommes dans l'âge de plaire ne raisonnent presque jamais, & que lorsqu'ils peuvent le faire, cet âge aimable soit déjà loin d'eux ?

Le troisième jour après mon aventure, & c'étoit celui que je devois revoir la Marquise, le petit Payfan me rendit de grand matin une lettre, dont voici les termes.

*Quelle a été ma frayeur, la nuit de Mercredi ! Je vous voyois en péril, sans pouvoir vous secourir. Toinette m'a tenu presque mourante dans ses bras ; & je n'ai  
réflé-*

*réfléchi sur le danger où je me trouvois, que lorsque j'ai jugé, par un grand silence, que le votre étoit passé. Le lendemain, j'ai examiné avec attention mon Tiran: il m'a paru le même; je ne l'ai trouvé, ni plus brusque, ni plus doux. Cette égalité, qui jusqu'à présent a fait mon malheur, m'a rendu un peu de tranquillité. Non, il ne sçait point que la pitié pour une infortunée vous fait tout entreprendre pour la consoler: mais il pourroit le sçavoir; la fortune n'est pas toujours favorable. Il est tems que vous alliez travailler à ma délivrance, dont je ne sentoie presque plus le désir: votre intérêt, plus que le mien, le fait revivre aujourd'hui. Si vous ne recevez point de mes nouvelles, venez prendre congé de moi dans six jours. Il me faut ce tems, pour m'affermir dans le dessein de vous ordonner de partir. Je crois que ce terme vous est nécessaire pour vous résoudre à m'obéir, & qu'il vous en coûtera pour faire une démarche utile à notre bonheur.*

Cette lettre me fit une impression si vive, que les termes m'en sont encore présens. J'y fis une réponse que je supprime: un vieux reste d'amour-propre me fait

fait sentir, que je le dois. Il ne faut pas que les hommes se flattent; ils n'écrivent point comme les femmes, lorsqu'il s'agit d'exprimer les mouvemens du cœur & la délicatesse des sentimens. Les tournures fines pour les mettre au jour, le choix des termes simples, mais toujours heureux, tout cela se trouve dans les Lettres des Dames, même leurs négligences de stile ont des graces: l'exactitude, dont nous nous piquons, y jette du froid & de l'ennui. Enfin nous sommes d'insipides Grammairiens, tandis que les femmes sont de vrais Orateurs. Eh! que devient la Philosophie? lui dis-je. Comment, vous êtes flatteur? Ce n'est pas là comme on vous a défini. Point de digression séductrice; achevons l'Histoire, & répondez à l'impatience où nous sommes d'en voir la suite.

Les six jours que l'on m'avoit prescrits, continua *Calemane*, s'étant écoulés très-lentement sans avoir reçu du contre-ordre, je pars avec mon fidèle *Achate*. Après avoir quitté la mazure que vous connoissez, pour gagner la prairie, je marchois le long d'une haye vive; la nuit étoit très-obscur; j'entendis



dis tirer deux coups à la fois, & j'en étois si près, que je fus couvert du feu & de la fumée. Mon cheval, nullement ombrageux, fit un écart qui pensa me désarçonner, & m'emporta malgré moi assez loin. Nous entendîmes, *Durand* & moi, une voix qui crioit. Ah coquin! tu as tiré de trop loin. *Durand* me dit, éloignons-nous de l'embuscade. Je suis son conseil; nous regagnons la masure. *Durand*, par précaution, me fait prendre un chemin détourné. Mon cheval renifloit, & tout le corps lui trembloit. La Lune ayant paru dans ce moment, je vis à sa foible lueur l'avant-main du pauvre animal tout en sang. Je fais mettre pied à terre à *Durand*, qui trouve qu'une très-grosse balle lui avoit presque percé l'encolure. Ce n'est rien, me dit-il: mais croyez-moi, Monsieur, marchons vite; je crains que vous ne soyez suivi. Hélas! ajouta-t-il, je l'ai toujours bien prévu, qu'il nous arriveroit.... Tai-toi, lui dis-je brusquement; c'est bien le tems de moraliser. Je vis d'abord clair dans l'aventure. Je ne sçavois quel parti prendre. J'étois amoureux; je tremblois du péril que couroit

la

la Marquise , péril annoncé par celui que je venois d'échaper. J'avois l'injustice dans ce moment , de chercher les moyens les plus courts pour me venger du Marquis , dont je me croyois véritablement offensé. J'étois dans ces agitations , continuant mon chemin , lorsque je sentis mon cheval chanceler. Je me jette à terre ; & un moment après , la pauvre bête tombe , & meurt à l'instant. Nous voyons alors , qu'elle avoit un coup près des fangles , qui fut le mortel. Je pris le cheval de *Durand* , & regagnai Calémanne , où *Durand* parut quelques heures après , sellé & bridé.

Dès qu'il fut jour , il arriva ce que j'avois bien prévu : des Payfans , allant au travail , trouvèrent le cadavre de l'assassiné. Il étoit connu de tout le canton pour être à moi ; & comme il étoit très-beau , il intéressoit par lui-même. Ces Payfans le dirent à d'autres , & trois ou quatre Gentilshommes de mes voisins , instruits par eux , vinrent pour sçavoir ce qui m'étoit arrivé , & m'offrir des services dont je n'avois nul besoin. J'étois embarrassé , ne voulant rien dévoiler : mais comme ils me firent tous presen-

fentir qu'ils croyoient que j'avois eu quelque affaire d'honneur, où mon cheval avoit été le malheureux, je me défendis foiblement, & je les laissai croire ce qu'ils voulurent. Ma mère, qui se trouva lors de cette aventure à quatre ou cinq lieues de Calemane, chez une de mes tantes, où elle prenoit des eaux minerales, m'écrivit de la venir joindre. J'obéis. Elle me demanda d'un ton sérieux, avec qui j'avois eu affaire, qu'elle m'ordonnoit de lui parler sans détour, pour prendre des mesures convenables. Je l'assurai, que je n'avois eu nulle querelle, & qu'un coup sans doute tiré au hazard & dans l'obscurité, avoit fait tout le danger que j'avois couru. Elle me connoissoit pour homme vrai, & rassurée par mon discours sur l'idée du duel qui étoit la plus naturelle, elle me dit: Je n'en veux pas sçavoir davantage: tâchez, mon fils, à devenir plus sage. Eloignez-vous de ce pays: allez mûrir, s'il se peut, dans le grand monde, une cervelle que je crains bien qui ne vous cause plus d'une fois de la peine: partez, & des demain, je vous l'ordonne.

En-

Enfin, me voilà de retour à Paris, où je fus plus ennuyé pendant quinze jours, que je ne l'avois été à Fontainebleau, après que j'eus connu la Comtesse. Je lui rendis pourtant visite : mais que je la trouvai vieille ! quoiqu'il n'y eût guères que sept ou huit mois que je l'eusse perdue de vûe. Elle me reçut comme on reçoit un ami, rien de plus. Je m'apperçus que la bonne Dame n'avoit pas été plus oisive que moi, pendant mon absence. Elle m'avoit appris comme il falloit se conduire pour réussir dans le grand monde ; & elle apprenoit à un jeune Ecclésiastique, homme de qualité & bien fait, les chemins les plus sûrs & les plus courts pour parvenir du moins à l'Abbaye ; car c'étoit une femme qui n'ignoroit de rien. Je bénis le Ciel de la trouver dans de si pieuses dispositions. Je la vis de loin à loin, comme joueur qui cherchoit la bonne compagnie du même goût.

J'étois toujours très-inquiet du sort de la Marquise, lorsque je vis arriver mon petit payfan, avec un gros paquet qu'elle n'avoit osé confier à la poste. Il y avoit dedans une lettre de créance pour un oncle,

de , qui étoit un vieux Président. Je tremblai comme la Marquise, quand j'appris que son mari, après mon départ, paroïssoit vivre avec elle d'une manière plus polie : ce changement me sembloit , ainsi qu'à elle, un ménagement politique , qui ne présageoit rien de bon.

Je rendis la lettre au Président, qui ne la lut point devant moi. Il me reçut avec une froide gravité, ne me parla que du Marquis , & du bonheur de sa nièce, d'avoir épousé un homme de ce mérite. Je ne le contredis , ni ne l'applaudis. Je vis qu'il étoit prévenu.

J'appris que le Marquis, pour éloigner les soupçons qui naturellement tomboient sur lui , avoit été voir ma mère , & paroïssoit prendre parti en ami & en bon parent à mon accident. Il crut même , pour jeter de la poudre aux yeux , devoir faire sortir sa femme d'une captivité dont toute la Province étoit instruite : il lui rendit une liberté , du moins apparente. La sérénité continuelle , que la Marquise vit sur le visage de son mari , lui donna quelque confiance ; la crainte que ce changement lui avoit causé , se dissipa ; elle oublia , je crois , jusqu'aux cir-

circónstances de mon aventure. Elle paya d'une complaisance séductrice, le traitement doux qu'on lui faisoit; complaisance, qui, la rendant plus belle aux yeux de son mari, étouffa insensiblement les mouvemens de jalousie dont il avoit été inutilement tourmenté. Enfin ce bon Seigneur se persuada d'avoir rêvé, & qu'il ne pouvoit qu'avoir tort à l'égard d'une femme aussi charmante que la sienne. Epoque singulière de réunion entre deux époux! Sans moi, peut-être, la dissension régneroit encore entre eux. Les causes des actions brillantes, & réputées bonnes, ne doivent point être recherchées; il est bon même d'ignorer souvent les circonstances qui les accompagnent. Malheur aux curieux trop éclairés! ils trouvent quelquefois des vérités, mais des vérités toujours mortifiantes pour eux, & dont la connoissance ne les rend pas meilleurs. J'appris par des voies sures, la parfaite liaison du mari & de la femme. Ce genre d'infidélité, le monde, & le tems, me rendirent ma tranquillité; & la tranquillité me mit en état de me livrer à tous les différens plaisirs qui se présentèrent.

Ca-

*Culemane* s'arrêta , & ne parut pas être en disposition de continuer. Les personnes qu'on connoit complaisantes , sont celles de qui l'on doit le moins exiger. Nous lui parumes contens : il devoit avoir senti lui-même , que nous l'étions , par notre attention , qui venoit moins du fond des choses , que de la manière dont il les récitoit. Je lui dis , qu'il n'en étoit pas quitte ; que nous l'avions laissé trop jeune ; & que le commencement de sa vie nous donnoit un désir extrême d'en sçavoir la suite ; mais que nous l'en dispensions pour le présent. Dispensez-m'en tout-à-fait , me répondit-il , & vous ferez bien. Eh ! qu'auroit pour vous d'intéressant un fatras d'avantures presqu' jamais suivies ? Des voyages en Italie , en Allemagne , en Angleterre , où mon inquiétude , autant & plus que la curiosité , m'a servi de guide ; mon inconstance dans mes projets , mon désir de sçavoir , la recherche soigneuse des gens de Lettres , & mon peu d'application à profiter de leurs manières ; enfin cet esprit d'indépendance , qui m'a fait négliger de m'attacher aux Puissances qui paroissent disposées à me faire du

Tom. X. F bien ?

bien ? C'est ainsi que j'ai passé une vie traversée, où ce fantôme, que les hommes appellent *honneur*, n'a point été offensé ; mais où le bien réel, qui sert à leur subsistance, a été très-dissipé. Heureux, qu'il m'en reste encore assez pour être libre ! Encore une fois, lui dis-je, il nous faut un détail, & non un sommaire : prenez votre tems ; car il nous le faut, ce détail. Je ne sçai, me repliqua-t-il, qu'un moyen pour vous satisfaire & me tirer d'embarras. Il vous paroîtra bizarre & familier, ce moyen ; le voici. C'est de faire parler *Dubois*, qui dans sa personne renferme tout mon domestique. C'est un garçon, qui mérite d'être connu : c'est le même *Payfan*, que vous avez vû *Messager de la Marquise*. Depuis vingt-cinq ans, il a été successivement mon laquais, mon valet de chambre, enfin il est devenu mon Maître : c'est un autre *Durand* ; avec cette différence, que *Durand* disoit toujours non, & *Dubois* dit toujours oui. Je ne fais pourtant guères que ce qu'il veut. C'est dommage, qu'il ne se soit pas attaché à quelque Grand ; il auroit été loin : vif, hardi, industrieux, insinuant, peu scrupu-

pu-



puleux, grands moyens pour faire fortune ! Il a la clef de mes affaires, dont il a mené une bonne partie ; mais il est secret, c'est-là sa grande qualité. Je lui permettrai de vous montrer mes sottises ; il obéira, & m'en grondera en particulier. Nous nous mimes à rire de la proposition singulière de *Calemanc*, résolu de tirer de lui par lambeaux, ce qu'il ne vouloit pas nous donner de suite.

Tel fut le récit de *Calemanc*. Il nous réjouit fort : je souhaite qu'il ait le même succès auprès de vous. Vous le verrez, ce même *Calemanc*, agir & parler souvent dans la suite de mon Journal, & vous ne pourrez refuser à ce Gentilhomme de l'aimer. Vous le trouverez vif & modéré, gai & sérieux : il avoue ingénûment les écarts de sa jeunesse ; sa modestie l'empêche de nous dire qu'il les a mis à profit, mais son commerce aimable & utile nous l'apprend.

Mon mari avoit fait faire mon Portrait en grand, & l'avoit envoyé à Gondez. Il avoit eu la complaisance de me laisser peindre tenant un petit chien, que j'aimois fort. Ce Portrait étoit placé dans

un grand cabinet de l'appartement de Mr. de Gondez. J'y trouvai un jour *Difenteuil*, qui avoit les yeux si attachés sur cette peinture, qu'il ne s'appercevoit pas que j'étois auprès de lui. Eh bien ! lui dis-je, qu'y trouvez-vous à redire ? car rien n'échape à votre juste critique. Rien, Madame, repliqua-t-il, comme Tableau, & beaucoup comme Portrait. Est-ce, repris-je, qu'il n'est pas ressemblant ? Ce sont vos traits, me dit-il ; mais les graces qui les unissent peuvent-elles avoir été attrapées par le Peintre ? Non, Madame. Oh ! Comte, lui dis-je, mon Portrait est fort bien, & rien n'y manqueroit, si je m'étois avisée de vous demander un Quatrain pour mon Lutin, dont vous connoissez le mérite. Vos Vers auroient justifié l'attachement que j'ai pour ce petit animal, qui n'est pas bien beau, j'en conviens. *Difenteuil*, presque sur le champ, me dit :

Lutin, plein d'esprit & d'adresse,  
 A mille qualités, & n'a point de défaut.  
 Voulez-vous sçavoir ce qu'il vaut ?  
 Il est digne de sa Maîtresse.

Vous

Vous êtes trop galant, dis-je au Comte. Mais *l'Argilière* n'auroit jamais voulu mettre ces Vers dans son Tableau ; il se pique de vérité : vous flatez dans votre manière de peindre ; & ce mélange lui auroit déplu. Il ne me manque, pour peindre plus vrai que *l'Argilière*, me repliqua-t-il, que l'habitude du pinceau. Je crois que mes idées sont plus justes & plus vives que les siennes ; il est dissipé par les traits différens qu'il voit, & qui chez lui font de la confusion ; & moi, Madame, toujours occupé..... Monsieur de *Gondez* entra heureusement dans le cabinet ; je lui dis les petits Vers qui venoient d'être faits. Tout ce que faisoit son cher neveu le charmoit toujours.

Si le Comte avoit eu l'esprit plus libre, il lui seroit échappé chaque jour de ces sortes d'aimables bagatelles ; il avoit pour cela un talent merveilleux ; mais l'état de son cœur le rendoit rêveur & distrait. L'état du mien produisoit les mêmes effets. Le Comte cherchoit à me dissiper ; je cherchois à le dissiper à mon tour. Il n'étoit pas content de ce qui se passoit dans son âme. L'estime & la complai-

plaisance mutuelle agissoient quelques momens sur nous; mais la passion qui nous dominoit nous faisoit sentir bien vite, qu'inutilement nous cherchions à nous distraire.

Une affaire, que Monsieur de *Gondez*, avoit à Vannes, l'obligea d'y aller pour quelques jours. Il y mena le Comte, & me laissa *Calemanc*, avec lequel j'avoue que je ne m'ennuyois point. Nous nous promenions sur le soir dans l'avenue de *Gondez*, lorsque j'apperçus trois hommes à cheval qui venoient droit à nous. C'étoit le Chevalier de *Fanime*, qui étant venu aux Etats de Bretagne avec Monsieur & Madame la Duchesse D. . . . ., prétextoit ne pouvoir se trouver à six lieues de chez moi, sans me faire une visite. Je le reçus avec une politesse froide, dont il parut embarrassé. Je le fis conduire dans un appartement. Peu de tems après, on servit. Pendant le souper, on ne parla que de Madame de *Venneville*, de Mademoiselle de *Jussy*, & de mon frère. Le Chevalier nous dit des nouvelles de Paris, & sans affectation, laissa échapper de certains traits, qui me firent connoître qu'il étoit toujours

jours tel à mon égard que je l'avois cru. Je ne répondis rien qui pût lui persuader qu'il étoit entendu. *Calemane*, tout pénétrant qu'il étoit, ne pouvoit sentir, ni la finesse du Chevalier, ni la retenue de ma conduite.

Après le souper, je feignis un mal de tête, pour me retirer. J'en avois grand besoin : l'arrivée inopinée d'un homme que je fuyois, me caufoit une émotion, dont je n'étois pas la maîtresse, & que je craignois qui ne fût apperçue. Quoique je n'eusse jetté les yeux sur le Chevalier, qu'autant qu'il le faisoit pour n'être pas incivile, je lui avois trouvé cet air & ces graces qui avoient séduit mon cœur malgré moi, & je voulois me délivrer de la contrainte où j'étois. Je me souvenois de ce qu'il m'en avoit coûté pour lui cacher ma foiblesse, lorsqu'il me surprit dans mon jardin. Le désordre où sa vûe venoit de me jeter, la méfiance que j'avois de moi-même, tout cela, dis-je, me forçoit à regarder en tremblant le Chevalier à Gondez, & me faisoit souhaiter qu'il en partit promptement. Je passai la nuit dans ces agitations. Enfin, après bien des combats, je m'imposai la

de dure loi de lui parler sans témoins, pour me plaindre de sa visite, & l'engager par des raisons de bienfaisance, non-seulement à s'éloigner, mais encore à ne jamais faire de démarche qui pût me persuader qu'il n'étoit pas guéri d'une passion dont j'étois offensée.

Je me levai le lendemain plus matin que je n'avois accoutumé. Je fis ouvrir les fenêtres de mon appartement, qui étoit de plain-pied à un grand Parterre, dont les eaux jaillissantes donnoient un frais délicieux à toute cette façade du Château. Le Chevalier, plus diligent que moi, se promenoit déjà. Il vit bien que j'étois éveillée : il s'approcha, m'aperçut, & passa en faisant une profonde révérence. J'envoyai *Souville* lui dire que j'étois en état de le recevoir. Serai-je assez heureux, Madame, me dit-il en entrant, pour que vous ne condamnerez pas la hardiesse que j'ai eue de vous chercher dans votre retraite ? Quoi ! il est vrai que je vous vois ? Ah ! Madame... N'en dites pas davantage, lui dis-je en l'interrompant : la même raison, qui m'a fait vous défendre de me parler de votre amour à Paris, me fait ici trouver une  
 offen-

offense dans votre démarche. Je ne dois, ni ne veux, vous cacher combien elle me blesse. En un mot, vous m'êtes indifférent, ou vous m'êtes cher : si vous m'êtes indifférent, l'obstination de votre amour doit m'être infiniment à charge, & tout ce qu'il exige de vous ne peut que me déplaire : si vous m'êtes cher, je dois vous regarder comme un ennemi de ma gloire, que je dois éviter. Quand je serois dans ce dernier cas, que vous en seriez convaincu, vous n'en seriez pas plus heureux : ma raison vous sacrifieroit à mon devoir, avec une rigueur qui ne seroit adoucie, ni par les termes, ni par le son de la voix, ni par la moindre marque de bienveillance. Quoi ! Madame, repliqua le Chevalier, votre devoir peut murmurer contre la passion respectueuse que j'ai pour vous ? Peut-il vous faire un crime de me voir à Gondrez ? Si je vous suis indifférent, ne pouvez-vous m'y souffrir par pitié ? Et si j'étois assez heureux pour ne vous l'être pas, pourquoi m'en chasser avec tant de rigueur ? Ah ! Madame, ferez-vous insensible à la douleur qu'elle me cause ? Si pour rendre cette douleur supportable,

ble, lui dis-je, il ne faut que vous affirmer que je ne la vois pas sans pitié, je consens que vous vous éloigniez avec cette consolation. Mais songez, que ma bonté dans ce moment me donne le droit de vous ordonner de partir aujourd'hui : votre obéissance me fera une preuve de votre tendresse, & la seule qui doit me faire plaisir. Enfin, méritez par elle, que je puisse me souvenir de vous sans blesser mon devoir, ni les sentimens d'estime que j'ai pour vous. Eh bien ! Madame, me dit le Chevalier, eh bien ! il faut partir ; ma soumission, & mon respect pour vos ordres, m'en imposent la loi. Votre fermeté m'est trop connue, pour espérer, que, ni mon amour, ni le désespoir de vous quitter, puissent vous faire rien relâcher de l'ordre cruel que vous me donnez. Adieu, Madame ! Souvenez-vous, que je suis le plus tendre, le plus soumis, & le plus à plaindre de tous les hommes.

La douleur, que me causa le départ du Chevalier, fut d'autant plus violente, qu'il me la falut dévorer. La sienne paroissoit extrême. Lorsque je fus seule avec *Souville*, je lui dis, les yeux pleins de



de larmes : Comprends-tu l'état affreux où me laisse le Chevalier ? Quels efforts n'ai-je point faits , pour lui commander de me quitter ! Quel sacrifice pour lui , de m'avoir obéi ! Que je suis contente de son respect ! Oui , il égale sa tendresse. Mais hélas ! que cette obéissance va coûter cher à mon cœur ! Je le sens plus foible que jamais : le peu de tems que j'ai vû le Chevalier vient de détruire l'ouvrage de huit mois de réflexions. Pourquoi s'est-il montré à moi toujours tendre & soumis ? Deux jours après son départ de Gondez , un valet de chambre à lui me vint faire des complimens de sa part ; & , me trouvant seule , me rendit cette Lettre.

*Le ton absolu , dont vous m'avez ordonné de partir de Gondez , me persuade , Madame , que vous me croyez à Rennes encore trop près de vous. Je m'en éloigne , avec la triste pensée , que ce n'est qu'en vous évitant toujours , que je ne vous deviendrai pas odieux. Je ne murmure point de cette extrême rigueur. Est-ce-là le prix d'une tendresse qui ne fut jamais ambitieuse , & qui n'a jamais dû allumer un caractère comme*

*le vôtre? Mon respect ne s'est jamais démenti. Mais que fais-je, Madame? Est-ce le tems de justifier ma passion? N'est-ce point enfreindre vos ordres? Oui, sans doute; & je dois même, pour vous obéir parfaitement, ne pas soulager une douleur vive, en vous la peignant foiblement. Juste Ciel! quel est mon sort, & que je suis à plaindre!*

Je l'avouerais, je ne pus, ni retenir, ni condamner les larmes que je versai à la lecture de cette Lettre. C'étoit, me disois-je à moi-même, un crime de montrer la douleur dont je suis pénétrée; mais en est-ce un, de me plaindre sans témoins? Devoir, n'es-tu pas content? Ne viens-jé pas de te sacrifier l'amour le plus tendre? car c'est le sacrifier, que de le tenir toujours caché. Qu'as-tu donc à me reprocher? La passion du Chevalier est violente; mais son respect est extrême: il ne demande qu'un mouvement de pitié, & je ne lui montre que des rigueurs. Après ces premiers mouvemens, je revins à moi, honteuse de m'y être trop abandonnée. Quoi! dis-je, j'aime le Chevalier, & j'ose ne pas  
con-

condamner mes sentimens ! Je fais plus , j'applaudis aux siens ! Est-ce ainsi que je veux l'oublier ? Puis-je , sans rougir , le trouver innocent , lorsqu'il m'arrache des larmes ? Non , ne songeons plus qu'il m'aime , que pour le regarder comme mon ennemi mortel . Que ces agitations différentes sont cruelles !

Monsieur de *Gondez* & *Difenteuil* arrivèrent quelques jours après . Je leur dis que le Chevalier de *Famine* se trouvant aux Etats , étoit venu me voir . *Difenteuil* parut troublé à cette nouvelle ; je vis sur son visage combien elle allarmoit sa tendresse ; mais comme j'avois seule la connoissance de son cœur , je pouvois seule en lire les mouvemens dans ses yeux . Monsieur de *Gondez* me fit reproche de n'avoir pas engagé le Chevalier , ou à rester plus longtems , ou à revenir à *Gondez* . Je lui en ferai mes excuses , me dit-il , lorsque nous irons à *Rennes* , & je ferai charmé de le voir .

Quelques mois après , une affaire indispensable rappella Monsieur de *Gondez* à Paris . Il mit tout en usage pour m'obliger d'y revenir : mais je me servis de tout le pouvoir que j'avois sur lui ,  
pour

pour qu'il me laissât à Gondez; & je l'obtins.

Nous étions au fort de l'hiver; la saison étoit des plus rudes; j'avois un tendre attachement pour Monsieur de *Gondez*: ainsi je le vis partir avec une véritable affliction. *Dissentueil* partit avec lui: il me quitta avec une douleur muette, qui me fut sensible; & je ne me défendis point du mouvement de pitié, que m'arracha l'estime que j'avois pour lui.

Me voilà seule à Gondez, avec *Calemene*, qui m'étoit tendrement attaché. Je tombai dans une mélancolie, qu'il n'attribua qu'à la solitude, que presque toutes les femmes ne peuvent soutenir. Pour me la rendre plus supportable, il me proposa de faire un usage fréquent de la lecture, qu'il sçavoit que j'aimois assez. Il me dit, que les matières que nous choisirions, nous fourniroient des occasions de raisonner; que c'étoit un amusement digne de moi. J'acceptai la proposition: j'espérai que cette occupation donneroit à mes rêveries moins d'avantage sur moi. Ce genre de vie avec *Calemene* me faisoit grand plaisir; il don-

noit

noit occasion à des conversations, qu'il rendoit charmantes, & toujours utiles pour moi.

Il y avoit près de trois mois que Monsieur de *Gondez* étoit à Paris, lorsque je reçus une Lettre de mon père, qui m'apprenoit, que, depuis huit jours, mon mari avoit une grosse fièvre. Je sentis dans ce moment la douleur qu'un sincère attachement peut causer. Monsieur de *Gondez* étoit vieux; mon premier mouvement fut de craindre pour sa vie. Je me préparai sur le champ à prendre la poste, pour aller le secourir de mes plus tendres soins. *Calemane* fit mille efforts, pour m'empêcher de partir. *Difenteuil* lui avoit écrit, & lui mandoit, que son oncle étoit à toute extrémité. Ce tendre ami craignoit que je n'arrivasse à Paris, que pour voir expirer Monsieur de *Gondez* : mais voyant qu'il ne pouvoit obtenir de moi de ne pas courir à son secours, il me pria de trouver bon qu'il m'accompagnât. Il me dit, que son amitié pour moi & pour Monsieur de *Gondez* ne lui permettoit pas de me laisser partir seule, dans la vive inquiétude où j'étois. Je le remerciai de ses  
soins

soins obligeans , & j'acceptai qu'il fit le voyage.

Nous partimes le lendemain au point du jour : mais je n'avois pas fait vingt lieues ; que je vis un valet de chambre de *Difenteuil*, qui me rendit cette Lettre.

*Qu'il est cruel pour moi, Madame, d'être obligé de vous donner une nouvelle qui va vous pénétrer de la plus vive douleur ! Nous venons de perdre Monsieur de Gondez. Ce malheur m'annonce peut-être le seul auquel je puis encore être sensible. Dès que j'aurai rempli de tristes devoirs, je me rendrai auprès de vous ; dans l'unique dessein de mêler mes larmes aux vôtres, & de vous instruire de vos intérêts, qui me seront toujours infiniment plus chers que les miens.*

Je ne sçauois vous exprimer, Madame, à quel point je fus pénétrée de douleur à cette nouvelle. Monsieur de Gondez méritoit mes plus tendres regrets, par la tendresse & par l'estime qu'il avoit toujours eüe pour moi. Il n'avoit pas dépendu de la douceur de son caractère ;  
de

de ses complaisances, que je n'eusse été la plus heureuse de toutes les femmes ; & j'aurois été la plus ingrate, si je n'avois pas senti vivement sa perte. *Difenteuil* avoit écrit en même tems à *Calemane* ; il lui recommandoit, en des termes pleins d'amitié pour lui, & pleins de tendresse pour moi, de calmer par ses soins la douleur qu'il étoit persuadé que j'aurois. Servez-vous, mon cher *Calemane*, lui mandoit-il, de tout votre esprit, & du pouvoir qu'une juste estime vous donne sur celui de Madame de *Gondez*, pour l'empêcher de se laisser abatre ; raffermissez-la contre un malheur que la raison doit lui faire voir sans remède. Votre sensibilité, me dit *Calemane*, est louable : cependant, Madame, je dois vous représenter, que de la porter trop loin, seroit plutôt une foiblesse dans une femme de votre caractère, qu'une preuve d'attachement. Faites-vous violence pour surmonter une affliction juste, il est vrai, mais qui ne vous rendra jamais ce que vous venez de perdre. *Calemane* se faisoit un effort extrême, pour me faire prendre un parti raisonnable, & pour me cacher combien dans ce moment il

jouis-

jouïssoit peu lui-même de cette fermeté d'ame à laquelle il m'exhortoit ; car il étoit aussi touché que moi de la perte d'un homme qui étoit pour lui un ami essentiel. Il me fit revenir sur mes pas à Gondez. En y arrivant , je reçus une Lettre de mon père , qui m'ordonnoit de me rendre incessamment à Paris. *Dix-huit* arriva vingt-quatre heures après que j'eus reçu cette Lettre. Il me trouva dans un abattement , qui ne le surprit pas ; l'estime qu'il avoit pour moi , lui avoit annoncé l'état où il me voyoit. Après avoir donné des pleurs ensemble à la mort de Monsieur de *Gondez*, il me parla en ces termes.

Il faut, Madame, prendre son parti , dans les malheurs où il n'y a point de remède. La fermeté d'ame , qui vous caractérise , vous y engage , & votre affliction ne doit pas vous empêcher de penser à vos affaires domestiques. Jetez les yeux sur le Testament de mon oncle ; il m'en a fait en mourant le dépositaire. Vous y trouverez des marques de sa tendresse pour vous , & de son amitié pour moi. Il tira lors un papier de sa poche. Ah ! Comte , m'écriai-je , je ne  
veux



veux point voir ces témoignages de la tendresse de votre oncle pour moi : ils ne peuvent que redoubler mes larmes. Eh bien ! Madame, repliqua-t-il, réservons à traiter cette matière, quand vous serez de retour à Paris ; j'y remettrai cette dernière disposition des volontés de mon oncle entre les mains de Monsieur le Comte de *Brionfel* ; je l'instruirai de tous vos véritables intérêts. Je suis le plus sûr interprète des volontés de Monsieur de *Gondez* mourant ; & si par malheur, celui qui les a rédigées par écrit y avoit mis quelque obscurité, c'est à moi de la faire disparaître ; je le ferai , sans nulle autre vûe que celle de remplir mon devoir. Non, lui repliquai-je , je ne vous chargerai point de cette commission : je vous devine , & je dois penser comme vous. Vous déguisez en vain des mouvemens de générosité, que je vous pardonne, mais qui m'offenseroient si vous en étiez la victime. Ne parlons plus d'affaire , continuai-je : remettons ce détail à un autre tems ; & croyez que je suis pénétrée de vos manières , elles ne se font jamais démenties. Heureuse, si vous êtes content de l'assurance que je  
vous

vous donne, que de tous les hommes vous êtes celui que j'estime le plus, & pour lequel ma confiance est la plus parfaite ! La générosité de *Difenteuil*, sa délicatesse à la déguiser, ne me surprirent point : accoutumée à voir de près cet homme vertueux, j'étois accoutumée à l'admirer ; & il en fournissoit sans cesse les occasions.

Madame de *Venneville* m'écrivit sur la perte que je venois de faire : je trouvai dans son paquet une Lettre du Chevalier de *Fanime*. Il avoit assez d'esprit, & me connoissoit trop, pour mêler rien qui pût le regarder, dans le compliment de condoléance qu'il me faisoit. Je fis réponse à la Comtesse : je la priois dans ma Lettre, de remercier pour moi le Chevalier, de l'intérêt qu'il vouloit bien prendre à ce qui me regardoit. Je reçus aussi des marques d'amitié de l'aimable Mademoiselle de *Jussy* : sa Lettre étoit affectueuse, & capable d'adoucir la plus vive douleur.

Après avoir mis quelque règle aux affaires que nous avions en Bretagne, nous primes le chemin de Paris. Je n'oubliai rien pour engager *Calemene* à venir avec nous ;

nous; mais tous mes efforts, & ceux du Comte, furent vains. Moi, disoit-il, retourner à Paris! Vous n'y pensez pas. Un homme né glorieux, qui depuis longtems n'est plus ni jeune, ni riche, & qui philosophe à sa mode, & est pourtant sensible à tous les plaisirs, ne doit pas approcher d'une Ville, qui lui feroit trop sentir le désagrément de sa situation; sur-tout, lorsqu'il est incapable de chercher à en sortir par des manœuvres, qui le feroient rougir dans l'instant même où peut-être elles seroient applaudies de bien des gens. *Difenteuil*, en véritable & généreux ami, voulut lever toutes ces difficultés. *Calemans* refusa ses offres réitérées: mais, dit-il à son ami, pour vous marquer, que je veux bien vous être obligé, je n'irai point à Vannes, & je resteraï à Gondez.

J'arrivai à Paris. Mon père, qui m'aimoit tendrement, fut touché, en m'embrassant, de l'abattement où j'étois. Il donna quelques jours à mon repos, sans me parler de nulle affaire.

D'abord que je fus arrivée, Madame de *Ventreuil* vint me voir avec le Chevalier de *Favine*. La douleur, que m'a-

voit

voit causée la perte de Monsieur de *Gondez*, avoit rallenti les mouvemens que ma raison n'avoit pu reprimer. Je parus triste & froide au Chevalier. Cet abord le rendit plus timide & plus embarrassé avec moi dans la suite, qu'il ne l'avoit été dans le tems que je lui faisois un crime de sa tendresse & de sa hardiesse à m'en parler.

Lorsque mon père me crut en état de l'écouter, voici ce qu'il me dit: Ma fille, il faut vous instruire des dernières volontés de Monsieur de *Gondez*. Il m'a chargé de vous les apprendre & de vous les faire agréer, moins comme votre père, que comme votre ami: j'en ai donné ma parole à ce cher mourant, en présence du Comte de *Difenteuil*; & j'espère, ma fille, & que votre respect pour moi, & que l'attachement que vous avez toujours eu pour un mari si estimable, vous fera condescendre à sa prière & à ce que je désire.

Lorsque Monsieur de *Gondez* se sentit à toute extrémité, continua mon père, il me dit en m'embrassant: Je vous laisse, Monsieur, une fille que le Ciel avoit bien voulu me donner pour me rendre le plus

plus heureux de tous les hommes. Quel feroit mon bonheur, si je pouvois me flatter de son consentement & du votre, pour faire à mon neveu un présent si digne de lui! Qu'ils uniroient de vertus, & quelle douceur pour moi, de penser en mourant, que tout ce que j'ai de cher feroit parfaitement heureux! Leurs intérêts même demandent cette union. Madame de *Gondez* ne quitteroit point un nom, que je me flatte qu'elle a porté avec plaisir. *Difenteuil* fait honneur à ce nom, par sa probité, son caractère, & un mérite peu commun & capable de la rendre heureuse. Alors, se tournant vers son neveu, il lui dit: toutes les vertus de Madame de *Gondez* vous sont assez connues, pour que vous deviez être sensible à ce que je demande au Comte de *Brionsel*. L'estime & l'amitié que je vous ai toujours vû pour sa fille, jointes aux charmes de sa personne, ne tarderont pas à faire naître une tendresse vive dans votre cœur, que je crois entièrement libre. Enfin, je me flatte que vous vous souviendrez après ma mort, de ce que je souhaite: je désire même, que vous me marquiez la disposition où vous êtes  
dans

dans cet instant. Parlez, *Disentueil*, continua-t-il, que rien ne vous arrête. Ce n'est point par des pleurs que vous devez honorer ma mémoire. Je passe de la vie à la mort avec assez de tranquillité, pour que sans crainte vous me disiez vos sentimens. Le Comte, fondant en larmes, témoigna à son oncle combien il étoit sensible à ces marques de bonté singulière. Si je suis assez malheureux de vous perdre, dit-il à ce mourant, j'aurai jusqu'au tombeau pour Monsieur de *Briangsel* le même respectueux attachement que j'ai toujours eu pour vous. C'est à vous, Monsieur, m'adressant la parole, à expliquer vos volontés à Madame de *Gondez*, & les désirs de mon oncle : trop heureux, si la conformité de vos sentimens la prévient en ma faveur ! Pour moi, ma fille, ajouta mon père, je ne balance point à vous dire, que je souhaite avec ardeur de vous voir unie à un homme du mérite de *Disentueil*. Je ne vous parle, ni de son bien, ni des grandes dignités qu'il peut espérer. Sa vertu seule me le fait regarder comme le seul parti digne d'une fille que j'aime & que j'estime.

Quand

Quand mon père eut cessé de parler, je lui répondis en ces termes :

Monsieur de *Gondez* a toujours trop mérité mon tendre attachement, pour ne pas regarder avec respect ses dernières volontés ; & la soumission, que j'ai toujours eue pour les vôtres, ne se démentira jamais. Mais, Monsieur, voyez l'état où je suis. Est-ce, couverte de crêpes, que je dois penser à donner une main, qui ne sera véritablement à moi, que lorsque le tems d'un deuil très-régulier sera expiré ? Ce n'est pas, Monsieur, que je ne rende justice au mérite & aux grandes qualités du Comte de *Disenteuil* ; j'ai toujours eu pour lui une sincère amitié, & une estime fondée sur la connoissance que j'ai de son caractère : c'est cette estime, que j'ai pour lui, qui me le fait croire trop généreux, pour vouloir faire trop tôt valoir en sa faveur les volontés de son oncle, & votre suffrage. Plus Monsieur de *Gondez* mourant nous a marqué de tendresse, plus nous devons nous en rendre dignes, en accordant à sa mémoire, & à notre douleur, un terme que le devoir seul devoit nous prescrire. Mon père me quitta, en me disant, qu'il étoit

content de mes sentimens ; qu'il n'avoit voulu m'apprendre ceux de Monsieur de *Gondez* & les siens , que pour que je fermasse l'oreille à toute autre proposition ; & qu'il me prioit de regarder le Comte de *Disenteuil* , comme un homme qu'il avoit choisi avec distinction pour être mon époux.

Touchée véritablement de la mort de Monsieur de *Gondez* , je n'avois pas encore pensé , que maîtresse de moi-même , je pouvois récompenser la passion du Chevalier : je n'avois été occupée que des bontés de mon père , & des procédés admirables de *Disenteuil*. Quelle révolution firent chez moi les dernières paroles de mon père ! Quelques ménagées qu'elles fussent , je sentis pour la première fois le poids de l'autorité paternelle ; je soupçonnois *Disenteuil* de la faire agir ; je me vis prête à murmurer contre l'auteur de ma naissance , & à haïr ce qu'il y avoit dans le monde de plus estimable. Heureusement les sentimens que j'avois pour le Chevalier se réveillèrent dans ce moment avec tant de force , que j'oubliai mon père & *Disenteuil* : je ne songeai plus qu'à chercher les moyens de m'unir



à ce que j'aimois. Quoique je prévifſe bien des difficultés, l'idée que je me faiſois de les ſurmonter, remit un peu de calme dans mon ame, & je pris de ſang froid la ferme réſolution d'être inébranlable ſur toutes les attaques de mon père & de *Diſenteuil*.

J'étois dans cette ſituation, lorsqu'on m'annonça *Diſenteuil*. Mon premier mouvement fut de lui faire dire que je n'étois pas viſible; mais le beſoin que j'avois, pour me conduire, de pénétrer ſi mon père & lui travailloient de concert, me fit changer d'avis. *Diſenteuil* remarquant ſur mon viſage quelque émo- tion, m'en demanda la raiſon. Je lui répondis, qu'une converſation que je venois d'avoir avec mon père me cauſoit cette altération. Quoi! Madame, me dit *Diſenteuil*, les diſcours de Monsieur votre père peuvent-ils jetter dans votre ame du déſordre? Y a-t-il quelque inſtant où vous ne ſoyez pas contents l'un de l'autre? Il eſt ſi plein de raiſon, ſa tendreſſe pour vous eſt ſi vive, & vous avez tant de ſageſſe & de retour pour lui, qu'il eſt difficile que vous ne ſoyez pas toujours d'accord. Ce diſcours augmen-

ta mon soupçon. Mais, Monsieur, lui répliquai-je froidement, un père ne peut-il jamais être injuste? & une fille, quoique bien née, ne peut-elle jamais avoir de volonté contraire à celle de son père? Je vai, Madame, me répondit *Difenteuil*, vous dire ce que j'en pense naïvement; & comme votre intérêt seul me fait parler, je ne dirai rien de général, c'est pour vous seule que je m'expliquerai.

Une fille de votre caractère doit avoir de la condescendance pour ce que souhaite un père tel que Monsieur de *Brionfel*; mais cette condescendance regarde les affaires générales, où les intérêts sont communs. Dans celles qui sont particulières à cette fille, telle que nous l'établissons, c'est au père à avoir à son tour de la condescendance : l'estime & l'amitié, qu'il a pour elle, le doit porter à ne jamais traverser ce qui peut opérer son bonheur. J'avoue, que ces dernières paroles dissipèrent mes soupçons. *Difenteuil* avoit un air de candeur & de droiture, auquel on ne pouvoit résister.

Mon frère arriva dans ce moment : il don-

donna occasion à *Difenteuil* de sortir. La manière héroïque dont il m'avoit parlé, si contraire à ses intérêts, avoit coûté à sa tendresse; il se sentit soulagé par la présence de *Mondelis*, qui rompit une conversation qui auroit peut-être encore duré, quoique, de la part du Comte, tout fût dit.

Vous sçavez, Madame, combien j'aime mon frère, & je crois que vous pardonnerez à une sœur de vous faire connoître, qu'il ne doit pas au seul lien du sang le tendre attachement que j'ai pour lui. Il n'est pas grand, mais sa taille est fine, aisée, & toutes ses actions sont pleines d'agrémens: sa physionomie est prévenante: il est gai, sans être étourdi; complaisant, sans fadeur; noble, sans profusion; & brave, sans ostentation: sa délicatesse en amitié ne lui souffre pas d'omettre le moindre service qu'il puisse rendre; & le service rendu, la même délicatesse fait qu'il l'oublie: il est tendre & galant, & mérite de plaire.

Depuis trois mois que j'étois veuve, je ne lui avois point demandé des nouvelles de la situation de son cœur; & il

n'avoit osé, je crois, m'en donner. Un jour que nous étions seuls, je me plaignis de son silence mystérieux. Ah! ma sœur, me dit-il, que voulez-vous savoir? J'aime toujours Madame de *Venueville*, & n'en suis point aimé. Son indifférence perce à travers les égards étudiés qu'elle a pour moi; elle évite avec soin les entretiens particuliers; quand je trouve, malgré ses précautions, un instant à lui parler de ma tendresse, la cruelle m'écoute avec inquiétude & distraction. Enfin, sans me défendre absolument de la voir, je sens qu'elle n'oublie rien de ce qui peut m'ôter toute espérance, & me rebuter. Mais, mon frère, lui repliquai-je, vous vous plaignez de n'être pas aimé, sans me paroître jaloux; ne devez-vous point à votre caprice toutes vos inquiétudes? Je connois assez le cœur, pour vous dire, qu'il ne résiste pas, lorsqu'il est libre, aux soins soutenus d'un homme aimable: ainsi, vous êtes aimé, ou vous avez un rival qui l'est. Cela pourroit-il être, & vous être échappé? Votre cœur, aidé de votre pénétration naturelle, ne vous a-t-il point fait naître des soupçons sur un objet dé-

ter-

terminé? Quelqu'un voit-il Madame de *Venneville* avec assiduité? Non, me répondit mon frère, & je cherche en vain à qui m'en prendre; je ne vois personne que la Comtesse traite mieux que moi. Depuis quelque tems, elle voit moins de monde; je la trouve souvent rêveuse; souvent je m'apperçois qu'elle se fait effort pour paroître gaye; enfin, ce n'est plus cette femme vive, dont l'humeur enjouée plaisoit généralement. Je n'en rabats rien, repris-je; Madame de *Venneville* aime; l'amour seul est capable de faire un tel changement. Oui, mon frère, vous avez un rival, & un rival aimé: cherchez-le bien, & vous le trouverez. Eh bien, me repliqua-t-il; aidez-moi à le découvrir; tâchez à pénétrer la Comtesse; & ne craignez point de m'apprendre une vérité qui servira à m'arracher du cœur une passion malheureuse, contre laquelle je veux me servir de toute ma raison.

Madame de *Venneville* me voyoit tous les jours. Le Chevalier profitoit de cette liaison: il cherchoit les occasions de pouvoir me parler sans témoins, & je les évitois. Quoi! me disois-je, à peine

Monfieur de Gondez ne vit plus, que je m'exposerois à entendre les tendres difcours d'un homme, que j'écouterois peut-être avec affez de plaisir pour lui laiffer penfer que je fuis prévenue en fa faveur depuis longtems? Non : conser-vons fon eftime, que l'aveu de ma foibleffe altérerait. S'il m'aime véritablement, fes foins fe foutiendront. Je les reçois avec politesse ; c'en est affez : attendons un tems favorable, où je puiffe, fans bleffer la bienféance, ne plus me contraindre. Le Chevalier, toujours attentif, faifira ce tems, il s'expliquera ; & fi je ne fuis pas affez maîtresse de moi pour lui cacher mes sentimens, qu'il croye du moins qu'il n'a touché mon cœur, que depuis que j'en puis difpofier fans crime. Le Chevalier prit enfin le parti de m'écrire cette lettre.

*Vous me faites l'honneur de me recevoir fouvent, de me parler avec bonté ; & cependant, Madame, je ne puis m'empêcher de me plaindre de vous. Mes yeux vous difent fans cefse, que je cherche un moment à vous entretenir, & vous me le refusez. Craignez-vous d'apprendre que je*

VOUS

*vous aime? ou me punissez-vous d'avoir osé vous le dire? Je ne prétens point justifier la hardiesse que j'ai eu de vous parler d'une passion respectueuse, qui a pu, & peut-être dû, vous révolter; j'en conviens. Je me condamne, & ne cherche point, Madame, à diminuer ma faute, en vous disant qu'elle a été involontaire. Cet amour, que vous avez jugé criminel, ne l'est pourtant plus: si l'aveu que je vous en fais vous déplaît, du moins il ne scauroit vous offenser. Le respect peut me contraindre à cacher le feu dont je brûle, mais la mort seule peut l'éteindre. Ce sera dans vos yeux où je chercherai à lire la réponse à cette lettre. Que je crains de n'y découvrir qu'un mouvement de mépris! triste effet de ce que je vous aurois écrit. Hélas, Madame, cachez-le moi, ce mouvement, si je suis assez malheureux pour le faire naître. Me refuserez-vous cette grace, & me trouverez-vous encore trop ambitieux de m'y restreindre?*

Le discours que mon père m'avoit tenu en faveur de *Disenteuil*, avoit, comme je l'ai déjà dit, réveillé les sentimens que j'avois pour le Chevalier; j'y réfléchis

chiffois avec moins de scrupule : j'avoue, que cette lettre acheva de le dissiper ; qu'elle me confirma dans le dessein de me moins contraindre , puisque le Chevalier étoit digne de mon cœur & de ma main. Le souvenir de mon père & de *Disenteuil* ne me laissoit pas longtems dans de si douces idées ; l'autorité de l'un, la conduite de l'autre , mé troubloient ; je craignois de devenir peu respectueuse à l'égard du premier , & d'être ingrate envers le Comte. Réflexions sensées , qui ne faisoient pourtant que rendre ma passion plus vive ! C'étoit - là ma situation , lorsqu'il arriva au Chevalier l'affaire que voici.

Depuis que j'étois veuve , je logeois chez mon père. Madame de *Venmeville* & le Chevalier demeuroient ensemble , dans le même quartier. Le Chevalier avoit soupé dans le voisinage ; il se retiroit seul à pied , lorsqu'il fut attaqué par trois hommes. Il mit l'épée à la main , & faisoit une vigoureuse défense , quand *Disenteuil* , qui sortoit de chez mon père , crut reconnoître à la faveur du flambeau , que c'étoit le Chevalier qui se défendoit seul contre trois. Il se jetta  
hors



hors de son carosse, & courut à lui ; mais il n'arriva pas assez tôt pour empêcher que le Chevalier ne reçût un coup d'épée à travers le corps, qui le mit dans le moment hors de combat, & dans un état dont ses assassins auroient profité sans le secours du Comte, qui le voyant tomber, ne s'occupa qu'à le secourir, sans s'embarasser de poursuivre les meurtriers. Il le fit porter sur le champ chez sa sœur, tandis qu'un de ses gens fut chercher un Chirurgien, qui jugea, en le sondant, sa blessure très-dangereuse. *Disenteuil* resta jusqu'à dix heures du matin occupé à calmer la vive douleur de Madame de *Venneville*, qui étoit dans un état digne de pitié. Le Chevalier avoit resté tout ce tems-là sans connoissance ; il la reprit, mais avec la foiblesse & la pâleur d'un mourant.

Lorsque le Comte crut avoir rendu suffisamment ses devoirs au triste état du frère & de la sœur, il vint chez mon père. J'étois seule dans mon appartement. Il y entra du même air, qu'il avoit accoutumé de m'aborder : il ne me parla point de l'accident qui venoit d'arriver.

au Chevalier, à qui il avoit donné un secours assez généreux pour s'en faire honneur, si sa modestie, & sur-tout sa discrétion, le lui eût permis. Il m'épargna cette triste nouvelle, & ne voulut point être le témoin du trouble qu'elle me causeroit.

Quelques heures après, mon frère m'apprit l'état où étoit le Chevalier, le secours qu'il avoit reçu du Comte, & la douleur où étoit Madame de *Vernerville*. Il me diminua le danger où étoit le blessé. Je sentis à ce triste récit une agitation si violente, que tous mes sens se troublèrent; je fus à peine la maîtresse de cacher à mon frère l'intérêt tendre que je prenois au Chevalier. Je ne vous dirai point, Madame, les mouvemens qui se passèrent dans mon ame: si la votre a été sensible, vous les ressentiez presque dans ce moment; & si vous êtes assez heureuse pour n'avoir jamais éprouvé les troubles de l'amour, en vain je voudrois vous faire comprendre tout ce que je souffris dans cet instant. Enfin, revenant de l'abattement où ma douleur m'avoit d'abord jetté, j'envoyai chez Madame de *Vernerville*, lui demander

der si je pouvois la voir. Elle me fit dire, qu'elle avoit trop de besoin de consolation, pour ne me pas souhaiter auprès d'elle. J'y allai sur le champ. L'état où je la trouvai, m'auroit arraché des larmes, si celui de son frère m'avoit permis d'en répandre pour tout autre que lui. Que devins-je, quand j'appris qu'il étoit presque sans espérance! & quel fut le saisissement mortel dont je me sentis frappée! Combien ne me sentis-je point touchée, quand Madame de *Venneville* me dit, qu'il n'avoit parlé que pour prononcer mon nom, & pour s'informer si je sçavois son accident, & si j'y paroissois sensible? Oui, lui dis-je d'un ton pénétré, je le suis; & plutôt au Ciel, que l'intérêt que j'y prens, fût capable de lui donner quelque consolation! Je lui demandai ensuite, qui l'on soupçonnoit de cet assassinat; enfin, ce qu'elle pensoit de cette affaire malheureuse? La Comtesse me dit, que c'étoient apparemment des voleurs qui avoient attaqué son frère, parce qu'elle ne lui connoissoit point d'ennemis. Elle me conta ensuite le détail de l'affaire. Je sentis toute la générosité de *Disent-*  
*seuil.*

*téuil*. Tant de mérite me devenoit à charge. Le mystère qu'il venoit de me faire, étoit un reproche muet de ma foiblesse; & je ne pouvois lui pardonner de me faire sentir sa pénétration, même par un trait si avantageux pour lui.

Ces idées m'occupent, pendant que Madame de *Venneville* parloit de *Difenteuil* avec une chaleur & une vivacité, qui marquoit à quel point elle étoit pénétrée de toutes ses bonnes qualités. Dans ce moment, on l'annonça. Je lui reprochai, de ne m'avoir point appris l'accident du Chevalier; je lui dis, qu'il avoit partagé le danger avec lui d'une manière assez généreuse, pour le pouvoir conter. Je vous sçai, Madame, trop amie de Madame de *Venneville*, me repliqua le Comte, pour douter de l'intérêt que vous prenez à tout ce qui la regarde: j'aurois souhaité qu'on eût pu vous cacher cette triste nouvelle, & je n'ai pas cru devoir vous la donner. A l'égard du léger service que j'ai rendu au Chevalier, il ne mérite, ni louange de votre part, ni reconnoissance de celle de Madame de *Venneville*: un hon-  
nête-

nête-homme, à qui le Chevalier de *Fanime* n'auroit pas été connu, auroit fait ce que j'ai fait, & peut-être plus heureusement. Il nous quitta en achevant ces mots, & passa dans la chambre du blessé.

Je fus toute la journée avec la Comtesse: avant de la quitter, je voulus sçavoir des nouvelles précises de l'état de son frère. Elle entra dans son appartement, & revint me dire, qu'il paroïsoit assez tranquille, & qu'il étoit assoupi.

Je me retirai chez moi, le cœur ferré. Je ne pouvois penser au danger où étoit le Chevalier, sans un effroi mortel. Vous jugez bien quelle nuit affreuse je passai. Dès qu'il fut jour, j'envoyai *Souville* chez la Comtesse, qui lui dit, que son frère avoit assez bien passé la nuit, & que les Chirurgiens, depuis qu'ils avoient levé le premier appareil, ne croyoient pas sa blessure mortelle. Nouvelle, qui me mit en état de soutenir mon inquiétude, & de la cacher.

Dès que j'eus diné, j'allai chez Madame de *Venneville*. Je lui dis, en lui tendant les bras tendrement: Eh bien! ma chère

chère Comtesse, il y a donc quelque espérance pour la vie du Chevalier ? Hélas ! me dit-elle, cette espérance est encore bien légère ; sa blessure est si considérable, que je n'ose encor me flatter de rien : cependant, il ne paroît point effrayé de la mort qui le menace ; mais il craint de ne plus vous voir. Allons ; ajouta-t-elle, ma chère Comtesse, venez lui ôter une inquiétude si dangereuse. Je tendis la main à Madame de *Ventreuille*, & nous passâmes dans la chambre du malade.

Quelle fut ma douleur, lorsque je vis le Chevalier, que je crus mourant ! Que je suis heureux, Madame, de vous voir, me dit-il d'une voix foible, & de pouvoir vous assurer avant de mourir, que je vous adore ! Il n'est pas question, repliquai-je, de me le dire dans ce moment ; il faut me le prouver, par le soin que vous prendrez de vos jours. C'est du repos qu'il vous faut, pour vous tirer de l'état où vous êtes. Si l'intérêt que j'y prens peut mettre votre ame dans cette situation, je veux bien vous dire, que ce n'est point à un mouvement de pitié que vous devez dans ce moment la

vive

vive douleur que je ressens de l'état où je vous vois. Ah ! Madame, s'écria le Chevalier, que vous me rendez la vie précieuse, & que j'aurois de regret de la perdre, puisque vous me permettez de croire qu'elle vous est chère ! Respectez la donc, lui répondis-je affectueusement, en gardant un silence nécessaire pour la conserver. Je resterai près de vous avec cette chère Comtesse ; mais si vous dites un mot, nous vous laisserons seul. Après avoir été assez longtemps auprès de lui, je le quittai, en lui disant, Adieu, Chevalier, je vous laisse avec regret, & je voudrois qu'il me fût permis de ne pas vous quitter ; mais je vous verrai tous les jours. Je ne lui donnai pas le tems de me répondre, & je me retirai chez moi.

La blessure du Chevalier alloit aussi bien qu'on pouvoit l'espérer, quoiqu'il fût encore assez mal. Je le voyois tous les jours ; *Difenteuil* y venoit de même, & mon frère ne le quittoit presque pas. Quelques jours après son accident, je trouvai la Comtesse seule dans son cabinet. Elle me dit, que son frère reposoit. Quoiqu'elle m'eût déjà parlé plusieurs

sieurs fois de l'obligation que le Chevalier avoit à *Difenteuil*, elle entama encore la conversation en louant la générosité du Comte. Le mouvement de reconnaissance dont elle se faisoit honneur, & qu'elle m'éta la, lui fournit l'occasion de s'étendre sur le mérite de *Difenteuil*. Elle le détailla d'une manière si vive, que je lui dis en souriant : Je croirois presque *Difenteuil* le rival de mon frère. La Comtesse rougit à ce discours : je remarquai son embarras, & voulant en tirer avantage pour pénétrer ses sentimens, j'ajoutai : Mon frère se plaint de n'être point aimé : ce n'est point l'indifférence qui lui ferme le chemin de votre cœur : c'est l'amour, qui sans doute vous a prévenue en faveur d'un autre. Mais parlez, ma chère Comtesse, mon amitié mérite que vous ayez pour moi cette confiance ; & l'estime que vous devez à mon frère exige de vous, de ne point nourrir chez lui une passion que vous n'êtes peut-être pas en état de récompenser. La Comtesse, après avoir fait un grand soupir, me dit : Eh bien ! il faut vous découvrir un secret que mon cœur ne peut plus vous cacher.

Vous



Vous souvient-il, continua t-elle, des trois jours que nous passâmes à Saint-Maur chez Mademoiselle de *Jussy*, il y aura deux ans cette Automne? Vous souvient-il aussi combien le Comte de *Difenteuil* fut aimable, & le plaisir qu'il fit à tout le monde? Que ce plaisir coûtât cher à mon cœur! Quoi! m'écriai-je, vous aimeriez *Difenteuil*? Oui, je l'aime, me repliqua-t-elle; & je l'aime avec d'autant plus de violence, que ma tendresse a toujours été renfermée dans mon cœur. Je n'ai point à rougir du choix que j'ai fait: ma vanité même en est flattée; mais je rougis, quand je songe que j'aime sans être aimée. Car enfin, *Difenteuil* n'a point d'amour pour moi: ses yeux se sont accoutumés à me voir, sans me craindre: que dis-je? peut-être ne m'a-t-il jamais vûe! Vous insultez plus *Difenteuil*, que vous ne vous insultez vous-même, repliquai-je, par ce discours: c'est vouloir vous tourmenter, que de penser qu'il ne peut jamais vous aimer. Vous êtes jeune & belle, continuai-je; & vous ne devez pas désespérer qu'il puisse prendre de l'amour pour vous. Son juste discernement lui a déjà  
fait

fait voir combien vous méritez d'être aimée : aidez à sa pénétration , pour lui faire deviner que vous recevriez ses soins avec plaisir ; servez-vous du prétexte de la reconnoissance , pour lui montrer des dispositions favorables . . . . . Non , s'écria la Comtesse , je ne veux point qu'il sçache ma foiblesse ; s'il la connoissoit , je concevrois encore moins d'espérance. Les hommes veulent désirer ; les soustraire aux soins , & même aux peines qu'il leur en doit coûter pour vaincre , c'est presque renoncer à leur plaisir. Persuadée de cette vérité , je veux , s'il est possible , connoître les sentimens de son cœur ; je veux découvrir si je n'ai point de rivale. Ma confiance , ma chère Comtesse , continua-t-elle , n'exige-t-elle pas la vôtre ? Parlez : le Comte vous voit tous les jours , vous sçavez la situation de son ame : apprenez-la moi. Et si je vous montrais une rivale , lui dis-je , que feriez-vous ? Je triompherois de ma foiblesse , s'écria-t-elle. Que vous êtes simple , lui repliquai-je , de penser que vous cesseriez d'aimer *Difenteuil* , s'il étoit tendre pour une autre ! Au contraire , vous l'en aimerez davantage ; & ce se-  
roit

roit donner une nourriture empoisonnée à votre cœur, que de vous montrer *Difenteuil* amoureux. Il est vrai, que vous acquerriez un objet de haine dans une rivale; mais cette haine ne serviroit qu'à donner des forces à votre amour, pour vous tourmenter. Comme j'achevois ces dernières paroles, *Difenteuil* entra. La Comtesse avoit une telle émotion sur le visage, qu'il crut que le Chevalier étoit plus mal: il lui en demanda des nouvelles d'un air obligeant, & lui dit d'un ton d'amitié, qu'il falloit être plus raisonnable, lorsque l'on avoit autant d'esprit. Mon frère entra dans ce moment: il nous demanda pourquoi nous n'étions pas auprès du Chevalier. Nous passames dans sa chambre. *Difenteuil* se plaça vis-à-vis de moi: je remarquai qu'il m'examinait à son ordinaire.

Lorsque je fus chez moi, je réfléchis sur la confiance que la Comtesse venoit de me faire. Sa prévention me fit de la peine. Je craignois qu'elle ne découvrit que j'étois l'objet de la tendresse de *Difenteuil*, & qu'elle ne se trouvât piquée de ce que je lui en avois fait un mystère: je craignois aussi, que cette tendresse

dressé ne fût un obstacle invincib'è aux désirs de la Comtesse. Cette dernière réflexion ne partoit point de ma vanité ; je rendois justice aux charmes de Madame de *Venneville* : mais je connoissois *Disenteuil*, que le tems, ni l'impossibilité de réussir dans ses desseins, ne pouvoit changer. Je l'aimois d'une amitié trop pure, pour ne pas souhaiter qu'il devint infidèle. Je croyois que Madame de *Venneville* avoit tout ce qu'il falloit pour rendre un honnête homme heureux : cette idée me donnoit quelque espoir ; mais la froideur de *Disenteuil*, & la vanité & la hauteur de la Comtesse, m'embarraisoient. Donnons-leur occasion de se voir, me disois-je ; la beauté & l'esprit de Madame de *Venneville* peuvent faire à la fin quelque impression sur *Disenteuil* : la vûe de cet homme aimé triomphera de la vanité, qui met encore un frein aux mouvemens passionnés de la Comtesse. Je résolus aussi de mettre Mademoiselle de *Jussy* dans ma confiance, & de me servir d'elle pour faire entrevoir au Comte les sentimens favorables que Madame de *Venneville* paroïssoit avoir pour lui. Mon frère me gênoit dans ce dessein. Je de-

deviendrai donc perfide à son égard, disois-je, je rendrai sa passion victime de la mienne ! Il n'est point aimé, il est vrai : mais la Comtesse ne l'est pas de *Difenteuil* ; & le dépit qu'elle peut prendre pour un retour de raison, peut être favorable à mon frère. Après toutes ces réflexions, je pris le parti de lui taire ce que j'avois appris de Madame de *Venneville*, & de travailler avec adresse à le guérir de sa passion.

Mademoiselle de *Jussy* vint me voir le lendemain. Elle arrivoit de St. Maur, & ignoroit l'accident du Chevalier : je le lui appris. Quoique mon estime pour elle fût parfaite, il m'en coûta pour lui ouvrir mon cœur ; mais le besoin que j'avois d'elle, surmonta mes scrupules. Enfin, je lui montrai mon ame toute entière, & ne lui cachai que le trouble que le Chevalier y avoit jetté du vivant de Monsieur de *Gondez*. Après l'aveu de ma foiblesse, je lui parlai de celle de la Comtesse pour *Difenteuil* ; je ne lui cachai, ni mes inquiétudes, ni mes desfeins. Lorsque je l'eus suffisamment instruite, nous fumes chez Madame de *Venneville*. Nous la trouvames seule.

Ma-

Mademoifelle de *Jussy* lui témoigna, avec amitié, la part qu'elle prenoit à l'accident du Chevalier. La Comtesse lui dit, que c'étoit à *Disentueil* à qui son frère devoit la vie. Elle parla de lui longtems, & d'une manière qui fit bien comprendre à Mademoifelle de *Jussy*, qu'elle étoit occupée d'une véritable passion.

Il y avoit douze jours que l'accident du Chevalier étoit arrivé; il commençoit à être beaucoup mieux, lorsqu'en entrant dans sa chambre avec la Comtesse, je trouvai qu'il tenoit une boîte à portrait, que je reconnus d'abord; car je l'avois donnée à sa sœur il y avoit déjà longtems. Le premier mouvement du Chevalier fut de la cacher; mais je lui demandai pourquoi il ne vouloit pas que je la viffe, & s'il ne m'effimoit pas assez pour avoir cette confiance? Son embarras redoubla ma curiosité, & je lui pris la boîte, qu'il ne défendit point. Comme j'en sçavois le secret, je l'ouvris facilement. Mon étonnement fut extrême, lorsque j'y trouvai mon Portrait, à la place d'une peinture de fantaisie qui y étoit. Le Chevalier, qui vit ma surprise,

prise,

prise, me dit, Madame, sercz-vous assez bonne pour m'épargner le reproche que vous croirez que mérite la hardiesse que mon amour m'a inspirée ? Hélas ! ce Portrait, que j'ai sans votre aveu, a pourtant été toute ma consolation : il m'a donné des forces pour soutenir votre absence. Ah ! Madame, continua-t-il, je mourrai de douleur, si vous avez la cruauté de le retenir. Rendez-le moi : joignez au plaisir que j'ai eu de le tenir des mains de la fortune, celui que je ressentirai de le tenir dans ce moment de vos vœux. Il n'y auroit pas de générosité à moi, lui dis-je, dans l'état où vous êtes, de vous gronder ; il y en auroit encore moins à vous retenir cette boîte : gardez-la, j'y consens. Le Chevalier transporté de joie, prit la main qui lui présentait le Portrait, & la baisa. Je la retirai assez foiblement, en continuant ainsi : Je ne vous rends pas mon Portrait, parce qu'il vous appartenait : je vous le remets comme un gage des sentimens que j'ai pour vous, & que j'avoue sans rougir. Ciel ! s'écria le Chevalier, est-ce assez de tous les maux que j'ai soufferts jusqu'à ce moment, pour payer le plaisir

que je ressens ! Ah ! Madame, permettez à vos yeux de me regarder, (voyant que je les tenois baissés : ) voyez dans les miens tout l'amour dont je suis pénétré. Quoi ! vous êtes sensible à ma tendresse ? J'ai pu toucher votre cœur ? Et lorsque je murmurois contre sa cruauté, peut-être n'avois-je à me plaindre que de votre devoir . . . . Arrêtez, Cavalier, lui dis-je en l'interrompant ; mon cœur ne s'est jamais revolté contre mon devoir. Votre passion méritoit ma pitié, & je ne me suis jamais défendue de ce sentiment en votre faveur. Aujourd'hui, continuai-je, que cette même passion a sçu me toucher assez vivement pour l'avouer, il faut mériter mes bontés par une retenue & un mystère à l'épreuve de tout. Songez, que je dépens d'un père que j'aime, & de qui cependant je n'attens pas l'aveu pour vous promettre ma main. Vous le connoissez : il m'aime ; mais il est absolu, & je lui serai toujours soumise : mon respect pour lui ne se démentira jamais. Ne vous allarmez point de me voir ces sentimens. Je compte sur sa tendresse : cependant, il peut séparer votre personne d'avec votre fortune, & ne



ne la pas trouver assez considérable pour moi. C'est donc au tems, & à ma conduite, à surmonter ces obstacles. Que je suis heureux ! s'écria le Chevalier ; mon bonheur est au-delà de ce que j'osois espérer. Prescrivez-moi, Madame, la conduite que votre prudence exige ; & croyez, que rien ne coûtera à ma tendresse : mon respect, & le desir de mériter vos bontés, seront toujours mes guides.

Nous passâmes le reste du jour sans avoir d'importuns, & sans nous contraindre : la présence de la Comtesse ne diminuoit rien de la liberté avec laquelle nous nous entretenions. C'étoit le premier moment de ma vie, où j'avois goûté le plaisir si sensible, de voir, d'aimer, de parler librement, & de laisser voir sans scrupule au Chevalier, que ma tendresse étoit la sienne ; & je croyois la sienne bien pure. Heureux momens, qui jettoient dans mon ame une douce joie, qui me raffermissoit contre tous les obstacles qui pouvoient s'opposer au bonheur suprême que je croyois ne pouvoir m'échaper !

Je m'apperçois, Madame, qu'il y a longtems que vous lisez, & que

172 LA COMTESSE DE GONDEZ.

mon Histoire n'est guère avancée. Il faut vous donner du relâche. Mais comme l'Avanture du Chevalier vous a sans doute intéressée, il faut vous dire, que vous le reverrez, dans ma seconde Lettre, guéri parfaitement de la blessure.

*Fin de la première Partie.*



HIS-



# HISTOIRE

DE LA

COMTESSE

DE

GONDEZ.

---

SECONDE PARTIE.

**V**ous me pressez, Madame, d'une manière trop obligeante de vous donner la suite de mon Histoire, pour m'en défendre plus longtems. J'ai écrit pour vous amuser. J'ai peut-être mis peu d'ordre dans ce que vous avez déjà lu : je ne suis pas capable d'en mettre davantage dans ce que vous allez lire. Je ne cherche point à vous séduire, en m'assujettissant à des règles prescrites pour cet-

te fin : la vérité est mon seul guide ; & l'amitié dont vous m'honorez , vous intéressant à mes aventures , vous fera pardonner ce que vous ne pardonniez peut-être pas à tout Auteur qui n'écrirait que pour plaire.

J'ai toujours eu pour Mademoiselle de *Jussy* un tendre attachement. Jugez, Madame , si elle le mérite. Une taille admirable , des graces vives & naturelles , qui vous dérobent ce que cette aimable fille peut avoir d'irrégulier dans les traits : un esprit étendu & juste ; une imagination brillante ; une raillerie fine , qui ne la compromet jamais & ne choque personne ; des faillies heureuses , qui animent toute une société , & y jettent de la gayeté ; des connoissances acquises par l'étude , qui ne la rendent jamais hardie à décider ; de la noblesse dans le cœur ; de la droiture dans ses procédés ; & tous les sentimens vertueux : voilà Mademoiselle de *Jussy*. Elle étoit née avec une fortune qui ne répondoit pas à la noblesse de sa naissance. A la mort de son père , elle n'avoit que sept ans. Une mère d'un rare mérite a pris soin de son éducation ; unique , mais solide  
 l'ai-

plaisir d'une femme toujours languissante, qui ne sortoit presque jamais. Madame de *Jussy*, qui de bonne heure avoit étudié le caractère de sa fille, lui donna une honnête liberté : à vingt ans, elle étoit dans le monde presque sur sa foi, & sa conduite ne donna jamais d'inquiétude à cette tendre mère, qui voyoit sa fille chérie dans les sociétés les plus estimables. Un frère de Madame de *Jussy*, vieux garçon, s'avisa de mourir, & laissa une grosse succession. Mademoiselle de *Jussy* touchoit alors à sa vingt & deuxième année : la voilà riche, mais toujours la même ; nul changement dans ses manières, caractère doux & simple, toujours soutenu. On ne fut surpris, ni de sa modestie, ni de l'empressement de plusieurs partis avantageux qui se présentèrent. On admira la sagesse de cette fille, qui se débarrassa de tous ces adorateurs intéressés, sans les choquer, & qui pour se donner sans doute le tems de choisir, lui faisoit dire assez souvent, mais sans affectation, qu'elle ne se sentoit guères de penchant pour le mariage.

Dès que la santé du Chevalier ne me

donna plus d'inquiétude, je fus voir cette aimable fille. Elle sortoit pour aller chez Madame de *Venneville*. Je résistai à la façon qu'elle fit de vouloir remettre sa visite; je lui dis naturellement, que j'achèverois de lui rendre la mienne chez la Comtesse. Nous y fumes ensemble : nous la trouvâmes seule, avec *Difenteuil*. Mon frère entra dans le moment, nous passâmes dans l'appartement du Chevalier. Il s'amusoit à lire *Britannicus*. La catastrophe de ce jeune Prince, dit Madame de *Venneville*, doit faire trembler toutes les personnes à qui la nature a donné un cœur tendre. Pourquoi, Madame? repiqua *Difenteuil*; le siècle des *Nérons* est passé. Il est vrai, reprit la Comtesse, que dans le nôtre on n'éprouve point ce genre d'obstacles qui traverserent les feux de *Britannicus* & de *Julie*; mais l'on ne trouve aussi que très-rarement cette heureuse sympathie qui avoit uni si étroitement ces illustres infortunés. Les personnes faites comme vous, Madame, lui dit *Difenteuil*, trouvent presque dans tous les cœurs, qu'elles croient dignes d'elles, cette sympathie que vous dites être si rare... Oh!

voilà

voilà, interrompit Madame de Venneville, le Comte qui veut débiter du galant; je l'arrête, & je veux qu'il me réponde sérieusement. Laissons-là la sympathie; aussi-bien ce ne seroit pas une chose aisée à définir. Dites-moi, Comte, n'est-ce pas un grand malheur de prendre de la passion pour une personne qui se trouve prévenue en faveur de quelque autre? Oui, Madame, répondit vivement *Disenteuil*: c'est le plus grand des malheurs, dès qu'il ne laisse point de doute. Quand on se trouve dans cette triste situation, il n'y a point d'autre parti à prendre, que de souffrir & se taire: ni les discours, ni les actions du malheureux ne fléchissent point la personne prévenue; & si l'objet préféré ne travaille à se détruire lui-même, le malheureux ne peut espérer de cesser de l'être. Mais, repliqua la Comtesse, si l'on n'a pas une entière certitude de la prévention, que doit-on faire? S'éclaircir bien vite, répondit *Disenteuil*; il n'est rien de si pressé. L'amour nous donne plus d'un moyen pour sortir promptement d'une incertitude, où souvent nous ferions mieux de rester; mais c'est un par-

ti que l'homme ne sauroit prendre. Nous approuvames tous le sentiment de *Disenteuil*. La Comtesse l'assura, qu'elle n'oublieroit pas ses avis, si elle se trouvoit jamais dans le cas; mais qu'elle l'éviteroit avec attention. Tant d'attention, ma chère Comtesse, dit Mademoiselle de *Jussy*, ne nous annonçeroit-elle pas, que vous aurez bientôt besoin de quelque éclaircissement? L'affectation que vous avez, lui dit Madame de *Venneville*, de badiner sans cesse sur toutes les conversations dont l'Amour est le sujet, me donne de la défiance; elle en donne à toute notre société; nous ne sommes plus les dupes de votre fine raillerie: ne déguise-t-elle point chez vous la situation de votre cœur? Le difficile étoit de nous défier; votre gayeté nous en imposoit: nous soupçonnons; vous allez être étudiée, & vous serez développée. Développée? reprit cette charmante fille; je n'en crois rien. Le Comte de *Disenteuil* ne vient-il pas de vous dire, que l'amour seul est capable de faire cette opération? Je n'ai dans cette aimable société, ni amans, ni femmes jalouses. Mon secret, si tant est que j'en aye



aye un, est en fureté. La gloire de le découvrir est réservée à d'autres personnes. Ces personnes mêmes auront bien de la peine à en venir à bout, & je crois que ce secret ne cessera de l'être, que lorsqu'il me pésera trop; alors pour me soulager, je ne me donnerai plus la peine de le garder. Vanité, dit la Comtesse, qui vous sied bien, que l'on vous pardonne, mais qui ne nous empêchera pas d'aller notre train.

Quelques jours après cette conversation, Mademoiselle de *Jussy* étant venue chez moi, nous rappellâmes une partie de tout ce qui s'étoit dit dans la chambre du Chevalier, & nous convinmes, que les regards & les discours de Madame de *Venneville*, quoiqu'étudiés, avoient décelé la situation de son cœur. Nous nous affermissions dans notre sentiment, quand *Disenteuil* entra. Mademoiselle de *Jussy* trouva sans peine l'occasion de parler de la Comtesse; elle loua sa beauté & son esprit, & adressant la parole au Comte, elle lui dit: Je ne crois pas que Madame de *Venneville* oublie aisément le service que vous avez rendu au Chevalier de *Fanime*: j'entre-

vois chez elle un mouvement de reconnaissance, qui pour être doux, n'en est pas moins vif. Je fai, Mademoiselle, répondit *Disentetil*, que rien n'échape à votre pénétration, lorsque vous voulez vous en servir; mais je fai bien aussi, que pour avoir matière à railler finement vos amis, vous dites souvent avoir découvert ce que vous ne pensez que dans l'instant, & que vous sentez propre à vous réjouir. Vous voilà dans le cas. Poursuivez, je me prête de bonne grace à votre plaisir. C'est vous, reprit Mademoiselle de *Jussy*, qui voulez railler. Pour moi, je vous dis sérieusement, que le Chevalier de *Funime* vous trouve généreux, que sa sœur vous trouve aimable, & que peu de soins vous acquerraient la gloire d'en être aimé. Continuation de plaisanterie, reprit *Disentetil*. C'est le mal tirer d'affaires, Monsieur le Comte, que de badiner, repliqua Mademoiselle de *Jussy*. La Comtesse vous aime; vous l'avez deviné; & la manière mystérieuse dont vous vous défendez, me persuade que vous ne négligerez pas cette conquête. Je n'ai pas la fatuité, Mademoiselle, lui dit *Disentetil*, de croire

re pouvoir inspirer de l'amour, lorsque je n'en ressens pas. Mon cœur a été pénétré de la plus vive tendresse : j'ai fait tous mes efforts pour plaire ; je n'ai pu même réussir à me faire écouter, & j'ai été forcé à contraindre tous mes mouvemens ; pour me conserver encore le dangereux plaisir de voir l'objet de ma tendresse. De pareilles expériences m'apprennent le peu que je vauz, & que je ne suis point du nombre de ces hommes, s'il en est, qui sans aucuns soins, & sans même y penser, embrasent le cœur des belles. Oh ! pour cela, Mademoiselle, repris-je alors, vous avez tort & trop bonne opinion de vous. Quoi ! vous croyez faire parler le Comte, lorsqu'il ne le voudra pas ? & sûrement il ne le voudra jamais, quand vous voudrez pénétrer ce qui se passe dans son ame. Vous devez savoir, depuis que vous le connoissez, que c'est le plus discret de tous les hommes. Gardez vos lumières, faites vos réflexions sur son chapitre, puisque cela vous amuse ; mais ne comptez pas de tirer de lui nul éclaircissement. J'avois senti que le Comte prenoit un tour, qui l'auroit mené plus loin que je  
ne

ne voulois ; je crus devoir rompre une conversation embarrassante pour lui & pour moi, qui pouvoit me faire juger qu'il étoit toujours le même à mon égard. Je voulois du moins qu'il me fût permis de douter ; mais je ne le pus longtems. *Dissentueil* m'ayant trouvée seule le lendemain, me parla ainsi.

Mon silence devient trop dangereux, Madame, pour le garder plus longtems : je crains qu'il ne vous persuadât à la fin, que les sentimens que j'ai osé vous faire voir dans un tems où vous les avez désapprouvés, ne soient plus les mêmes. Je les conserve, Madame, ces sentimens, avec la même vivacité ; & voici ce qui m'a engagé à les taire, depuis qu'il m'est permis de vous les montrer sans vous offenser. Je n'ai prétendu, par mon silence, que vous faire sentir, que vous ne deviez point songer que Monsieur de *Brionsel* a pour moi une tendre amitié, que, Madame, c'est à vous seule à faire un choix. Mais, doutez-vous que si ce choix tomboit sur moi, je ne fusse au comble de la félicité ; & que le seul malheur que je crains, & auquel peut-être je ne pourrois survivre, seroit d'en voir un

un

un autre honoré? Si je suis destiné à cette infortune, croyez, Madame, que je renfermerai ma douleur; je vous en ôterai la connoissance: mais pour prix de ce dur sacrifice, ne me refusez pas la grâce de croire, que le mortel que vous rendrez heureux ne fera pas, du moins par la délicatesse & la violence de sa passion, plus digne de recevoir votre main, que l'étoit *Disenteuil*. J'étois embarrassée de ce que je devois répondre à ce discours, lorsque Madame de *Venneville* entra. Le Comte ne resta que le tems qu'il falloit pour ne pas paroître incivil. A peine fut-il sorti, que la Comtesse me dit: C'en est fait, mon malheur est certain; *Disenteuil* est amoureux: je n'en puis douter, j'en ai la preuve. Quelle est cette preuve? lui dis-je. La voici, repliqua-t-elle.

Tourmentée de l'incertitude si *Disenteuil* aime ou non, j'ai voulu le savoir, & le savoir de lui-même. Tout ce que ma vanité a pu obtenir de moi a été de ne pas me commettre. Voici ce que je fis, y a quelques jours. J'envoyai à la porte de *Disenteuil* une boîte, qui renfermoit un noeud d'épée, avec cette lettre.

Si vous aimez, vous aimez avec trop de mystère. Si vous êtes indifférent, vous l'êtes trop pour qui ne l'est pas pour vous. Ne voyez-vous nul objet digne de vous toucher? nul dont les manières prévenantes fassent naître chez vous le désir d'y répondre? Un intérêt, peut-être trop tendre, demande d'être éclairci sur ce qui se passe dans votre cœur. S'il n'est prévenu en faveur de personne, mettez ce nœud d'épée, ne le quittez point, que vous ne sachiez qui vous l'envoie. Cette complaisance, qui marquera que vous êtes libre, enhardira à vous dire ce que vous devriez avoir deviné, & votre pénétration n'étoit en létargie par quelque cause que l'on ignore, mais que l'on souhaite d'approfondir.

Ah! ma chère Comtesse, continua-t-elle, quelle honte & quelle douleur pour moi! Disenténuit n'a pas fait seulement assez de cas de l'avis, pour mettre au jour ce nœud. Il aime, & il aime avec tant de délicatesse, qu'il croiroit l'avoir blessée, s'il avoit mis ce ruban par un simple mouvement de curiosité, ou de galanterie. C'en est donc fait, je suis sans espérance; j'ai une rivale, & votre discrétion  
m'en

m'en dérobe la connoissance. Que vous êtes cruelle ! Je crois cependant la deviner. Ah ! c'est Mademoiselle de *Jussy*. Oui, c'est elle que le Comte adore ; oui, elle jouit du bonheur d'être aimée de cet homme parfait. Parlez, ma chère Comtesse, me dit-elle, parlez ; convenez qu'elle est ma rivale. Il pourroit aimer, lui dis-je, Mademoiselle de *Jussy*, sans que je m'en fusse aperçu. Il se peut aussi, que quelque autre objet l'occupe. *Disen-tem* est si discret, & si sage, qu'il en devient impénétrable. Non, me repliqua-t-elle, il ne l'est pas pour vous : vous savez son secret, j'en suis sûre ; & vous pouvez, ma chère Comtesse, me refuser la consolation de m'apprendre quel est cet objet à qui il sacrifie tout ? Quoi ! l'état où vous me voyez, ne vous fait nulle pitié, & je ne pourrai obtenir de votre amitié, de vous faire parler ? Heureusement, je n'eus pas le tems de lui répondre ; nous fumes interrompues par Mademoiselle de *Jussy* ; sa présence redoubla l'agitation où étoit la Comtesse, qui sortit un instant après, ne se sentant pas assez maîtresse d'elle-même pour cacher un chagrin plein de dépit.

Qu'a

Qu'a donc Madame de Venneville ? me dit Mademoiselle de Jussy ; il paroît du trouble sur son visage ; à peine m'a-t-elle regardé. Serois-je brouillée avec elle , sans le savoir ? Oui , lui repliquai-je. Alors je lui contai l'erreur de la Comtesse , & tout ce qu'elle venoit de me dire : je lui dis aussi la conversation que je venois d'avoir avec *Difenteuil*. Elle trouva comme moi son procédé généreux. La démarche que vient de faire la Comtesse , lui dis-je , m'assure qu'elle mettra tout en usage pour découvrir si vous êtes véritablement sa rivale ; elle sera bientôt désabusée , & je tremble que sa jalousie ne retombe sur moi. Je vous admire , me dit Mademoiselle de Jussy ; l'amour vous rend le cœur très bon pour vos amies. Je vois que vous êtes charmée que Madame de Venneville me prenne pour sa rivale , & que vous aimez mieux qu'elle me haïsse , que vous. Mais ce n'est pas-là mon compte ; car cette haine mettra du divorce dans notre société , & je ne veux pas en être la victime , sans l'avoir mérité : c'est vous qu'elle doit haïr , & c'est vous , s'il vous plait , qu'elle haïra. Votre gayeté , lui dis-je , com-

me.ice



mence à impatienter ; elle vous fait sans  
 cesse badiner sur les choses les plus sé-  
 rieuses. Consentez, je vous prie, à res-  
 ter encore quelque tems la rivale de la  
 Comtesse ; j'ai besoin de son erreur pour  
 n'être pas traversée dans mes desseins. Si  
 elle découvre que c'est moi que *Difenteuil*  
 aime, elle me reprochera de ne lui  
 avoir pas tout avoué : l'amour me montre-  
 ra à elle comme son ennemie ; il lui fera  
 croire que je ne puis être indifférente pour  
 un homme de ce mérite, & qu'elle aime :  
 mon frère, qui découvrira son rival dans  
*Difenteuil*, deviendra contraire au Che-  
 valier ; il se rangera d'abord du parti du  
 Comte, & de mon père : le Chevalier  
 même, que Madame de Venneville ani-  
 mera contre *Difenteuil*, deviendra ja-  
 loux, il craindra un tel rival ; pressé par  
 sa sœur, il exigera un sacrifice, que mon  
 estime pour le Comte, & le respect que  
 je dois à mon père, me défendent d'ac-  
 corder ; sa tendresse s'allarmera de mes  
 refus, & lui fera peut-être faire quelque  
 démarche contraire à notre bonheur. Vos  
 raisons sont trop bonnes & trop sérieu-  
 ses, me dit Mademoiselle de *Jussy*, pour  
 en badiner davantage ; la pitié me gagne  
 en

en votre faveur, & je consens à rester l'objet de la jalousie de la Comtesse : j'aime encore mieux qu'elle me haïsse, que si elle vous haïssoit. Mais de la façon dont elle s'y prend, je crains bien pour vous de n'avoir pas longtems l'honneur d'être sa rivale. Vous croyez bien, Madame, que cette conversation fut longue, & que les mêmes choses furent dites plus d'une fois.

Six semaines s'étoient passées depuis l'accident du Chevalier ; je l'avois vu, durant ce tems, presque tous les jours, ma tendresse n'étoit plus un mystère pour lui, & la sienne paroïssoit en avoir redoublé. L'impatience, qu'il avoit de me voir chez moi, l'y amena, quoiqu'il ne fût pas encore entièrement remis. Comme j'étois seule, le Chevalier eut la liberté de me parler de son amour. Après l'avoir écouté assez longtems sans lui répondre que des yeux, je lui dis : La vanité vous a prêté des forces pour soutenir vos malheurs ; c'étoit elle qui nourrissoit votre passion : aujourd'hui que cette nourriture lui manque, soutiendrez-vous votre bonheur avec constance ? Quoi ! Madame, me dit-il, voulez-vous  
tra-

traverser la félicité dont je suis occupé, par la douloureuse pensée, que vous pouvez me croire capable de cesser de vous adorer? Quelle seroit la femme assez téméraire, pour oser avoir quelque confiance à mes sermens, quand je vous aurois été infidèle? Ah! Madame, par combien d'endroits ne tiens-je pas à vous! quelle estime! quel respect! quelle connoissance de votre caractère & de votre vertu, ont fait naître & nourri ma passion! Si je n'avois que ces garans, lui dis-je, je compterois peu sur votre constance; ce n'est pas par ces sentimens, que les hommes tiennent ordinairement aux femmes. Cependant, Chevalier, continuai-je, je ne vous refuse pas ma confiance, & je crois votre tendresse sincère, puisque je vous dis que je vous aime. Mon frère, qui nous interrompit, empêcha le Chevalier de me répondre; mais ses yeux furent me marquer le contentement de son ame.

Je passai quelque tems dans cette heureuse situation. Mon père ne me parloit de rien, il n'avoit nul soupçon sur le Chevalier; ma tendresse pour lui, & sa passion, nous faisoient passer des jours pleins  
de

de douceurs ; enfin , j'espérois tout du tems , & de cette générosité que *Difenteuil* m'avoit fait paroître.

J'avois caché à mon frère la passion de Madame de *Venneville* pour *Difenteuil* ; je ne voulois pas l'instruire d'une chose qui pouvoit le faire agir d'une manière contraire à mes intérêts : je sentoïis , par mes propres sentimens , que l'amitié la plus forte n'a que de foibles digues contre les mouvemens impétueux de l'Amour.

Madame de *Venneville* fut bientôt desabusée des soupçons qu'elle avoit conçus contre Mademoiselle de *Jussy* ; je la vis plus ardente que jamais , pour découvrir la personne que *Difenteuil* aimoit. Elle réussit. Elle fut aussi les dernières volontés de Monsieur de *Gondez* , & de plus celle où mon père étoit , que j'obéisse aux intentions de ce mari mourant. Dès ce moment , la Comtesse ne fut plus occupée qu'à nuire aux desseins de *Difenteuil* ; elle désira bien plus ardemment de me voir unie au Chevalier ; l'Amour & la jalousie lui firent chercher les moyens de mettre les choses dans un état à rebuter entièrement le Comte , & forcer  
mon

mon père à donner son consentement en faveur du Chevalier. Ce ne fut plus la fortune de son frère qui fit son zèle ; ce fut l'intérêt de sa passion. Il étoit difficile qu'elle parvint à son but, sans donner atteinte à ma réputation. Je ne sai, s'il lui en coûta pour prendre son parti ; mais dès qu'elle l'eut pris, elle ne respecta rien.

Le premier trait de sa noire politique fut de me cacher ce qu'elle avoit appris, & de le taire au Chevalier. Mais, dans une conversation qu'elle eut avec moi, elle chercha à s'affurer de mes sentimens. Je ne feignis point de lui dire, que le Chevalier pouvoit compter sur ma main. La fortune de mon frère ne répond pas à la vôtre, me dit-elle. Si Monsieur de *Brionsel* regarde votre choix sans indulgence, qu'il le désapprouve, qu'il ait peut-être d'autres vûes, que ferez-vous ? Je résisterai avec fermeté, lui dis-je, & j'attendrai du tems, & de mon respect pour mon père, que l'un & l'autre puissent désarmer sa sévérité. Je crains bien, me repliqua-t-elle, que ce profond respect, & le pouvoir absolu que Monsieur de *Brionsel* a sur vous, ne ruinent à la

fin

fin les affaires de mon frère; car enfin, vous n'avez pas encore fait une démarche pour applanir les difficultés que vous prévoyez. Qu'attendez-vous, ma chère Comtesse? continua-t-elle: voulez-vous donner le tems au Comte de *Briand* de prendre des engagements? Votre âge vous soumet encore aux volontés de ce père absolu; cependant, l'état de Veuve devroit vous guérir de cette excessive crainte. Il est vrai, repris-je, que je craignois mon père presque autant que je l'aime; & je conviens que je suis dans un embarras extrême, pour lui découvrir mes sentimens pour le Chevalier. Que je serois à plaindre, ajoutai-je, s'il les désapprouvoit d'une manière dure! Cette appréhension me fait encore temporiser. Il faut, je le vois bien, reprit la Comtesse, il faut aider à votre timidité, & que quelqu'un fasse pressentir à Monsieur de *Briand*, que vous êtes sensible à la tendresse que mon frère a pour vous. C'est à *Mondelis* à rompre la glace, ou à *Difentheil*, qui est aussi cher à votre père que son propre fils. Ah! m'écriai-je, que voulez-vous faire? Non, continuai-je, ne pressons rien, attendons: le tems de  
mon

mon deuil, qui n'est pas prêt à finir, nous fournira des occasions favorables à gagner l'esprit de mon père; je les chercherai, je les saisirai... Vous? repliqua la Comtesse; si l'on vous laisse faire, dans six mois vous ne serez pas plus avancée qu'aujourd'hui. Vous devriez rougir, non de votre passion, mais de votre foiblesse à la découvrir. Ah! ma chère Comtesse, repris-je, songez donc, que si nous faisons parler si brusquement, *Disentueil & mon père* pourroient me soupçonner d'avoir eu une intelligence secrète avec le Chevalier, dans un tems où mon devoir me le défendoit. Je mourrois de douleur, si ces hommes, dont l'estime m'est si précieuse; me croyoient criminelle. Le Ciel m'est témoin, que j'aime le Chevalier de l'ambur le plus pur & le plus vif; que je ne connois de bonheur, que celui de m'unir à lui: mais je serois capable d'y renoncer, s'il falloit l'acheter aux dépens de ma gloire; & je pense assez avantageusement de votre frère, pour croire qu'il y consentiroit. Que vous l'aimez foiblement, ce frere! me dit la Comtesse; & qu'il est loin d'être heureux! S'il m'aime, lui repliquai-je, il doit l'être, étant

persuadé que rien ne pourra jamais me faire changer de sentiment. Il est vrai, que le caractère absolu de mon père peut nous faire trembler ; mais sa tendresse pour moi, qui est extrême, le ramènera à mes desirs.

Madame de *Venneville* comptoit bien, par ce que je venois de lui dire, que je n'aurois pas la force, du moins de long-tems, de parler à mon père : elle craignit même, que je n'eusse pas celle de lui résister. L'estime, qu'elle me connoissoit pour *Difenteuil*, dont je ne faisois point de mystère, l'allarmoît encore. Enfin, pour porter sa jalousie à l'extrême, il arriva ce que je vai vous conter.

Mon frère fut un matin chez *Difenteuil*. Il trouva sur la table de son cabinet le nœud d'épée que la Comtesse lui avoit envoyé, il y avoit déjà quelque tems. Mon frère le trouva joli : le Comte lui dit de le prendre, puisqu'il le trouvoit de son goût. Madame de *Venneville* étoit dans ma chambre, lorsque mon frère entra ayant ce nœud fatal à son épée. La Comtesse n'eut pas de peine à le reconnoître. Est-ce-là une emplette de votre choix ? lui dit-elle ; ou bien est-ce une  
ga-



galanterie qu'on vous a faite ? C'est une galanterie de *Difenteuil*, reprit mon frère. Je vis le dépit & la rage exprimés sur le visage de la Comtesse : elle me lança un regard furieux, que je pris innocemment pour une confidence de ce qui se passoit dans son ame. Mais que je me trompois, & que l'imprudencce de *Difenteuil* manqua à me coûter cher ! car je crois que ce dernier trait mortifiant déterminâ la Comtesse à ce qu'elle fit ensuite. Le don, que le Comte avoit fait au premier venu de ce nœud, la piquoit : mais l'idée, que c'étoit sans doute un sacrifice qu'il me faisoit, l'enflammoit de colere. Le désir de se venger la faisoit. Elle ne le pouvoit, que par une perfidie. Pour se justifier ce dessein à elle-même, il falloit me croire perfide à son égard : la jalousie le lui persuada. Le mystère, que je lui avois toujours fait de la passion du Comte, lui parut criminel : sa jalousie alla plus loin ; elle ne crut pas que *Difenteuil* m'eût rendu des soins inutilement, elle étoit trop pénétrée de son mérite : enfin, oubliant l'air naturel avec lequel je lui avois parlé du Chevalier, elle pensa que j'étois de mauvaise foi.

Je crois, que quand elle auroit rendu justice à mes sentimens, elle ne m'en auroit pas moins hai : elle adoroit *Difenteuil*, & mon crime à ses yeux étoit capital ; j'étois aimée de lui. Enfin, elle voulut prévenir tout ce qu'elle croyoit avoir à craindre : voici comme elle s'y prit.

Je vous ai dit, Madame, que j'avois surpris le Chevalier dans le tems de sa blessure, tenant mon portrait ; mais je ne vous ai pas dit qui l'en a rendu le maître, & je dois vous l'apprendre. Avant d'aller en Bretagne, j'avois eu la complaisance pour Monsieur de *Gondez* de me faire peindre par le fameux l'*Argillière*. Le Chevalier, qui l'avoit appris, engagea un homme qui faisoit la mignature, d'aller chez ce Peintre, & sous prétexte d'étudier & d'admirer ses ouvrages, tâcher de tirer adroitement une copie de ce portrait. Il le fit, & réussit assez bien. Le Chevalier savoit que j'avois eu, du hazard d'une loterie, une boîte d'or ; que Madame de *Venneville* en ayant loué l'ouvrage singulier, & sur-tout le secret qui mettoit une peinture en toute fureté, je lui en avois fait la galanterie. Le Che-

valier la demanda à sa sœur, qui se fit un plaisir de la lui donner. Mon père & *Disenteuil* la connoissoient, & mon père ignoroit que j'en eusse fait présent à la Comtesse.

Elle pria le Chevalier de lui confier mon portrait dans cette boîte. Le Chevalier, qui n'avoit aucune raison de soupçonner sa sœur, la lui donna. Madame de *Venneville* vint sur le champ chez moi. *Disenteuil*, qu'elle y cherchoit, y étoit : elle trouva le moment de lui dire, qu'elle le prioit de venir chez elle le lendemain à dix heures, pour une affaire qu'elle vouloit lui communiquer, qui le regardoit. *Disenteuil* le lui promit, & sortit dans l'instant. Elle resta peu de tems après lui, & lorsqu'elle m'eut quittée, elle passa dans l'appartement de mon père. Je viens vous demander, Monsieur, lui dit-elle en l'abordant, si vous voulez bien me faire l'honneur de venir demain à trois heures chez moi ; j'ai à vous entretenir d'une affaire sérieuse. Mon père lui répondit avec politesse, qu'il se rendroit à ses ordres. *Disenteuil* fut chez elle le lendemain, & voici comme elle lui parla.

Ce que j'ai à vous dire regarde le bonheur de Madame de *Gondez*. Vous sentez-vous assez de pouvoir sur vous-même, pour lui sacrifier le votre? Que puis-je faire, Madame, reprit *Difenteuil* d'un air étonné, qui puisse contribuer au bonheur de Madame de *Gondez*, & qui doive me coûter le mien? J'ai peine à le comprendre. Ses intérêts me font si chers, qu'il est difficile que je n'aille pas avec plaisir au-devant de tout ce qui peut lui marquer mon attachement. Vous êtes surpris, repartit alors la Comtesse, de ce que je vous dis? Mais pour vous mettre en état de m'écouter avec attention, & pour vous donner la confiance nécessaire pour me répondre, je vous dirai, que Madame de *Gondez* m'a fait confidence de votre tendresse pour elle, des dernières volontés d'un mari, & de celles de son père. Malgré tous ces avantages, qui semblent vous donner des droits pour sa possession, voulez-vous l'obtenir par la contrainte? Moi! Madame, s'écria *Difenteuil*, moi! chercher à contraindre Madame de *Gondez*! Le Comte de *Brionsel* peut me faire l'honneur de penser à moi; mon oncle peut  
avoir

avoir envisagé avant de mourir, que cet établissement conviendrait à l'un & à l'autre ; mais Madame de *Gondez* m'a-t-elle vû me prévaloir de ces dispositions favorables d'un Mari & d'un Père ? Non ; & elle est trop juste, & doit trop me connoître, pour penser que je veuille me servir d'aucune autorité pour lui arracher son consentement. Non, Madame, il faut que ce soit le cœur de Madame de *Gondez* qui lui fasse donner la main : plus elle mérite d'être aimée, plus il est nécessaire d'être aimé d'elle, pour être heureux en la possédant. Eh bien, Monsieur, reprit la Comtesse, il faut donc vous dire, que son bonheur dépend de vous voir renoncer à elle. Cet effort est digne de votre générosité, & son estime pour vous est au point de croire que vous êtes capable d'un tel sacrifice. Madame de *Gondez*, repliqua *Disenteuil*, auroit pu elle-même me faire l'honneur de m'expliquer ses sentimens : elle me connoit assez, pour ne devoir pas douter que ses volontés ne soient pour moi des ordres absolus. C'est parce qu'elle vous connoit, lui dit la Comtesse, qu'elle n'a pas la force de vous avouer elle-

même la passion dont elle est prévenue : Son amitié pour vous n'a pu y consentir. Enfin, vous savez qu'elle dépend d'un père absolu & inébranlable dans ses volontés ; que le choix qu'il a fait de vous, selon vos desirs, met un obstacle aux desseins de Madame de *Gondez*, que vous seul pouvez lui faire surmonter : c'est donc à vous à guérir Monsieur de *Brionsel* de sa délicatesse sur l'exactitude du point d'honneur, pour rendre sa fille maîtresse de son sort. Cette délicatesse sur le point d'honneur me regarde, Madame, repliqua *Difenteuil*, autant & plus que Monsieur de *Brionsel*. Non, je ne puis, par aucune démarche, donner occasion à un homme que je respecte, & qui me fait l'honneur de m'aimer, de penser que je n'ai pas répondu de bonne foi à ses desseins, lorsqu'il me les a communiqués avec sincérité. Mon estime pour Madame de *Gondez* est la même. Monsieur de *Brionsel* pourroit croire, qu'elle est altérée, ou que mes sentimens varient, & que j'ai pris contre ma parole quelque autre engagement : je chéris trop son amitié, pour risquer de la perdre par une conduite si contraire à ce que  
je

je lui dois, & à ce que je me dois à moi-même. Madame de *Gondez*, continua-t-il, a le pouvoir sur son père, que le sang, & la connoissance d'un vrai mérite, donnent; qu'elle agisse, ou fasse agir; & lorsque Monsieur de *Brionsel* sera ébranlé, je remplirai le devoir d'un honnête homme. Vous déguisez en vain, Monsieur, lui dit la Comtesse; vous connoissez trop le Comte de *Brionsel*, pour penser que rien puisse l'ébranler: ainsi, c'est toujours contraindre Madame de *Gondez*, que de conserver son père dans votre parti. Je le vois bien, continua-t-elle, il faut sans nul détour vous instruire de tout. Madame de *Gondez* & mon frère le Chevalier s'aiment depuis plus de deux ans; ce n'est pas une passion naissante, qu'aucuns devoirs puissent surmonter. Vous paroissez ému à ce discours, lui dit-elle. Il est vrai, Madame, répondit *Difenteuil*; & je ne puis penser sans trembler, qu'une vertu aussi... Tenez, reprit la Comtesse en lui coupant la parole, tenez, voilà la preuve de ce que je vous dis, en lui montrant son portrait. Madame de *Gondez* le donna à mon frère, en partant de Paris pour aller en

Bretagne ; & de plus , le voyage que le Chevalier a fait à Gondez étoit de son aveu. Je ne vous dis plus rien, continuait-elle ; je crois vous avoir mis en état de prendre le parti que la délicatesse & l'honneur exigent de vous. Je sens , Madame, reprit *Difenteuil* , la conduite que je dois tenir, & je me flate que Madame de *Gondez* aura lieu d'en être satisfaite. Il laissa la Comtesse dans un désordre qu'elle ne put même lui cacher, & qui ne lui échapa pas.

Mon père alla chez elle , comme il lui avoit promis. Elle lui dit : Il y a longtemps, Monsieur, que je balance à vous instruire d'une chose qui vous affligera peut-être ; mais l'amitié que j'ai pour Madame de *Gondez* , m'engage à rompre le silence , pour vous apprendre qu'elle est prévenue d'une passion violente, que , ni son respect, ni la crainte de vous déplaire, ne fauroient surmonter. Permettez-moi , Madame, lui dit mon père, de vous dire , que je vous crois mal instruite. Si ma fille a de la prédilection pour quelqu'un, c'est de mon consentement. Vous êtes son amie ; mais ce n'est pas d'elle, sans doute, que vous tenez cette

con-



confiance. Ma fille fait que j'ai des vûes pour elle ; sa soumission à mes volontés , & plus que tout , son caractère , me défendent de la soupçonner seulement de manquer jamais à ses devoirs. On hazarde rarement , Monsieur , repartit la Comtesse , une pareille confiance à un père tel que vous , lorsque ce n'est pas de la bouche même de sa fille qu'on tient le secret de son cœur. Celui de Madame de *Gondez* m'est entièrement connu ; & si vous lui refusez les sentimens de père dans cette occasion , j'ose vous assurer , qu'elle fera la plus malheureuse femme du monde. Quoi ! Madame , s'écria mon père tout ému , il seroit vrai que ma fille aimeroit ? Oui , Monsieur , repliqua la Comtesse , elle aime. Eh bien , Madame , reprit mon père brusquement , apprenez-moi le choix de ma fille : sans doute que je ne dois pas l'approuver , puisqu'elle me l'a caché avec tant de soin jusqu'à ce jour. Non , Monsieur , lui dit la Comtesse , son choix ne lui fait point de honte , & je crois qu'il ne vous fera pas rougir. C'est mon frère , c'est le Chevalier de *Fanime* qu'elle aime : sa naissance , & , si j'ose le di-

re, son mérite personnel, ne le rendent pas indigne des bontés de Madame de *Gondez*. Sa fortune seule pourroit être contre lui; cependant, elle n'est pas assez médiocre, pour être un obstacle suffisant pour vous arrêter. Madame, lui dit mon père, le mystère que ma fille m'a fait de ses sentimens, m'a donné le tems de prendre des engagements pour elle: j'ai donné ma parole: ma-fille peut refuser sa main; mais je refuserai mon consentement pour tout autre que ce ui sur lequel j'ai jetté les yeux. Ce n'est pas, Madame, continua t-il, que je n'estime le Chevalier de *Farime*; je connois sa naissance & son mérite. Souffrez, cependant, que je vous dise, que me parler aujourd'hui seulement de cette passion réciproque, ce n'est pas me demander mon consentement, c'est vouloir me l'arracher; & ma fille étoit assez instruite de mes sentimens, pour devoir éviter cet engagement. Il étoit formé, reprit Madame de *Venneville*, avant que Madame de *Gondez* pût prévoir vos volontés. Non, Madame, s'écria mon père, & sa foiblesse est d'autant plus criminelle, qu'elle est la preuve de sa dé-

fo-

obéissance à mes ordres. Eh bien, Monsieur, lui dit la Comtesse, il faut la justifier : elle aime mon frère depuis plus de deux ans . . . . Et vous justifiez ma fille, Madame ? s'écria mon père. Mais non, continua-t-il, on veut surprendre ma crédulité : ma fille n'est pas capable d'un pareil égarement. Ce Portrait, reprit la Comtesse, qu'elle donna à mon frère en partant pour la Bretagne, est un témoin de leur passion mutuelle. Mon père ne douta plus de tout ce que la Comtesse venoit de lui dire, lorsqu'il vit mon Portrait, sur-tout dans cette boîte, qu'il reconnut d'abord pour avoir été à moi. Il se transporta de colère, & tint plusieurs discours dont le désordre marquoit celui de son ame. La Comtesse lui dit : Croyez-moi, Monsieur, respectez-vous ; respectez une fille qui n'est que malheureuse. Donnez-vous le tems de vous consulter vous-même : peut-être, lorsque vous aurez pris conseil de votre raison, aurez-vous plus de douceur pour Madame de *Gondez*, & vous sentirez la nécessité de ne point vous opposer à son bonheur. Mon père ne put éconter cette remontrance, sans des mouvemens  
de

de colère qui éclatoient dans ses yeux. Il quitta la Comtesse sans lui répondre.

Voilà Madame de *Venneville*, qui réfléchit sur ce qu'elle venoit de faire. Peu contente de *Disentueil*, elle l'étoit moins de mon père, & point du tout d'elle. Elle ne goûtoit pas les premières douceurs qu'elle avoit attendu de sa perfidie: le Comte avoit été incrédule, & mon père inflexible; elle étoit criminelle & imprudente, & prévoyoit qu'elle n'en seroit pas plus heureuse. Elle se repentoit, je crois, non par vertu, mais par intérêt & par vanité.

Mon père rentra chez lui sur le champ. Je fus assez heureuse pour ne m'y pas trouver. *Disentueil* arriva presque comme lui. Il le trouva si ému, qu'il lui en demanda la cause. Ah! mon cher Comte, s'écria mon père, que je suis à plaindre! On vient de me défiller les yeux sur la conduite d'une personne qui m'est chère; & ce que je viens d'en apprendre me force à passer subitement, de la plus haute estime, au plus parfait mépris. Hélas! mon cher Comte, continua-t-il, qu'il m'en coûte pour renon-

cer

cer à ma prévention, rien ne m'y avoit jamais préparé ! D'où venez-vous ? lui dit *Difenteuil* : dites-le moi, Monsieur : j'ai des raisons qui autorisent cette question. Je fors de chez la Comtesse de *Venneville*, lui répondit mon père. Eh bien, Monsieur, lui repliqua *Difenteuil*, ne perdez rien de cette haute estime que vous avez toujours eu pour une fille respectable ; je vai la justifier avant même que vous m'ayez dit le sujet qui vous irrite.

Je suis assez malheureux pour être la cause innocente de la noire manœuvre de Madame de *Venneville* : mon attachement pour Madame de *Gondez*, & vos vûes qu'elle a pénétré, ont porté la fureur dans une ame que j'ai rendu sensible sans y penser. La Comtesse de *Venneville* vous aime ! reprit mon père étonné. J'ai lieu de le croire, lui répondit *Difenteuil* ; & ce n'est point la vanité qui me le persuade. J'ai bien prévu, continua-t-il, qu'une tendresse, que la malignité de mon étoile a fait naître, produiroit des effets qui me seroient funestes, & qui porteroient contre Madame de *Gondez*. C'étoit pour détruire  
toute

toute l'estime que j'ai pour elle, & me forcer à renoncer au dessein de lui plaire, que ce matin on m'a tenu des discours que je n'ai achevé d'entendre; que pour être instruit jusqu'où va la malice de Madame de *Venueville*. C'est pour vous forcer sans doute à faire un éclat capable de me faire prendre mon parti, que cette femme artificieuse vient de vous tenir le même langage. Cette intelligence, qu'elle a voulu vous persuader être formée depuis plus de deux ans entre Madame de *Gondez* & le Chevalier de *Famine*; est une imposture; le Portrait en est une suite: le Chevalier en est possesseur, il est vrai; mais je sai, & j'en ai la preuve, que Madame de *Gondez* ne l'a jamais donné au Chevalier. Souvenez-vous, Monsieur, qu'elle fit faire son Portrait quelque tems avant d'aller en Bretagne. Le Chevalier aura séduit quelque *écuyer de l'Argillière*, par le moyen de qui il en aura eu une copie. Mais, reprit mon père, il est dans une boîte qui étoit à ma fille; comment a-t-elle passé dans les mains du Chevalier? Par sa soeur, repliqua *Difenteuil*, à qui je sai que Madame de *Gondez* la don-

donna à peu près dans ce tems-là. Je conviendrai, Monsieur, ajouta *Difenteuil*, que l'intérêt que j'ai toujours pris à Madame de *Gondez*, m'a fait pénétrer dès sa naissance la passion du Chevalier de *Fanime*; mais cette première connoissance, jointe à l'avantage de n'avoir pas quitté de vûe Madame de *Gondez*, ne sauroit me rendre sa conduite suspecte. Si elle avoit aimé le Chevalier, auroit-elle pressé elle-même mon oncle d'aller en Bretagne, où elle a resté un an entier presque malgré lui? Vous pouvez m'en croire, la plus austère vertu n'a rien à reprocher à votre fille; elle a toujours été ferme dans ses devoirs. Enfin, Monsieur, continua *Difenteuil*, voyant que mon père ne paroïssoit pas encore convaincu, vous faut-il un témoignage plus certain pour achever de vous défabuser? Tenez, lui dit-il, lisez cette lettre, en lui présentant celle que le Chevalier m'avoit écrite en partant de Rennes, & que *Difenteuil* m'avoit volée dans une cassette que j'avois étourdiment laissée ouverte. Lors il conta à mon père le voyage du Chevalier en Bretagne, & la manière précipitée dont il étoit parti  
de

de Gondez. Vous me rendez la vie, mon cher Comte, lui dit mon père. Cependant, continua-t-il, c'est en son nom que la Comtesse m'a parlé. . . . Et je suis sûr, reprit *Disenteuil*, que c'est sans son aveu. Mais, Comte, lui dit mon père, si cet artifice n'avoit nul fondement, qu'en espérait Madame de *Venneville*, puisqu'il tomberoit au moindre éclaircissement ? Je conviens, reprit *Disenteuil*, que le Chevalier de *Fanime* aime Madame de *Gondez* depuis plus de deux ans : peut-être qu'un amour si soutenu a fait effet sur son cœur depuis son veuvage. Voilà, Monsieur, où doivent se borner vos soupçons, jusqu'à ce que Madame de *Gondez* vous ait éclairci plus particulièrement : sa franchise vous découvrira bientôt la vérité. Enfin *Disenteuil* me justifia avec tant de force, que mon père resta désabusé, du moins de ce qui l'avoit le plus irrité contre moi. *Disenteuil* fit plus : il conjura mon père, si je lui avouois d'avoir de la passion pour le Chevalier, de ne pas me contraindre. Il lui dit ; qu'il étoit prêt à m'épouser, si mon cœur n'y mettoit point d'obstacle ; mais qu'il le prioit de ne plus son-

ger



ger à lui, si mon penchant m'entraînoit ailleurs.

Lorsque je fus rentrée, mon père passa dans mon appartement. Il me dit avec assez de douceur, qu'on lui avoit appris que je regardois le Chevalier de *Fanime* avec prédilection. Parlez-moi naturellement, ma fille, continua-t-il. Moi ! m'écriai-je un peu émue: j'aimerois . . . . . Oui, vous aimez, reprit-il, & vous aimez le Chevalier de *Fanime*. Ne m'en faites point un mystère; répondez-moi avec franchise; je ne veux pas vous contraindre à épouser *Difenteuil*; mais il mérite trop votre estime, & même votre amitié, pour abuser de sa confiance. Vous ne m'avez point appris, repliquai-je, à déguiser la vérité; & j'aime mieux hazarder de vous déplaire en vous avouant mes sentimens, que de vous donner occasion de penser que je sois capable d'aucun détour avec vous. Oui, Monsieur, j'aime le Chevalier de *Fanime*; mais ma tendresse fera toujours la victime de vos ordres, quand vous ne voudrez pas la regarder avec bonté. J'ose pourtant espérer, que vous ne me refuserez pas de rester libre, si vous désapprouvez mon choix.

choix. N'ai-je point à me plaindre de vous, reprit mon père, d'avoir si peu combattu un panchant qui me forcera de manquer de parole au plus honnête homme du monde, & pour qui j'ai la plus tendre amitié ? Songez - vous, ma fille, au chagrin que vous me donnez par cette passion, que. . . Voilà ma main, Monsieur, repliquai-je à mon père. Ma tendresse ne peut me porter à la défobéissance ; j'épouserai le Comte de *Difenteuil*, si vous me l'ordonnez : je ne vous ferai point rougir, en donnant la moindre atteinte à mon devoir. Mais quelle est ma destinée ! Vous me rendrez la plus malheureuse femme du monde, en m'unissant à l'homme le plus estimable que je connoisse, & que je me reprocherai à tous les instans de ne pas aimer autant qu'il le mérite. Je ferai plus, Monsieur : je n'empoisonnerai point sa félicité en lui apprenant ma situation, qui m'attireroit sa pitié : heureuse, si ma tristesse profonde ne la lui découvre pas ! Mon frère entra dans ce moment. Venez, mon fils, lui dit mon père, venez apprendre quelle est la fausseté de Madame de *Veuneville*. C'est la plus per-

fide

fide de toutes les femmes : elle trahit votre tendresse , elle trahit l'amitié de votre sœur ; & sans *Difenteuil* qui vient de m'arracher à l'erreur où elle venoit de me plonger , j'aurois la douleur de croire ma fille indigne de la moindre estime. Quoi ! m'écriai-je , Madame de *Vanneville* a voulu me noircir ! . . . Oui , ma fille , reprit mon père en m'interrompant , elle a voulu vous deshonoré dans mon esprit & dans celui de *Difenteuil* : cependant , c'est lui qui vient de me defabufer , c'est lui qui vient de m'ouvrir les yeux sur l'innocence de votre conduite , que la Comtesse a voulu noircir par la calomnie la plus affreuse. Alors il nous raconta la manœuvre de cette artificieuse femme avec lui & le Comte. Qui peut avoir instruit , dis-je à mon père , Madame de *Vanneville* , des sentimens du Comte pour moi , & de vos desseins ? C'est moi , reprit mon frère , outré de douleur & de colère ; c'est mon imprudence , ou plutôt ma foiblesse , qui vous a fait courir le risque de perdre l'estime de mon père. Vous en êtes puni , lui dis-je , puisqu'elle vous arrache à une erreur qui vous étoit peut-être trop ché-

chère, & qu'elle vous démafque la Comteffe. J'avoué, continuai-je, que j'ai manqué d'expérience pour connoître un caractère auffi dangereux. Vous en êtes instruits tous deux, reprit mon père; conduifez-vous en conféquence, & ne faites rien dont je puiffe me plaindre. Je n'attens pas vos ordres, Monsieur, dit alors mon frère, pour vous affurer que je ne verrai plus Madame de *Venneville*; la vanité & l'honneur auront bientôt étouffé la paffion que j'avois pour elle: en un mot, je dois ce facrifice à ma fœur, & je me le dois à moi-même. Songez à la parole que vous me donnez, lui dit mon père. Pour vous, ma fille, continua-t-il, je ne vous dis rien; un refte d'amitié, que l'habitude feule avoit formée, doit céder fans peine à votre raifon. Trifte converfation, qui me fournit une ample matière à des réflexions bien affligeantes!

Mon père, en me quittant, donna ordre à fon Suiffe de ne laiffer jamais entrer le Chevalier, foit qu'il me demandat, ou demandat mon frère. Le proeedé de Madame de *Venneville* rompoit pour jamais le lien de l'amitié entre elle  
&

& moi. La seule idée consolante, qui se présente à mon esprit, étoit de penser que le Chevalier n'avoit point de part à la perfidie de sa sœur ; la connoissance que je croyois avoir de son caractère, celle qu'il avoit du mien, m'en assuroit. Je résolus donc de lui écrire. Je voulois le voir, & ne savois en quel endroit. Madame de *Jussy* mourante m'ôtoit la liberté de prendre la maison de sa fille, qui étoit l'unique pour moi. Enfin, je pris le parti que vous allez apprendre par ces mots.

*La maison de mon père vous est défendue, & je m'interdis pour jamais celle de Madame de Venneville. Peut-être que ce discours est une énigme pour vous, du moins je le souhaite. Trouvez-vous ce matin à dix heures aux Thuilleries, sur la terrasse des Capucins, où vous arriverez par le Carrouzel : j'aurai la douleur de vous apprendre des choses qui vous affligeront par les endroits les plus sensibles. Adieu, Chevalier. De la confiance & de la fermeté dans nos sentimens, peuvent seules mettre fin à des obstacles malheureux, qui peut-être ne font que de commencer.*

Le

Le Chevalier se rendit aux Thuilleries, avec une inquiétude facile à comprendre. J'y allai avec *Souville*. Le Chevalier m'aborda d'un air troublé, en me disant: La maison de Monsieur de *Brionfel* m'est défendue, Madame! De quel crime me punit-il? & quel est celui de ma sœur, pour se trouver enveloppée dans mon malheur? C'est elle, lui dis-je, qui a mis les choses dans l'état où elles sont; c'est sa perfidie à mon égard... Ma sœur! s'écria le Chevalier en m'interrompant. Ah! Madame, êtes-vous bien informée? Ecoutez-moi, lui dis-je, avant de vous étonner. Alors je lui contai l'amour de la Comtesse pour *Difentuil*, tout ce que cette passion lui avoit fait faire, enfin ce qui s'étoit passé la veille.

Justifiez-la à présent, continuai-je; ou plutôt, justifiez-vous d'avoir abandonné mon Portrait à des desseins perfides. Ah! Madame, s'écria le Chevalier, ayez pitié de l'état où je suis; ne m'accablez pas du reproche d'avoir eu assez de confiance pour une sœur que j'en croyois digne, & que même votre amitié pour elle autorisoit. Ma sœur, continua-t-il, sacrifie votre gloire, la mienne, la sien-

ne,

ne, au désir de se satisfaire : non, le mépris le plus outrageant ne sauroit la punir assez ; j'y joindrai celui de ne la voir jamais. Je vous défens, lui dis-je, de faire un éclat qui tourneroit contre moi : ne la punissez pas d'un égarement dont elle portera toute la peine. Mais, continuai-je, il n'est plus question du mal qu'elle vient de nous faire ; il faut y chercher un remède. Je ne saurois plus vous voir, qu'il n'en coûte à ce que je me dois. La maison de Mademoiselle de *Jussy* est la seule où je puisse me permettre cette licence : la mort de sa mère, que je viens d'apprendre, nous en ôte la liberté pour quelques jours ; je ne vous verrai donc que lorsque cette aimable fille sera en état de nous recevoir. Que je suis à plaindre, Madame ! me dit tendrement le Chevalier : ma sœur, perfide à votre égard & au mien ! Monsieur de *Brionsel* déclaré contre moi, & prévenu peut-être dans ce moment contre ma probité ! & plus que tout, Madame, un rival que vous venez de me découvrir ! Et quel rival encore ? Un homme redoutable par son mérite, qu'un père ambitieux & altier vous ordonne de prendre pour  
*Tom. X. K époux !*

époux ! Je ne vous verrai plus que rarement & qu'avec contrainte, tandis que ce rival si dangereux vous verra tous les jours. Votre cœur seul est pour moi. C'en est assez, lui dis-je, pour vous rassurer. Que je crains, reprit le Chevalier, l'autorité de Monsieur de *Brionsel*, & votre respect pour lui ! Je ne suis point accoutumée, lui repliquai-je, à désobéir à mon père ; cependant, je vous promets de résister à ce qu'il veut. Oui, je me conserverai libre, jusqu'à ce que je puisse me donner à vous. Estimez-moi assez, pour ne pas mettre en doute la parole que je vous donne. Le Chevalier étoit si pénétré de douleur, que ses discours n'avoient nulle suite. Les miens se resentoient aussi de l'agitation où j'étois. Enfin, je le quittai, en l'assurant, que rien n'ébranleroit jamais mes sentimens. Il me pria de lui donner la permission de m'écrire. Je fais plus, lui dis-je, je vous promets de répondre à vos Lettres : ce seroit être trop cruels à nous-mêmes, que de nous refuser ce plaisir dans nos malheurs.

J'allai, en sortant des Thuilleries, chez Mademoiselle de *Jussy*, lui témoi-  
guer



gner la part que je prenois à sa douleur. Je la trouvai si pénétrée de la perte qu'elle venoit de faire, que je crus devoir l'arracher de chez elle. Mon père la reçut avec une amitié d'autant plus sincère, qu'il l'estimoit véritablement. Il l'avoit toujours fort aimée; cent fois il avoit souhaité qu'elle eût été l'objet de l'attachement de mon frère.

Après le dîner, je laissai Mademoiselle de *Jussy* dans l'appartement de mon père; je passai dans le mien. A peine y étois-je, qu'on m'annonça *Difenteuil*. Votre modestie souffrira-t-elle, lui dis-je, que je vous témoigne ma reconnoissance d'avoir développé à mon père des vérités qui m'ont dérobée à son ressentiment, & qui m'ont conservé toute son estime? C'est à vous aujourd'hui à qui je la dois. Vous ne la devez, Madame, reprit modestement *Difenteuil*, qu'à l'innocence de votre conduite: je vous devois le témoignage que j'en ai rendu à Monsieur de *Brionfel*. En effet, Madame, qui peut avec plus de connoissance que moi vous rendre justice, & vous estimer autant que vous le méritez? **Heureux** si j'avois pu m'arrêter à ces sim-

ples sentimens ! Ne vous allarmez point, Madame, je ne romps aujourd'hui le silence, que pour vous dire, en prenant congé de vous, que je pars plus pénétré que jamais de la passion violente que vous m'avez inspirée. Je ne vous parlerai point, lui dis-je, de l'estime que j'ai pour vous ; c'est un sentiment que je partage avec toutes les personnes qui vous connoissent : mais la plus solide amitié, & la plus sincère reconnoissance, ne peuvent-elles vous arrêter ? Pourquoi me donner la douleur de vous voir partir si précipitamment, dans le tems que je dois le plus à votre générosité ? Vous ne lui devriez rien, Madame, me dit *Difenteuil*, si je restois à Paris : les bontés que Monsieur de *Brionfel* a pour moi, seroient toujours un obstacle à ce que vous pouvez regarder comme votre bonheur. Non, Madame, je ne veux point le traverser. C'est en m'éloignant que je veux conserver toute votre estime, & vous laisser maîtresse absolue de votre sort. Monsieur de *Brionfel* est déjà instruit de mes sentimens : il fait, que je donnerois la moitié de ma vie pour vous posséder ; mais il fait aussi,

Ma-

Madame, que je ne voudrois vous obtenir que de vous-même. Enfin, je l'ai prié de ne plus vous contraindre sur le choix d'un époux. Que je suis injuste ! m'écriai-je : & que vous êtes malheureux ! lui dis-je, pénétrée d'admiration. Ah ! Madame, s'écria *Difenteuil* en se jetant à mes genoux, que mon sort est en effet digne de pitié ! Je vous adore, & je vous pers ! Un autre vous possédera ! Quel tourment pour moi, seulement d'y penser ! Il ne fut plus le maître dans ce moment, ni de sa douleur, ni de ses larmes qu'il répandit sur mes mains qu'il tenoit serrées dans les siennes. J'avoue, que je n'eus pas la dureté de les lui arracher. Que faites-vous, lui dis-je, mon cher Comte ? A quoi vous sert toute votre raison ? Servez-vous en contre moi : je ne mérite pas des sentimens si tendres. Il garda assez longtems le silence, les yeux attachés fixement sur moi : & se relevant tout à coup, il me dit, Adieu, Madame : Je ne vous verrai plus : je vous dois cet effort : je vai partir pour aller en Bretagne, non pour vous oublier, mais pour vous y regretter le reste de ma vie. C'en est donc fait, con-

tinua-t-il, je vous quitte. Juste Ciel, puis-je le penser!... Adieu, Madame, reprit-il encore en m'embrassant tendrement; je souhaite que vous soyez aussi heureuse que je vai être à plaindre. Il me quitta sans me donner le tems de lui répondre. Je sentis dans cet instant une véritable affliction de l'état où je voyois *Difenteuil*; j'avois trop d'amitié pour lui, & je lui devois trop de reconnoissance, pour ne pas ressentir une sincère douleur de l'excès de la sienne.

Un caractère aussi vertueux que rare, une conduite qui ne s'est jamais démentie, des actions répétées & toujours généreuses, vous intéressent pour *Difenteuil*; & je sens que vous vous révoltez contre moi: mais suspendez votre jugement. Je l'avouerai, cependant, je sentis dans cette occasion une secrète confusion de la préférence que j'avois donnée au Chevalier sur *Difenteuil*. J'aurois voulu m'arracher au premier, pour me donner à l'autre, qui me forçoit malgré moi, & même malgré ma prévention, à regarder son malheur comme un effet d'un caprice honteux pour mon discernement; car je ne pouvois refuser à *Difenteuil*.

*sentueil* l'avou intérieurement de la supériorité de ce vrai mérite, qui seul devoit justifier la foiblesse des femmes. Mais mon cœur, nourri dans l'espérance de rendre le Chevalier heureux, & toujours entraîné par son penchant, étoit plus fort que ma raison, qui me faisoit rougir inutilement.

J'étois dans cette situation, lorsque mon père entra. Qu'avez-vous, ma fille? me dit-il: vous paroissez troublée. *Disentueil*, qui sort de votre appartement vous cause-t-il ce désordre? Oui, Monsieur, lui repliquai-je; il vient de prendre congé de moi, & j'avoue que son départ me touche sensiblement. Le principe qui le fait partir est si généreux, que je me reproche de n'être pas la maîtresse de l'arrêter. Je souhaite, que vous ne vous fassiez jamais que ce reproche, reprit mon père; & puissiez-vous ne jamais regretter *Disentueil*! Mais, ma fille, souvenez-vous qu'un homme tel que lui est rare. Mademoiselle de *Jussy*, qui entra dans le moment, interrompit un discours très embarrassant pour moi. Je passai le reste du jour & la nuit occupée du départ de *Disentueil*. La noblesse

de ses procédés me frappoit au point , que j'aurois voulu lui sauver la douleur de me voir au Chevalier ; & je tremblois presque dans le même instant , que mon père ne fût inexorable.

Le lendemain, *Souville* me rendit une Lettre du Chevalier. A peine avois-je achevé de la lire , que mon père entra. *Difenteuil* est parti , Madame , me dit-il : sa générosité vous délivre de mes importunités , puisqu'il m'a prié de ne plus penser à lui. La conduite toujours soutenue du Comte de *Difenteuil* , repliquai-je , m'a accoutumée à tout ce qu'il peut faire de plus généreux , sans en être surprise. Deux jours après , mon père eut avec moi cette conversation.

Je m'en suis déjà expliqué avec vous , ma fille , me dit-il : je ne veux pas vous contraindre à épouser *Difenteuil* : je vous sacrifie le désir ardent que j'avois d'unir cet homme estimable à ma famille. Je vous demande pour reconnaissance , à votre tour , un sacrifice : il vous coûtera , je le crois ; mais mon estime pour *Difenteuil* , ma prudence & ma tendresse pour vous , l'exigent. Songez-vous quel homme vous refusez ? Avez-vous mû-

rement réfléchi, ma fille, quel est celui que vous lui préférez? *Difenteuil* possède toutes les qualités qui composent un homme parfait. Il joint à ces qualités une grande naissance, & plus de cent mille livres de rente. Le Chevalier de *Fanime* est de bonne maison; j'en conviens; mais sa fortune est médiocre; & quelle que soit votre prévention, vous ne sauriez vous empêcher de connoître que son mérite est bien inférieur à celui de *Difenteuil*. Cependant, ma fille, je ne m'opposerai point à ce que vous voulez, si le Chevalier de *Fanime* vous mérite, & si vous persistez dans votre dessein, lorsque vous aurez passé avec moi une année à Mondelis. Voilà le sacrifice que je vous demande; mon consentement y est attaché. Vous n'avez pas besoin, Monsieur, répondez-je à mon père, de joindre à vos ordres une récompense de ce prix, pour m'engager à vous obéir; il suffit que vous ordonniez mon respect & mon attachement pour vous me feront toujours condescendre, sans même murmurer, à tout ce qui pourra vous prouver que je mérite vos bontés. Vous voulez que j'aille à Mon-

delis ; je suis prête à partir : marquez-moi le jour de votre départ , & je vai me préparer à vous suivre. Oui , mon père , continuai-je , vous êtes & ferez toujours le maître de ma conduite. Que je suis content de vous , ma fille ! me dit-il en m'embrassant. Plaise au Ciel , que vous soyez aussi heureuse que vous méritez de l'être ! & que je me sens heureux père de vous voir tant de vertu ! Il me dit ensuite , que mon frère venoit aussi à Mondelis , & que nous partirions dans huit jours. Je lui demandai , s'il approuveroit que j'engageasse Mademoiselle de *Jussy* de venir passer avec moi une partie de son deuil. Mademoiselle de *Jussy* mérite votre amitié , me répondit-il ; choisissez toujours des amies de cette espèce , vous ne vous en repentirez jamais, Tâchez , continua-t-il , de la déterminer à ce voyage , je serai charmé qu'elle contribue à vous rendre le séjour de Mondelis aimable.

Mademoiselle de *Jussy* reçut avec plaisir la proposition de venir passer un tems considérable à Mondelis. L'amitié qu'elle avoit pour moi , & le désir de se tirer de l'embarras où la mort de sa mère la jet-



jettoit, la déterminèrent. Je fus sensible à sa complaisance ; je crus tirer de sa compagnie des secours pour adoucir l'absence du Chevalier, qui me paroïssoit dure à soutenir. Il m'écrivoit tous les jours ; je me donnois la douce liberté de lui répondre. Je lui marquai le départ de *Difenteuil* : je ne pus m'empêcher de lui parler des procédés généreux de ce rival ; j'en étois pénétrée, & la vanité n'avoit nulle part, au détail que je lui en fis. Je crois pourtant que ce détail lui causa plus d'inquiétude, que l'éloignement de *Difenteuil* ne lui fit de plaisir. Je m'en aperçus dans ses Lettres. Mon respect pour mon père, ma timidité à ne vouloir rien prendre sur moi pour le voir, & le mérite de *Difenteuil*, à qui il rendoit justice, tout cela l'effrayoit ; & cet effroi délicat me charmoit. La veille de mon départ, qu'il ignoroit encore, je lui mandai de se trouver chez Mademoiselle de *Jussy*, qui étoit allée chez elle donner des ordres domestiques.

J'avois prié cette aimable fille de prévenir le Chevalier sur mon voyage. Lorsque j'entrai, il me dit avec une dou-

leur & un abattement extrême, C'est donc, Madame, pour me dire adieu, que votre bonté vous amène ici ? Je vous pers, & je vous pers demain ! Il est vrai, lui dis-je, que je pars ; mais il n'est pas vrai, que vous me perdiez : je me flate, qu'un heureux retour nous fera oublier les maux de l'absence. Mon père m'a parlé avec assez d'amitié, pour devoir l'espérer. Ah ! Madame, s'écria le Chevalier, que je crains la politique de Monsieur de *Brionfel* ! Son amitié pour *Difenteuil*, que dis-je ? son ambition lui fera renoncer avec bien de la peine à ses premières vûes. *Difenteuil* ne songe plus à moi, repliquai-je. Vous pouvez le souhaiter, Madame, reprit le Chevalier ; mais pouvez-vous le croire ? Non, & *Difenteuil* espère encore tout du tems, & des ruses ménagées de Mr. de *Brionfel*. Il vous arrache de Paris, c'est avoir déjà gagné beaucoup ; votre soumission l'assure du reste, & si j'ose le dire, me laisse en proie aux plus vives inquiétudes. Qui, Madame, continuait-il, je vous pers, c'en est fait, je le sens ; la douleur mortelle dont je suis saisi, en est le sûr pressentiment. Tenez  
une

une conduite à qui on ne puisse rien reprocher, lui dis-je, & je vous répons de notre bonheur. Je connois mon père, je sçai comme il m'a parlé; enfin je vous quitte avec une sorte de tranquillité qui doit vous en donner, & je l'exige. Quoi! Madame, me dit douloureusement le Chevalier, je ne vous verrai d'un an, & vous voulez que je reçoive ce coup affreux avec tranquillité? Non, Madame, ma tendresse est trop violente, pour me laisser tant de raison. Hélas, continua-t-il, si j'osois me plaindre de la votre, & vous dire que si votre cœur. . . . Je vous aime, Chevalier, lui dis-je en l'interrompant, & je vous aime assez pour ne connoître de bonheur que celui d'être unie à vous. Croyez donc, que si j'envisageois des difficultés insurmontables, vous me verriez peut-être plus affligée que vous ne l'êtes. Plus vous cherchez, Madame, reprit le Chevalier, à m'adoucir la douleur que je ressens de vous perdre, plus j'en suis pénétré. Votre bonté la redouble, en me faisant sentir l'excès de mon bonheur. Est-il possible, s'écria-t-il, que je puisse être en même tems aussi heureux,

reux, & aussi malheureux? Mais, Madame, continua-t-il, vous ne me dites rien des moyens qui pourront me faire supporter votre absence. Pourrai-je vous écrire? Ne me rassurerez-vous point par vos Lettres? Enfin, ne me permettrez-vous pas de tout tenter pour vous voir à Mondelis? Non, lui dis-je: gardez-vous bien de vous y montrer; je vous y verrois avec trop d'inquiétude, & cette démarche pourroit nous perdre l'un & l'autre. Quoi! Madame, me dit-il tendrement, je vai être un an sans vous voir? Oui, lui repliquai-je, c'est un sacrifice qu'il faut faire à notre tendresse; elle exige de nous de la prudence & de la fermeté. Mes Lettres vous adouciront, autant que je le pourrai, la peine que vous causera mon éloignement; les vôtres me donneront la force d'attendre ce que j'espère du tems. Ce sera à *Souville*, à qui vous les adresserez; les miennes vous feront rendues par son frère, que mon père laisse à Paris.

Nous passâmes le reste du jour dans la situation qu'on peut comprendre, lorsque deux personnes s'aiment, qu'ils vont se séparer, qu'ils craignent, & qu'ils espé-

pé-

·pèrent. Tous ces mouvemens différens se terminèrent par les protestations de tenir ferme contre tout ce qui s'opposeroit à notre bonheur.

Nous primes le lendemain la route de Mondelis. Mon père avoit une satisfaction répandue sur le visage, d'autant plus vive, qu'il croyoit voir sur le mien de la sérénité. Il est vrai que je partoisois avec assez de tranquillité : la parole que j'avois de mon père, & la passion violente que je croyois pour moi dans le cœur du Chevalier, me faisoient soutenir avec force une démarche nécessaire, & que je croyois utile à mes desfeins.

Nous arrivames donc à Mondelis. Mademoiselle de *Jussy* fut étonnée de la magnifique situation de ce Château, à qui la Loire sert de canal. Le bâtiment, les jardins, les eaux, ne la surprirent pas moins. En effet, l'Art, quoique recherché, n'y étouffe point les beautés de la Nature, & concourt avec elle à en faire un séjour délicieux.

Le Chevalier répondit à mon impatience ; je reçus, presque en arrivant à Mondelis, une de ses Lettres. La lecture

ture m'en fit un plaisir extrême; sa tendre douleur y étoit exprimée si naïvement, que je m'applaudissois d'avoir inspiré une passion si vive à un homme pour qui j'en avois une assez véritable, pour surmonter, par ma patience & ma fermeté, tout ce qui s'opposeroit à la rendre heureuse. Toutes les Lettres qui suivirent cette première étoient du même stile. Je le nourrissois par le mien. La pureté de mes sentimens me donnoit une liberté, qui devoit lui plaire. Ce doux commerce jettoit un calme dans mon ame, qui se répandoit dans toutes mes actions. J'étois toujours occupée du Chevalier; mais je l'étois sans tristesse, & presque sans inquiétude.

Mon père nous donnoit tous les jours quelque nouveau plaisir: il étoit, par ses manières prévenantes & par sa gaieté, le plus jeune de la troupe. Il s'occupoit également du soin d'arracher Mondelis à sa passion, de me distraire de la mienne, & d'amuser Mademoiselle de *Jussy*. Son amitié pour elle augmentoit, à mesure qu'il connoissoit mieux la bonté & la douceur de son caractère. Je vis même que mon frère s'ac-

cou-

coutumoit à son esprit : il commençoit à être non-seulement à son aise avec elle, mais il la cherchoit d'un air où la complaisance ni les bienfécances n'entroient plus pour rien : sa conversation lui faisoit un plaisir, qui l'entraînoit doucement vers cette aimable fille. Elle le railloit souvent sur un ennui & un air rêveur qu'il n'avoit plus. Il se défendit d'abord en homme du monde ; mais il ne tarda pas à se défendre d'un ton plus sérieux. Mon père s'aperçut que le séjour de Mondelis devenoit aimable à mon frère : il en ressentit un plaisir d'autant plus sensible, que ce lui étoit une preuve que l'absence, & Mademoiselle de *Jussy*, commençoient à faire leur effet.

Un jour que je me promenois avec lui, il me dit : Me trompai-je, ma fille ? Mademoiselle de *Jussy* ne fait-elle pas oublier à mon fils Madame de *Venneville* ? Elle en est bien capable, lui repliquai-je ; & je crois que vous pardonneriez de bon cœur à mon frère cette légèreté. Répondez-moi sérieusement, reprit mon père ; qu'en pensez-vous ? Ils sont tous deux aimables, lui dis-je, ils se voyent à tous momens. on peut prévoir

voir fans être forcier, ce qu'il arrivera. Et qu'arrivera-t il ? repliqua mon père. Que mon frère aimera Mademoiselle de *Jussy*, lui dis-je. Il ne s'en doute pas encore, & tant mieux ; ne l'en faisons point appercevoir, laissons agir son cœur, qui l'a déjà mené de la complaisance aux soins, & qui des soins le mènera bien vite à l'amour, & à l'amour tel que nous le voulons. Oui, mon père, continuai-je, ils s'aimeront, je vous en donne ma parole. Vous me dites de bien jolies choses, repliqua mon père en riant ; mais vous ne me dites pas de trop bonnes raisons. En voici d'excellentes, lui répondis-je. Mon frère a pris l'habitude d'aimer ; il est au desespoir de n'avoir rien dans le cœur, depuis que la raison lui a fait voir l'indignité du procédé de Madame de *Venneville*. Mademoiselle de *Jussy*, fans en faire trop, se présente de bonne grace ; elle voit mon frère libre, elle l'estime ; elle n'a jamais rien aimé, mais elle a un cœur pour aimer : elle se trompera tout comme mon frère se trompe encore ; elle l'écouterà d'abord pour s'amuser, le raillera, badinera, & enfin l'aimera sérieusement. Il faut avouer, me dit



dit alors mon père d'un ton railleur, que vous autres femmes vous avez le sentiment bien fin sur tout ce qui s'appelle tendresse : & je trouve que vous en savez beaucoup, pour une femme de votre âge & aussi raisonnable que vous l'êtes. Oh ! Monsieur, je n'en saurois pas tant, lui répondis-je sur le même ton, si je l'étois moins ; je n'aurois pas eu le loisir de tant réfléchir.

Je vis mon frère s'échauffer peu à peu pour Mademoiselle de *Jussy*, & l'idée de Madame de *Venneville* s'affoiblir, à mesure qu'il trouvoit cette fille aimable. Il lui disoit toujours des choses tendres, & d'un air où le vrai se faisoit sentir. Elle en badinoit sans cesse, quoique sa pénétration pût bien lui faire appercevoir que mon frère ne badinoit point ; aussi la manière dont elle le plaisantoit n'avoit rien de rebutant. Enfin, mon frère s'aperçut qu'il l'aimoit véritablement. La connoissance, qu'il avoit de son mérite, le rendit content de son choix ; mais il étoit infiniment allarmé de son indifférence naturelle. Il me confia sa tendre crainte. Je fus charmée de cette passion, qui me parut telle que je  
la

la souhaitois. Je lui dis, que je travaillerois de mon mieux à son bonheur. Que vous aurez de peine, me répondit-il, à lui persuader que je l'aime ! Effectivement, lui dis-je, ce devrait être votre ouvrage. Mais pourquoi, continuai-je, désespérez-vous si fort de la convaincre ? Pourquoi ? me repliqua-t-il. C'est que vainement je lui parle de ma tendresse, elle n'en croit pas un mot ; une raillerie fine, dont Madame de *Venneville* est toujours l'objet, termine tous nos entretiens. Tant mieux, lui dis-je, & vous aurez plus d'obligation que vous ne pensez à Madame de *Venneville* ; elle met doucement le cœur de Mademoiselle de *Jussy* en mouvement ; l'incrédulité dont vous vous plaignez, est déjà chez elle un désir d'être aimée ; & sachez, mon frère, que toute femme, qui n'est pas coquette, est bien prête d'aimer, lorsqu'elle désire de l'être.

Vous me sauriez peut-être mauvais gré, Madame, si je m'arrêtois trop longtemps sur le progrès que l'amour fit dans le cœur de mon frère, & dans celui de Mademoiselle de *Jussy*. Votre impatience veut que je vous ramène à votre principal

cipal objet ; & je vai le faire , lorsque je vous aurai dit , que mon frère persuada enfin cette aimable fille , & que mon père , plein d'estime & d'amitié pour elle , obtint sa parole pour épouser son fils à notre retour à Paris , qui étoit le tems où devoit finir son deuil.

Le Chevalier m'écrivoit toujours avec la même régularité & la même tendresse ; toutes ses Lettres étoient pleines d'une impatience vive de me voir , ne fût-ce qu'un moment. Il murmuroit contre ma rigueur , qui lui défendoit de faire aucune démarche ; & je m'applaudissois du pouvoir que j'avois sur lui , qui le rendoit si soumis à mes ordres : enfin j'étois dans une sécurité sur son compte , qui partoît du peu d'expérience que j'avois du commerce du monde.

Depuis trois mois que nous étions à Mondelis , je m'étois liée de société avec la Marquise de *Menzou* , qui étoit une femme aimable & de beaucoup d'esprit. La Terre , où elle demouroit une bonne partie de l'année , n'étoit qu'à deux lieues de celle de mon père. Nous nous visitions souvent. Un jour qu'elle étoit à Mondelis , & que nous nous promenions seules,

les , je nommai par hazard le Chevalier de *Fanime*. Elle me dit qu'elle le connoissoit fort , à l'occasion d'une de ses amies , dont il avoit été très amoureux. Je lui demandai , avec une émotion que je me fis effort pour cacher , s'il y avoit longtems. Il peut y avoir six mois qu'il ne la voit plus , me dit-elle , & ils se sont aimés plus d'un an. Mon émotion augmenta avec ma curiosité : je la priai , d'un air assez simple , de me conter cette aventure pour nous amuser ; je lui dis d'un ton plaisant , qui me coûta , que la campagne donnoit la permission de parler un peu de son prochain. Elle consentit à me conter cette intrigue du Chevalier , à condition de ne pas me nommer son amie ; & voici les traits mortels dont elle me perça le cœur.

Il y aura deux ans au mois de Mai , que passant sur le rempart avec mon amie , l'aissieu de mon carrosse se rompit. Nous étions très-embarrassées , lorsque le Chevalier de *Fanime* , que je connoissois pour l'avoir vu dans le monde , passa. Dans le moment il arrêta , & m'offrit son carrosse , d'une manière trop polie pour le refuser. Cet accident me fit prendre

dre le parti d'aller chez moi. Le Chevalier me donna la main jusques dans mon appartement. En me quittant, il me pria de trouver bon qu'il me rendit ses devoirs: je le lui accordai avec d'autant plus de plaisir, qu'il est aimable. Mon amie le trouva tel; & comme elle est très-jolie, qu'elle est pleine de grace & de vivacité, le Chevalier la regarda avec le désir de la connoître plus particulièrement. Enfin, ils se virent & s'aimèrent. Le mari de mon amie, amoureux éperdument de sa femme, homme jaloux & violent, prit bientôt ombrage du Chevalier. Il défendit à sa femme de le recevoir. Cette défense irrita une passion naissante. Mon amie, plus fine que je ne la croyois, me fit mystère de la jalousie de son mari, & par-là se conserva la liberté de se trouver chez moi avec le Chevalier. Il est amusant, mon amie est vive & badine; ainsi je les reçois l'un & l'autre avec plaisir: je soupçonnois même assez légèrement leur intelligence. Dans ce temps-là, le Chevalier fit un voyage en Bretagne. Il me demanda la permission de m'écrire; je la lui donnai bonnement. Il demanda aussi  
à

à mon amie la même grace ; elle la lui accorda , mais plus mystérieusement que moi , & à condition , lui dit-elle , que Madame de *Menzou* voudra bien que vos Lettres pour moi soient dans celles que vous lui écrirez. J'y consentis. Avez-vous fait , lui dis-je , assez de cas de ces Lettres , pour les garder ? Oui , me répondit-elle ; & je vous les ferai voir , pour peu que vous en ayez curiosité : vous les trouverez jolies. Je vous prens au mot , lui dis-je ; je serai charmée de voir si le Chevalier de *Fanime* écrit aussi bien qu'il parle. Mais achevez votre Histoire ; je m'intéresse déjà pour votre amie.

Le voyage du Chevalier fut court , reprit la Marquise ; il revint aussi amoureux qu'il étoit parti , & leur intelligence continua. Je fus qu'ils se voyoient furtivement dans la maison d'une femme qui avoit été autrefois à mon amie : je crus alors , que je devois prier le Chevalier de ne plus me faire de visite , & je l'ai peu vu depuis ce tems-là. Le mari découvrit assez de manœuvres de sa femme , pour entrer en fureur ; il gronda , menaça , & n'avança rien. Les difficul-  
tés

tés devinrent plus grandes ; mais les précautions furent mieux prises. Ils se virent. Le jaloux, quoique violent, avoit une sorte de sagesse dont il faisoit parade dans le monde, qui donnoit de la confiance à nos amans. Il y avoit plus d'un an que les choses étoient en cet état, lorsque le Chevalier de *Fanime* fut attaqué la nuit par trois hommes. Vous avez sans doute sçu le détail de cette affaire, puisque c'est au Comte de *Disenteuil* qu'il dut la vie, par le secours qu'il en reçut. Le Chevalier sortoit de chez cette femme dont je vous ai parlé, où il avoit soupé avec mon amie. Je n'ai jamais douté que ce ne fût le mari, que la jalousie & la vengeance avoient déterminé à faire un mauvais tour au Chevalier. Le Chevalier même en a été persuadé ; le caractère du mari, & quelques discours qui furent dits à *Fanime* en l'attaquant, tout cela, dis-je, l'instruisit suffisamment du parti qu'il devoit prendre, de ne jamais voir mon amie. Lorsqu'il fut entièrement hors de danger, le mari jaloux & furieux emmena sa femme brusquement dans sa Province, où il lui fait faire, je crois, une dure pé-

nitence d'avoir blessé la foi conjugale.

J'avois eu le loisir, pendant le discours de Madame de Menzou, de me remettre en apparence du trouble extrême où j'étois. Je la remerciai de sa complaisance; je lui dis, que je plaignoiss son amie, que la punition qu'elle souffroit de sa faute me faisoit oublier qu'elle étoit coupable. Je lui fis encore, & malgré moi, quelques questions sur son amie, & tâchai vainement à lui faire nommer cette femme.

La Marquise voulut s'en retourner chez elle ce même jour. Je m'y opposai foiblement: les Lettres, dont elle m'avoit parlé, me causoient un désir ardent de la savoir en lieu de me les montrer. Je ne vous parlerai point, Madame, de la nuit affreuse que je passai; j'ai honte de m'en souvenir: de plus, il faut vous conduire, selon votre impatience, dans le cabinet de la Marquise.

J'allai chez elle dès le lendemain. Je me fis effort pour ne lui pas parler d'abord de notre conversation de la veille; mais après quelques discours généraux, qui furent courts, & que je trouvai très-

ma-



manière la plus aisée que je pus. Enfin, je vis les funestes témoignages de la perfidie du Chevalier. Son écriture, les dates, le lieu, tout me fit voir une vérité dont j'aurois voulu douter. La dernière étoit du même jour que celle qu'il m'avoit écrite à Gondez : je la mis adroitement dans ma poche sans que la Marquise s'en apperçût. Lisez-la, Madame, la voici.

*Vous me l'aviez bien prédit, Madame, que je me repentirois de la complaisance que j'ai eu d'accompagner Monsieur & Madame la Duchesse de . . . aux Etats de Bretagne. Heureusement, j'ai trouvé une raison plausible pour les quitter, & je pars. Je laisse une compagnie très-noble, mais très-ennuyeuse. Quelle vie pour un homme de mon caractère, que d'être obligé d'essuyer de longs complimens, de jouer gros jeu, de boire beaucoup de vin, toutes choses que je hais! J'ai voulu m'éloigner des hommes qui sont toujours ensemble, pour m'approcher des femmes qui sont presque seules. J'en ai trouvé qui ont de la beauté, mais c'est tout. Quoiqu'elles ne soient pas toutes Bretonnes, l'air y est si contagieux, que telle*

qui m'avoit paru pleine de charmes à Paris, en a perdu plus de la moitié en moins de rien. Je pars donc, Madame, avec l'impatience de vous revoir, & de me retrouver entre vous & notre aimable inégale. Si elle pouvoit se guérir un peu de ce léger défaut, qu'elle seroit parfaite! Ne lui faites point voir la fin de ma Lettre; elle lui donneroit peut-être un air sérieux; qui me déconcerteroit quand je l'aborderai. Adieu, Madame; je fais ma Lettre de si près, que je compte arriver aussi tôt qu'elle.

Vous êtes sans doute touchée, Madame, de ma situation: le Chevalier vous devient odieux, & vous desitez de me voir triompher d'une foiblesse qui me faisoit refuser un établissement avantageux, offert par un homme amoureux, aimable, & fidèle; d'une foiblesse, qui me rendoit rebelle aux volontés d'un père respectable & respecté; d'une foiblesse, enfin; qui ne me faisoit d'autre désir, que celui de me donner à un homme dont je voulois réparer la fortune qui étoit médiocre, en le rendant maître de la mienne qui étoit considérable.

Cependant, & je l'avouerai à ma honte,

te, mon premier mouvement passé, je sentis mon ressentiment se rallentir : & des réflexions, que je crus partir de ma raison, & qui n'étoient que les effets d'une passion qui avoit pris trop d'empire sur moi, cherchèrent à diminuer le crime du Chevalier, que je ne qualifiois plus que de faute. N'ignoroit-il pas ma tendresse ? disois-je à la fidèle *Souville*. La sévérité de ma conduite ne lui a-t-elle pas dû permettre de s'amuser ? A-t-il dû, a-t-il pu, résister aux manières prévenantes & séduisantes d'une personne aimable ? Et cette pureté de sentimens délicats & soutenus, qui fait la gloire des femmes dans les passions malheureuses, se trouve-t-elle jamais dans les hommes ? Non, elle n'y fut jamais, il ne faut pas l'exiger. ( Hélas ! mon aveuglement me faisoit oublier dans ce moment, qu'il étoit un *Dissentiment* dans le monde. ) Enfin, ma chère *Souville*, continuai-je, il a donné des soins à cette femme, il est vrai ; mais mon devoir, qui me défendoit de l'écouter, ne me défend-il pas de lui faire un crime de cette dissipation ? Cependant, s'il avoit continué d'aimer cette femme, s'il en aimoit

actuellement une autre, . . . que je ferois à plaindre ! Quoi ! *Souville*, le Chevalier ne m'auroit jamais aimée ? La vanité seule lui auroit fait entreprendre de me séduire ? Non ; je ne puis consentir à le mépriser assez , pour le croire. Il y va pourtant du repos de ma vie , de connoître son cœur : plus je l'aime , plus il peut me rendre malheureuse. Hélas , que deviendrois-je , s'il avoit dans le cœur le germe du libertinage que je crains d'y trouver ! Mais , ma chère *Souville* , continuai-je , tu gardes le silence ; n'as-tu rien à me dire en faveur du Chevalier ? Parle , di-moi ce que tu penses. Eh bien , Madame , me dit-elle , je vai vous parler naturellement : vous m'en donnez la liberté ; & le tendre & respectueux attachement , que j'ai pour vous , me défend de me taire.

Le Chevalier est presque aussi coupable , que si vous lui aviez dit que vous l'aimiez. Il vous trompoit également , puisqu'il avoit eu assez de hardiesse pour vous dire qu'il vous adoroit. Je crains bien , Madame , que son cœur , trop entraîné par la volupté , ne rende le vôtre la victime de votre tendresse. Ah ! ma chère

chère *Souville*, m'écriai-je, que tu m'affliges ! N'importe, Madame, me dit-elle, ma tendresse pour vous, ( permettez ce terme au soin que j'ai pris de votre enfance & de votre éducation. ) veut que je vous montre le danger où vous êtes. Je tremble à vous le dire ; mais je crois que le Chevalier a peu de probité avec les femmes, & qu'il ne croit pas l'honneur offensé, pour chercher à persuader ce qu'il ne sent pas ; sur-tout, lorsqu'il prévoit qu'une grande fortune peut devenir le prix de sa fausseté. Enfin, il s'en fait bien, que je regarde sa conduite comme innocente à votre égard. Comment ! Madame, votre foiblesse vous fait oublier le trait de la lettre qui vous regarde uniquement ! Combien n'y êtes-vous point offensée ? Et vous refusez d'ouvrir les yeux sur le caractère du Chevalier ! & vous voulez croire, qu'il vous aimoit tendrement ! Non, Madame. Que t'ai-je fait, ma chère *Souville*, lui dis-je, capable de douleur, pour me poignarder si cruellement ? Ciel ! quel avenir tu me fais craindre ! Je restai quelque tems sans parler : enfin, revenant un peu à moi, je dis à *Souville* ;

quelque prétexte spécieux, j'écrirai plus rarement au Chevalier : non, je ne lui parlerai jamais de ce que j'ai appris. Mais je veux le faire observer de si près, qu'il ne puisse faire un pas, que je n'en sois instruite. Si je n'ai rien à lui reprocher depuis qu'il fait mes sentimens, je regarderai cette affaire comme un simple désir de se dissiper ; enfin je l'oublierai, s'il m'est possible. Ce fut le frère de *Souville*, resté à Paris, qui fut chargé du soin de faire suivre par-tout le Chevalier, de m'écrire tous les jours jusques à la moindre de ses démarches, de les approfondir, & de n'épargner ni soins ni argent pour découvrir la vérité. Nulle de celles, qui regardoient le Chevalier, ne pouvoit m'être indifférente.

Me voilà donc livrée aux soupçons, aux inquiétudes, avant-coureurs de la jalousie : cette confiance, qui me rendoit si heureuse, vient de disparaître : mille mouvemens confus de crainte & d'incertitude lui succèdent : l'estime, que j'avois pour le Chevalier, n'est plus ferme : je veux, & je ne veux pas. Peignez-vous, s'il est possible, une ame en cet état.

Il étoit difficile que les lettres que j'écrivois au Chevalier ne se sentissent pas de la situation où j'étois : auffi ne tarda-t-il guère à se plaindre ; & mon cœur, qui vouloit le trouver innocent, me trompoit au point de me faire croire, que les lettres étoient pleines de toute l'inquiétude que l'amour le plus vif & le plus sincère peut causer. J'eus encore la foiblesse de lui mander, que rien ne pourroit m'arracher à lui, si les sentimens de son cœur & sa conduite répondoient à la mienne ; ainsi, que c'étoit à lui à se rassurer lui-même.

Durant plus d'un mois, le frère de *Souville* me mandoit tous les jours, que le Chevalier ne sortoit presque pas de chez lui ; qu'il n'avoit pas de maison affectée, où il allât plus souvent que dans une autre ; qu'il passoit sa vie avec sa sœur, & que sa sœur voyoit peu de monde. Ce journal de la conduite d'un homme, qui m'occupoit sans cesse, me fit croire qu'il n'auroit jamais été criminel à mon égard, s'il s'étoit cru aimé.

Je ne jouis pas longtems de cette douce erreur. Je reçus une lettre du frère de

*Souville*, qui m'arracha l'espérance que j'avois de trouver le Chevalier innocent. J'appris, qu'il étoit attaché à la Marquise de *Jaillac*; qu'il la voyoit chez sa sœur la Comtesse de *Venneville*, avec des précautions. Voici comme ce garçon habile le découvrit.

La vie uniforme & retirée du Chevalier, qui ressembloit si peu à celle qu'il avoit accoutumé de mener, lui fit soupçonner quelque intrigue secrète. Madame de *Jaillac* étoit d'une liaison intime avec Madame de *Venneville*, & passoit les journées entières chez elle avec le Chevalier. Cela lui parut suspect. Il étend alors sa commission, qui ne regardoit que *Fanime*, sur la conduite particulière de Madame de *Jaillac*, qui ne voyoit aussi presque personne chez elle, pas même le Chevalier. Cette dernière circonstance ne détruit point le soupçon de mon homme; il va en avant, sans pourtant jusques-là me rien apprendre, craignant de m'inquiéter peut-être mal à propos.

Il étoit lié d'une grande amitié, & je crois un peu amoureux d'une des femmes de Madame de *Venneville*: il ménagea avec tant d'adresse cette fille, qu'elle lui  
dit



dit que le Chevalier étoit amoureux & aimé de Madame de *Jaillac*, depuis près de quatre mois. Il faloit en savoir davantage, pour m'instruire : il continua de se taire, & gagnant peu à peu la confiance de cette personne, elle lui découvrit, que depuis deux mois le Chevalier sortoit presque toutes les nuits, & qu'il ne rentroit qu'au jour ; qu'elle ne doutoit point que ce ne fût chez la Marquise de *Jaillac* où il alloit. C'en fut assez au frère de *Souville* ; il ne vouloit qu'être en état de pister le Chevalier. Il le fit dès la même nuit, & vit mon perfide entrer & ressortir de la maison de la Marquise, par une porte de derrière. Il n'hésita plus à me faire ce cruel détail. Son zèle alla, je crois, plus loin ; il voulut me venger. Il écrivit au Marquis de *Jaillac* le commerce du Chevalier avec sa femme, & l'informa des circonstances les plus capables de l'animer. Monsieur de *Jaillac* est le plus emporté de tous les hommes : son humeur féroce est capable, quoiqu'il ait beaucoup d'esprit, de lui faire faire des sottises irréparables. Il en fit donc, Madame, que je vous dirai dans un moment.

Ce que j'avois appris de Madame de *Menzou*, les réflexions sages que *Souville* me forçoit de faire à tous les instans contre un ingrat, tout devoit me préparer à ce terrible coup de foudre. Cependant, ce coup, quoiqu'attendu, n'en étonna pas moins ma raison; elle ne me fut d'aucun secours, pour donner des bornes à ma douleur. Elle fut si violente, qu'elle m'ôta même la liberté de me plaindre. Plus j'avois fait pour le Chevalier, plus je le trouvois criminel. La nécessité que je voyois de renoncer à lui, me perçoit le cœur de mille traits. Je voyois ma bonne-foi, & ma tendresse, payées de la plus noire ingratitude. Quel caractère! me disois-je à moi-même. Eh! que devient celui que je lui avois trop libéralement accordé!

Je restai quelques jours sans prendre de résolution ferme avec moi-même, je tremblois seulement d'en envisager une. La sage *Souville* crut qu'elle ne devoit pas, dans l'état où j'étois, me rendre les Lettres du Chevalier; elle craignoit qu'elles n'ajoutassent encore à ma douleur, & qu'elles ne rendissent ma volonté plus incertaine. Le silence de ce perfide m'affligea;

fligea ; j'y fus sensible , autant que si je n'avois à lui reprocher que ce manquement. Dans ces momens honteux de foiblesse , j'oubliois qu'il étoit indigne de mes bontés. Vingt fois je pris la plume pour écrire à cet infidèle , & vingt fois je la quittai ; le désordre de mon ame ne me permettoit pas assez de liberté , pour délibérer ce que je devois lui écrire. Il faloit pourtant prendre un parti , j'entendois bien la nécessité ; mais qu'il étoit difficile à prendre , & plus encore à soutenir !

Je reçus dans ce tems-là une lettre du bon *Calemane* : la voici.

*Je ne suis pas peu embarrassé, Madame, à vous écrire. Je veux me plaindre d'une personne que vous estimez assez pour l'honorer d'une tendre amitié : c'est, le croirez-vous ? c'est du Seigneur de ce Château dont je veux vous parler. Ce n'est plus cet homme d'esprit, aimable, égaré dans la société, qui méritoit d'être aimé de tous ceux qui étoient assez heureux pour le connoître ; tout Disenteuil a disparu. Qui pensez-vous qui ait pris sa place ? Un rêveur sombre & distrait, qui se promène dans le plus chaud*  
du

du jour, ou quand il pleut; qui ne rentre que pour s'enterrer dans un Cabinet, où il ouvre des Livres qu'il ne lit point; enfin, qui m'évite, & que je ne vois que comme un Moine voit son camarade au Chœur ou au Refectoire. Un changement si surprenant annonçoit quelque maladie: je me suis trompé dans ce jugement; Disenteuil se porte encore assez bien, & continue ce genre de vie bizarre. Rassuré pour sa santé corporelle, je crains davantage pour lui; son ame est sûrement malade. Je cherche le genre du mal, & mes lumières, que je croyois assez étendues sur ce chapitre, se trouvent courtes. Enfin, l'intérêt que je prens en lui, quoiqu'il ne le mérite guères, m'oblige d'aller à la consultation; & c'est vous, Madame, que je prie de m'éclairer. Si vous étiez à portée de voir le Comte, comme je le vois, la connoissance de son mal ne vous échapperoit pas; mais comme cent lieues vous séparent, il faut vous rapporter les symptômes les plus ordinaires dont il est affligé. Si vous en trouvez la cause, soyez assez bonne pour m'apprendre ce que je dois faire pour guérir ou pour soulager un malheureux digne de quelque pitié. Quand je lui dis qu'il est riche, estimé, que tout le monde est content

tent de lui, & que je lui demande pourquoi lui seul ne le paroît pas être; un soupir, ou bien un ris forcé, est tout sa réponse. Je me fâche; je lui dis, que je ne le reconnois plus qu'à quelques traits de son visage, qui seuls ne l'avoient pas mis dans mon esprit au-dessus des autres hommes; je l'assure, que si je l'avois toujours vu tel que je le vois, je ne me serois jamais attaché à lui; j'ajoute, que je veux le quitter, non pour me retirer à Vannes, que je serois trop près de lui, mais dans quelque autre lieu que j'ignore, & qu'il ignorera quand je l'aurai choisi. Lors il me dit; Vous n'en ferez rien, mon cher Calemane; vous êtes trop mon ami. Je répons, que je ne le suis plus, & que l'amitié ne tient point contre le manque d'ouverture de cœur soutenu trop longtems. Ce dernier trait paroît le percer; il m'embrasse, & me dit d'une voix qu'il arrache de ses entrailles, Vous saurez tout, mon cher Calemane, & plus tôt que je ne voudrois. Il me quitte, sans attendre que je lui réplique; il court se cacher dans le fond de son Parc, où il passe sa vie, & dont je ne crois pas qu'il sache les routes; il en revient plus tranquille en apparence; il m'entretient de choses indifférentes; je  
lui

lui parle de Monsieur de Brionfel, quelquefois de vous ; il me laisse, & détourne cette conversation, pour me faire sentir le chagrin qu'il a de voir la Paix de l'Europe trop affermie, pour espérer que la Guerre recommence de longtems. Je le raille sur son avidité pour la gloire, & il rougit. Il se jette ensuite dans son Cabinet, dont il me fait encore la grâce de me permettre l'entrée, Je le suis ; je le trouve qui déchiffre ce qu'il vient d'écrire. Le plaisir de la Chasse ne le touche plus ; & ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il trouve mandats que je n'exerce pas son Equipage, moi, le plus ignorant Veneur qui fut jamais, & qui sais à peine ce que c'est qu'une bête. Enfin, il néglige ses affaires, lui qui toute sa vie, dans une dépense voisine de la profusion, fut toujours l'homme du monde le plus rangé. Il me les renvoye, ces affaires, à moi qui ne fus jamais capable d'arrêter le misérable compte que Dupré, je crois pour rire, s'avise de me présenter de loin à loin. Vous voila, Madame, injurée. Communiquez-moi vos découvertes, en m'honorant de vos ordres.

Dans le tems que je reçus cette lettre,

tre, j'étois si occupée de ma malheureuse passion, que je crus lire l'Histoire naïve d'un infortuné, victime, comme moi, de l'ingratitude & de la perfidie. Ce ne fut qu'à une seconde lecture, que je m'aperçus que *Difenteuil* étoit cet infortuné, & que *Calemane* s'étoit servi d'une manière aussi fine que singulière, pour m'apprendre la vie triste que le Comte menoit à Gondez. La situation de mon ame me fit sentir combien *Difenteuil* étoit à plaindre: mais je sentis qu'il l'étoit moins que moi; il n'étoit point trahi. Il est vengé, ce *Difenteuil*, me disois-je à moi-même: le Chevalier est indigne de mes bontés. Rougi, malheureuse, d'une honteuse préférence; oublie un ingrat, que dis-je? un perfide, & ne t'embarrasse point du sort de *Difenteuil*: le mépris, qu'il te doit, arrachera de son cœur une passion que tu n'as jamais méritée.

Pendant que toutes ces choses se passoient, mon frère étoit à Paris pour des affaires qui regardoient Mademoiselle de *Jussy*. Cette tendre amie, qui me croyoit contente du Chevalier, ne pouvoit comprendre les raisons de la tristesse mortelle.

le

le où elle me voyoit plongée. Cette aimable fille en étoit touchée; elle cherchoit toujours à me distraire par quelques amusemens. Enfin il y avoit huit jours que j'étois dans cette situation, lorsque je vis entrer dans ma chambre le frère de *Souville*. Je ne doutai point en le voyant, que ce ne fût un nouveau coup de poignard qu'il venoit me donner. Que viens-tu faire? lui dis-je toute émue. Ah! tu vas m'annoncer quelque nouvelle perfidie! Parle..... Non, Madame, me dit-il; mais je viens vous apprendre, que vous êtes vengée. Vengée! m'écriai-je. Quoi! le Chevalier seroit-il assassiné? Il ne l'a pas été, Madame, me repliqua-t-il: son adresse & sa valeur ont su le faire échapper au mauvais dessein de Monsieur de *Jaillac*, comme vous l'allez apprendre.

Il y a trois jours que le Chevalier de *Fanime*, à une heure après minuit, entra chez Madame de *Jaillac*, par une porte qui est au bout de son jardin. A peine a-t-il été entré, qu'il a vu trois hommes de dessous un berceau, & vint s'élancer à la main. Monsieur de *Jaillac* fut un des trois. Le Chevalier s'est



s'est mis en défense. Il étoit muni de pistolets; il a tiré sur le Marquis, qu'il a reconnu d'abord; mais il l'a manqué. Madame de *Jaillac*, dont l'appartement est de rez de chaussée, a entendu le coup; elle a eu l'imprudence de venir dans le jardin; & voyant le Chevalier se défendre seul contre trois, elle n'a plus été maîtresse d'elle-même: le danger, où elle a vu son Amant, lui a fait jeter de grands cris; elle s'est mêlée dans le combat en femme éperdue, sans même s'apercevoir que l'un de ces trois hommes étoit son Mari. Le Chevalier a blessé l'un des deux. Heureusement, la femme de chambre confidente, qui avoit conservé du sang-froid, a ouvert la porte, & le Chevalier a trouvé le moment de se sauver. Le bruit que Madame de *Jaillac* avoit fait, le coup de pistolet tiré, le cliquetis des épées, tout cela a arrêté le Guet près de cette porte: il a poursuivi le Chevalier qui tenoit l'épée à la main, & l'a enfin attrapé. En vain le Chevalier a voulu persuader au Guet, qu'il n'étoit ni un voleur, ni un assassin, il n'a point voulu le relâcher. Se voyant dans cette extrémité, il a dit à l'Officier de le conduire

duire chez le Président de..... La Croix du Chevalier, jointe à cette proposition, a fait prendre à l'Escouade le parti qu'il désiroit ; & sur la parole du Président, le Guet l'a laissé chez lui. Le Chevalier n'a donc pas été blessé ? dis-je alors : il a donc été assez heureux pour se tirer d'une affaire aussi périlleuse ? Pourquoi, continuai-je, n'a-t-il pas autant de droiture, qu'il a de valeur ? Mais appren-moi les suites de cette affaire. Elle est publique dans ce moment, Madame, me dit-il : tout Paris la fait, & la conte. Monsieur de *Jaillac*, pour ne la pas rendre équivoque, a sur le champ fait partir sa femme, pour aller, dit-on, dans un Couvent au fond de la Gascogne. Les domestiques du Marquis, ceux du Président, le Guet, tout a parlé, & a instruit le Public d'une Avanture trop plaisante pour lui, pour n'en pas faire la nouvelle de Paris.

Mademoiselle de *Jussy* reçut ce même jour une lettre de mon frère, qui lui faisoit tout le détail de cette affaire. Il lui mandoit, qu'il croyoit à propos qu'elle m'instruisit de cette aventure ; mais cette tendre amie n'en eut pas la force.

Elle

Elle fut trouver mon père, à qui elle communiqua cette lettre. Son premier mouvement fut d'être touché d'apprendre combien j'étois trompée. Ce sentiment fit bientôt place à un autre plus animé. Il sentit une joie vive de ce que le Chevalier venoit de se rendre indigne de moi. Il ne doutoit pas que ma passion ne fût forte; mais en homme sensible à l'injure, il pensa qu'elle céderoit bientôt au mépris. Il pria Mademoiselle de *Jussy* de me faire voir cette lettre: elle refusa longtems cette commission désagréable; mais mon père exigea d'elle avec tant de vivacité cette complaisance, qu'elle ne put s'en défendre.

Elle entra dans ma chambre tenant cette lettre. Je tremble, ma chère Comtesse, me dit-elle, à vous apprendre une triste nouvelle, dont Monsieur de *Brionfel* juge pourtant que vous devez être instruite. Il la fait: il est sensible, & sent trop à quel point vous le ferez, pour vouloir en être le témoin. Il croit que votre douleur sera moins contrainte avec moi: c'est ce qui l'oblige à exiger de ma complaisance de ne point vous taire

ce que je voudrois que vous pussiez ignorer toute votre vie. Est-ce là une lettre de mon frère ? lui dis-je froidement. Oui, me repliqua-t-elle, en m'embrassant presque les larmes aux yeux. Lisez-la, continua-t-elle, car je souffrirois trop à vous dire ce qu'elle contient. Je le sai, lui dis-je, je suis informée de tout, & mon père sera content de la conduite que je tiendrai. Il y avoit environ une heure que Mademoiselle de *Jussy* étoit dans ma chambre, lorsque mon père entra. La bonté avec laquelle vous ressentez, lui dis-je, le chagrin où me jette une erreur honteuse pour moi, adoucit bien la douleur que j'avoue ressentir du procédé d'un homme qui ne méritoit, ni ma tendresse, ni votre condescendance. Mais, Monsieur, continuai-je, je vous rends votre parole ; & vous donne la mienne, que je ne ferai rien qui soit indigne, ni de vous, ni de moi. Ah ! ma fille, me dit-il en me serrant dans ses bras, que je serois à plaindre dans ce moment, si vous étiez unie à un homme si peu digne de vous posséder ! Je ne fus pas la maîtresse de retenir mes larmes à ce discours. Mon père, en me voyant

voyant si pénétrée de douleur, sortit sans me parler, & dit à Mademoiselle de *Jussy*, Je vous laisse avec ma fille : faites-la souvenir, qu'elle doit se servir de sa raison, pour étouffer des mouvemens indignes d'elle.

Ce jour étoit marqué pour ne me pas laisser un moment de relâche. *Souville* vint me dire en tremblant, que le Chevalier étoit caché dans un coin du parc, & qu'il demandoit à me voir. Tout ce que je venois d'apprendre m'avoit causé cent mouvemens différens; mais ce dernier assaut me fit trembler. Je ne pouvois comprendre que le Chevalier, criminel autant qu'il l'étoit, eût le front de se montrer à moi. Je voyois que mon repos, ma gloire, ma tendresse même, m'ordonnoit de renoncer pour jamais à cet infidèle; cependant je sentoís que ma passion combattoit encore avec avantage ma raison, & que le tems seul pouvoit affermir cette raison chancelante. Je voulus suivre du moins son premier conseil, qui étoit de ne point voir le Chevalier. Non, dis-je à *Souville*, je ne le verrai point; qu'il parte, je n'ai rien à entendre. Eh! que veut-il me dire?

re ? Il croit sans doute que je ne suis pas instruite ; il veut surprendre ma crédulité ; il se flatte que le pouvoir qu'il a sur moi lui fera trouver grace d'une faute qu'il croit pouvoir colorer : ma tendresse , & son esprit artificieux , le rassurent , & lui donnent la hardiesse de se présenter devant moi. Il faut le priver de toutes les ressources qu'il croit avoir : va , ma chère *Souville* , di-lui que je ne veux pas le voir ; appren-lui que je suis instruite de tout ; & persuade - lui , s'il est possible , que c'est sans effort que je le sacrifie au mépris que sa conduite m'inspire. Enfin , *Souville* , fai-le partir , sauve-moi du danger où me jetteroit un artificieux repentir ; va , & n'atten pas que ma foiblesse triomphe de ce qu'il m'en coûte dans ce moment pour ne pas l'écouter. *Souville* usa si bien du pouvoir que je lui donnai , que le Chevalier , après mille prières inutiles , reprit le chemin de Paris.

Deux jours après , me promenant seule dans le parc , je vis un laquais qui tenoit dans ses mains les lettres qu'il venoit de chercher à la Poste. Je lui demandai s'il n'y en avoit point pour *Souville*. Il me  
dit

dit qu'il y en avoit une. Je la pris avec vivacité, & reconnus d'abord le chiffre ordinaire du Chevalier. Mon premier mouvement fut de l'ouvrir; mais m'arrêtant tout d'un coup, Quoi! me dis-je, je veux lire ce que m'écrit ce perfide? Ai-je donc si peu de soin de ma gloire, & veux-je lui donner des armes contre moi? Non, ne la lisons point. Cependant, continuai-je, s'il se justifioit d'une manière assez convaincante pour le trouver innocent? Que dis-je, malheureuse, innocent! Peut-il l'être? & veux-je être assez ennemie de mon repos, pour l'aider à me persuader qu'il l'est? Quel outrage attendrai-je donc de lui, pour l'arracher de mon cœur? Enfin, je voulois, & ne voulois pas, ouvrir cette lettre, lorsque je vis mon père venir à moi. Sa présence me donna des forces. Voilà, lui dis-je, une lettre du Chevalier de *Fanime*: débarrassez-m'en, Monsieur; je ne veux pas savoir ce qu'elle contient. Lisez-la, faites pour moi la réponse que vous jugerez à propos. Mon père fut si charmé de ma confiance & de ma fermeté, qu'il me dit en m'embrassant tendrement, Je

n'ai rien à vous dire, ma fille; vous vous conduisez avec trop de sagesse, pour vous en ôter le mérite par le plus léger conseil. Je vai dans ce moment, continua-t-il, renvoyer la lettre au Chevalier, & même sans l'ouvrir. Celle que j'y joindrai, lui fera connoître, que je suis content de vous, & qu'il ne doit rien espérer.

Je ne vous parlerai point, Madame, des réflexions, ni des combats, qui se passoient chez moi. Peignez-vous tous les mouvemens qui peuvent agiter une ame dans la situation où la mienne se trouvoit; voyez-moi, accablée de douleur, & toujours occupée du soin de la cacher. Honteuse de l'état où j'étois, je voulus y porter le remède qui pouvoit m'y arracher. Je m'imposai la loi de ne jamais prononcer le nom du Chevalier; je défendis à *Souville* de me parler de lui, quoiqu'elle n'eût que du mal à m'en dire; je lui ordonnai de m'interrompre, ou de me quitter, si je voulois m'en entretenir. Je conçus aussi le danger de la solitude, & je pris le parti de n'être jamais seule. Ah! Madame, quelles entreprises!

Mon



Mon frère arriva peu de jours après sa lettre. Son amitié, & la bonté de son cœur, lui firent partager le chagrin où il me trouva. Il me demanda si je lui pardonnois le mal qu'il m'avoit fait ; mais qu'il l'avoit cru nécessaire. Je doute, lui dis-je, que vous puissiez m'en faire par un principe dont je puisse me plaindre. Alors je lui contai ce que je savois du Chevalier, & la manière dont je l'avois appris. Je le priai ensuite, de ne plus me parler de lui, d'oublier à quel point il étoit méprisable, & surtout d'oublier que j'avois fait un choix si indigne de moi.

Il y avoit plus d'un mois que je soutenois la conduite que je m'étois proposée, non sans effort, mais enfin je la soutenois, lorsque mon père me dit un jour : Les affaires de Mademoiselle de *Jussy*, les miennes, le mariage de mon fils, tout exige, ma fille, que nous quittions Mondelis. Je vai donc partir pour Paris, & je vous y remène avec confiance ; je la dois à la conduite que je vous vois tenir. Que je suis sensible, repliquai-je, aux témoignages de bonté & d'estime que vous me donnez ! Ce-

pendant, Monsieur, j'ose vous affurer, que je mérite l'une & l'autre, & que je ne démentirai jamais l'idée que vous avez de moi. Vous pouvez me voir prendre le chemin de Paris, sans nulle inquiétude : je ne ferai point de faux-pas ; votre vertu & votre fermeté, que j'ai toujours admirées, & que je veux imiter, doivent vous en affurer.

Enfin je quittai Mondelis, après six mois de séjour. Je revins à Paris avec une mélancolie, dont je n'osois pas même examiner le principe. Le désir ardent, que j'avois de me surmonter, me fit chercher à me distraire. La fin de mon deuil m'en donnoit la licence, & le mariage de mon frère, qui se préparoit, n'occupoit souvent. A peine le Chevalier me fut-il de retour, qu'il mit tout en usage pour me parler. Pour lui en ôter l'occasion, je ne sortois point sans mon père, qui avoit pour moi la complaisance de venir aux spectacles & aux promenades, comme un jeune homme. En arrivant de Mondelis, il avoit ordonné à son Suisse de lui remettre à lui-même toutes les lettres qu'il recevroit pour moi, de quelque part qu'elles vinssent.

Il y avoit six semaines que j'étois de retour, lorsque le Chevalier, fatigué de chercher vainement l'occasion de me parler, & désespérant de la trouver, prit enfin le parti de hazarder de m'écrire. Mon père entra dans mon appartement, & me dit : Voilà une Lettre que je crois être du Chevalier de *Fanime*. Ne voulez-vous pas, ma fille, en faire le même usage, que de celle que vous avez reçue à Mondelis ? Je restai interdite, & un moment sans répondre ; mais honteuse de ma surprise, Il faut, Monsieur, lui dis-je, la lui renvoyer sans l'ouvrir. *Souville*, qui étoit alors dans ma chambre, me dit : Madame, me pardonneriez-vous ce que j'ai osé prendre sur moi à Mondelis ? J'ai six Lettres du Chevalier, que j'ai reçues pour vous, & que je ne vous ai point rendues ; je vai vous les remettre. Il faut les joindre à celle-ci, reprit mon père. Le paquet fut fait dans le moment ; je mis le dessus de ma main, & le frère de *Souville* le lui porta. Il n'oublia rien de ce qui pouvoit engager ce garçon à lui ménager le moyen de me parler, mais ce fut inutilement.

Mon père vit avec un plaisir extrême

arriver le jour où Mademoiselle de *Jussy* donna la main à mon frère. Les voilà unis, & mon père content. Le jour du mariage, il me dit : Ce qui manque encore à ma félicité, dépend de vous : . . . vous m'entendez, ma fille. Je vai vous parler, lui dis-je, avec la naïveté que votre bonté exige. J'en rougis en le disant ; mais enfin, je l'avoue à ma honte ; j'ai eu de la tendresse pour le Chevalier de *Fanime*. Je me dis tous les jours à moi-même, combien je dois le mépriser ; je crois ne plus l'aimer : cependant, Monsieur, c'est le tems seul qui peut m'en assurer assez, pour me donner la hardiesse de disposer de ma main. Le Comte de *Disentueil* en est digne, mon estime pour lui me le fait regarder comme le seul qui le soit. Je sai combien vous désirez que je la lui donne, & vous ne me verrez jamais vous demander votre aveu que pour lui. Mais, Monsieur, je vous demande, au nom de toute la tendresse que j'ai pour vous, de me laisser maîtresse de mon sort, jusqu'à-ce que je ne puisse plus douter que je le suis de moi-même. Eh ! ce n'est pas l'ouvrage d'un jour ! Vous êtes trop raisonnable,

me

me dit mon père, pour que je ne vous accorde pas ce que vous me demandez. Je ne vous parlerai plus de *Disenteuil*; mais je doute que votre reconnoissance pour lui, votre amitié pour moi, votre raison, &, plus que tout, son mérite & sa conduite, ne vous déterminent à former une union, que je désire, parce que je vous aime.

J'avoue, Madame, que, dans le moment que je parlois à mon père d'une manière si satisfaisante pour lui, j'étois dans la ferme résolution de ne jamais me remarier; reste malheureux d'une flamme mal éteinte! Mais je croyois devoir cacher ce sentiment à un père tendre, que j'aimois avec passion, & qui ne souhaitoit rien tant que de me voir unie à *Disenteuil*.

Je ne puis me refuser le plaisir de m'arrêter sur celui que je ressens d'avoir Mademoiselle de *Jussy* pour ma belle-sœur. La voilà donc, la Comtesse de Mondelis; voilà les nœuds de notre amitié qui viennent de se ferrer pour jamais: mon attachement pour elle ne pouvoit augmenter, mais mon frère vient de le rendre

dre indissoluble. Voilà aussi ce frère, qui m'est si cher, au comble de ses vœux : il est possesseur de la plus aimable & de la plus estimable femme qu'un honnête-homme puisse désirer ; il a pour elle une passion violente, & il en est aimé, & le fera toujours : la connoissance que je vous ai fait faire avec elle dans ce Journal, & l'idée que vous avez sans doute conçue de son caractère, vous en assure. Mon père avoit exigé de mon frère de loger avec lui ; ainsi, nous étions tous rassemblés.

Un jour que j'étois seule, on m'annonça le Marquis de *Jaillac*. Ma surprise fut extrême ; à peine le connoissois-je ; cependant, je ne crus pas devoir refuser sa visite ; & voici le compliment singulier qu'il me fit.

Votre mérite & votre conduite vous ont acquis, Madame, une estime générale : ceux même, qui ne vous connoissent pas personnellement, prennent un intérêt vif à ce qui vous regarde. La démarche hardie que je fais en est une preuve. Des circonstances, enclavées dans ce qu'il importe que vous sçachiez, doivent me faire rougir ; mais n'importe.

te..... Ces paroles, obscures pour un autre, ne l'étoient pas assez pour moi, pour ne me pas causer du trouble: je remerciai Monsieur de *Jaillac* de sa bonne volonté, & le priai de me dire ce qu'il croyoit que je devois savoir.

Madame de *Jaillac*, continua-t-il, vous est sans doute connue, Madame, par un endroit méprisable pour elle, peut-être sensible pour vous, & surement honteux pour moi. Son aventure a fait trop de bruit, pour que je cherche, ni à m'abuser, ni à la justifier. J'ai trouvé, parmi ses bijoux, un Portrait: il est si ressemblant, que je n'ai pas eu de peine à vous reconnoître. Il étoit envelopé d'une Lettre que je vous remets aussi, Madame, & qui vous fera sans doute connoître de qui Madame de *Jaillac* tenoit cette boîte. Je la reçois lors de Monsieur de *Jaillac*; & dans le tems que je regarde avec étonnement & le Portrait & la Lettre, le Marquis de *Jaillac* me fait une profonde révérence, & sort avec tant de précipitation, que je n'ai pas le tems de lui dire un seul mot. Je parcours avec avidité ce fatal Ecrit, dont voici les propres termes.

Si je n'étois sûr de votre tendresse, je me plaindrois de votre bizarrerie. Quel acharnement, de vouloir que je vous remette un Portrait qu'on ne m'a pas donné, mais que je garde de l'aveu de la personne peinte, & que je ne garde que dans des vues éloignées que vous ne désapprouvez pas. Vous ne sauriez douter de ma passion pour vous. J'ai cru, qu'en vous parlant confidemment d'une affaire que je ménage depuis long-tems, je vous donnois une preuve d'attachement à laquelle vous devez être d'autant plus sensible, qu'elle marque une confiance entière de ma part. Après ce préambule, vous croyez que je vous le refuse, ce diable de Portrait, qui vous met martel en tête; non, le voilà; bien certain, que vous me le rendrez dans le tems où il devra être dans mes mains. Cette restitution ne vous coûtera guères: vous verrez sans peine, que je songe à ma fortune, tandis qu'à tous les instans de ma vie, vous ne me verrez occupé que de vous. J'ai jusques à présent badiné avec l'amour; vous seule m'avez forcé de lui donner sérieusement de l'encens. Je ne m'en repentirai jamais, si vous n'êtes aussi fidèle que je vous le serai.

L'in



L'infidélité du Chevalier ne m'avoit causé qu'une douleur accablante, qui me laissoit encore sentir la vivacité de ma passion ; mais la perfidie de l'ingrat me causa de l'indignation. L'idée de l'honnête-homme, que j'avois voulu toujours conserver malgré l'irrégularité d'une conduite qui répondoit si peu à la mienne, s'évanouit. Toutes les réflexions qu'une personne intéressée pouvoit faire sur une pareille Lettre, se présentèrent en foule. Je rougis de ma fatale prévention, & me fis une violence extrême pour sacher à tout le monde, par un dehors assez tranquille, le trouble de mon ame.

Quinze jours après la visite de Monsieur de *Jaillac*, je fus attaquée d'une grosse fièvre, accompagnée d'accidens fâcheux, qui firent craindre pour moi. Je ne sai si je dois attribuer cette maladie, ou à une disposition naturelle, ou à la contrainte que je me faisois pour paroître tranquille, contrainte qui me coûtoit beaucoup. Mon père m'aimoit trop, pour n'être pas infiniment touché, sur-tout lorsque, dans des redoublemens journaliers, je perdois toute connoissance. Quand je revenois à moi, que j'avois

quelque intervalle , je voulois le confo-  
ler , & je l'affligois davantage. Mon  
frère & sa femme avoient trop de dou-  
leur de me voir dans cet état périlleux ,  
pour adoucir celle de ce tendre pere.  
Madame de *Mondelis* avoit fait mettre un  
lit dans ma chambre , & je ne voyois plus  
autour de moi que des gens qui dévo-  
roient leurs larmes.

Le onzième jour de ma maladie fut le  
plus dangereux. Le transport, qui étoit  
toujours la suite du redoublement ordi-  
naire , fut une espèce de létargie. On  
me saigna du pied , sans que je m'en ap-  
perçusse ; c'étoit l'unique ressource qui  
restoit aux Médecins , dont pourtant ils  
n'espéroient guères : cependant , tel fut  
le prompt effet de cette saignée , que mes  
yeux , qu'on croyoit couverts du voile  
de la mort , s'ouvrirent. Le premier ob-  
jet , qui me frappa , fut *Disentueil* fon-  
dant en larmes à côté de mon lit. Je lui  
tendis la main , en lui disant , Est-ce  
vous , mon cher Comte ? Ne me trom-  
pai-je pas ? Qui , Madame , c'est moi ,  
me repliqua-t-il d'une voix entre-coupée  
de sanglots , qui m'assura que je ne ré-  
vois point. Quoi , c'est vous ! lui dis-je :  
il

il vous restoit donc encore cette preuve d'attachement à me donner ! Que je suis heureuse, de pouvoir, avant de mourir, vous marquer quelle est ma reconnaissance ! car mon estime ne s'est jamais démentie pour vous. Et comment auroit-elle pu varier, avec les procédés que vous avez toujours eu pour moi ? Le souvenir m'en fera cher jusques au dernier moment de ma vie. A peine eus-je assez de force pour achever ces mots. *Difenteuil* étoit trop pénétré de la douleur que lui causoit ma mort prochaine, dont il ne doutoit presque pas, pour me répondre. Il baïsa la main que je lui avois tendue, & qu'il tenoit serrée entre les siennes, lorsque mon père s'approchant, me dit : Eh bien, ma fille, voilà le Comte de *Difenteuil*, qui, sur la nouvelle que je lui ai donnée que nous craignons pour vous, est venu avec une diligence extrême savoir l'état où vous êtes. Il y est aussi sensible que nous, ma fille. C'est toujours ce même homme, qui donneroit sa vie pour vous rendre la santé. Ce seroit l'acheter trop cher, répondis-je à mon père. *Difenteuil*, enseveli dans une tristesse qui lui avoit ôté

Pu-

l'usage de la parole depuis que j'avois commencé à lui parler, s'écria : Ah ! Madame, que je m'estimerois heureux de donner ma vie pour prolonger la votre, fussiez-vous regarder avec indifférence ce sacrifice ! Je regardai le Comte d'une manière obligeante, en lui disant : Ne foyez pas injuste, quand vous êtes si généreux.

Je passai la nuit, qui suivit cette saignée, assez tranquillement ; le redoublement, qui venoit réglément sur le midi, ne parut point le lendemain : vers le soir, je vis la férenité revenir sur le visage de tout le monde. Nous avons, ma fille, me dit mon père, encore un Courier à te présenter. Il n'a pu venir aussi vite que le Comte, il en est bien fâché ; il arrive dans ce moment, &, quoique fatigué, il souhaite de te voir. Ah ! mon père, dis - je alors, faites-le venir ; c'est sans doute ce pauvre *Calemane*. Comte, dis - je à *Difenteuil* qui étoit avec mon père, n'est-ce pas *Calemane* ? Oui, Madame, me repliqua-t-il, c'est lui-même, & le voilà qui entre. Approchez, mon cher ami, lui dis-je ; que je vous sai bon gré de cette démarche ! l'amitié que vous avez pour moi,

l'at-

L'attachement que vous avez pour le Comte, vous font encore revoir Paris; & j'espère que, ma santé revenant, nous vous le ferons trouver aimable. Parlez moins, Madame, me dit *Calemane*. Je lis dans vos yeux tout ce que vous voulez me dire, & je vois de plus, dans ces yeux, un vif qui n'est point févreux, & qui m'annonce votre guérison. Effectivement, mon mal diminua tous les jours; la fièvre cessa; ma jeunesse, & un bon tempérament, me rendirent très-promtement mes forces.

Quand je fus en état de prendre le grand air, mon père me mena un matin aux Thuilleries. Mon frère, ma belle-sœur, le Comte, & *Calemane*, m'accompagnèrent. Nous primes notre promenade par la terrasse du côté de l'eau, & nous trouvames en face le Chevalier de *Fanime*, qui n'osant retourner sur ses pas, car il étoit trop loin de l'escahier, passa près de nous, en faisant une grande reverence, sans nous regarder. Je remarquai quelque altération dans les yeux de mon père. Le croirez-vous, Madame? Cette rencontre imprévue ne me causa qu'une émotion si légère, qu'elle

le

le ne fut point apperçue. L'avanture du Portrait me rendoit le Chevalier trop méprisable: je le vis sans le craindre. C'est le premier moment où, depuis plus de huit mois, je fus contente de moi. J'en donnai une preuve à mon père, en lui disant assez bas pour qu'il n'y eût que lui qui pût m'entendre, Ne craignez rien, Monsieur: la fièvre ne me reprendra pas. L'air libre dont j'accompagnai ces mots, où je me raillois moi-même, répandit la joie sur son visage. Celui de *Difenteuil* me parut un instant étonné; & *Calemane* nous passoit tous en revue avec des yeux perçans, qui ne me firent nulle peine.

Nous étions au commencement de l'Été. Je vis que mon père souhaitoit, sans le dire, d'aller à Mondelis. J'en avois autant d'envie que lui. Paris m'embarassoit: il falloit que je fusse toujours chez moi, ou exposée à trouver le Chevalier de *Fanime* par-tout. Sa vue ne me troubloit plus d'une manière à me faire sentir une foiblesse dont je voulois perdre le souvenir: mais quand je le voyois, je n'étois pas absolument la maîtresse d'un petit mouvement d'indignation désagréable

able pour moi , quoiqu'infructueux pour lui ; & je voulois éviter les occasions de le faire naître. Ainsi , je proposai gayement le voyage à mon père , en présence du Comte de *Disenteuil* & de *Calemane*. Mon père fut charmé de mon dessein. Nous convinmes sur le champ , avec ma belle-sœur , du jour de notre départ. *Calemane* , dit alors le Comte , nous partirons le même jour pour la Bretagne ; car je ne crois pas que les affaires que tu as à Paris demandent un plus long séjour. Vous , mon cher Comte , s'écria mon père , aller en Bretagne ! Je n'ai pas cru , en acceptant la proposition de ma fille , que nous dussions nous séparer. Ni moi , en vérité ; en la faisant , mon cher Comte , dis - je alors . . . . *Calemane* , qui vit l'embarras où étoit *Disenteuil* pour répondre à ces discours obligeans d'une manière convenable à l'air de discrétion qu'il soutenoit depuis si longtems , dit : Eh bien , voilà qui est fait : puisqu'il le faut , nous irons à Mondelis ; car , quoiqu'on ne parle point de moi , personne ici n'ignore que le Comte & moi ne faisons qu'un. Je suis charmé , mon cher *Calemane* , lui répondit  
mon

mon père, que vous le preniez sur ce ton-là : il m'assure que vous viendrez à Mondelis avec plaisir. Et moi, ajoutai-je, je me flatte qu'il ne s'y ennuyera guères, & sûrement il ne nous ennuyera pas.

Nous voilà donc tous à Mondelis, & *Difenteuil* charmé d'y être de mon aveu. L'air de liberté, répandu dans toutes mes actions, rendoit les siennes aisées ; attentif à tout, il ne perdoit nulle occasion à me donner des soins dont il déguisoit le principe ; & je ne pouvois comprendre qu'il fût autant maître de lui, qu'il le paroïssoit. Un Amant, qui fait se taire à propos, ne perd rien, lorsque l'objet de sa tendresse est pénétré d'estime pour lui. Quand il échappoit à *Difenteuil* de certains discours dont seule je pouvois trouver le sens, fine à ma manière, je lui laissois voir quelquefois qu'il étoit entendu ; & sans songer que je pouvois aller plus loin, je croyois ne pas devoir lui refuser ce léger plaisir. La vie qu'il menoit à Mondelis étoit bien différente de celle dont *Calemane* m'avoit fait le récit par la Lettre qu'il m'avoit écrite de Gondez.

Un



Un jour que je me trouvai seule avec cet ami commun, il me marqua, qu'il avoit un petit fujet de se plaindre de moi. Je parus étonnée du reproche. Vous n'avez pas daigné, Madame, continuait-il, répondre à ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire : il s'agissoit pourtant d'une affaire importante. Vous êtes malin, *Calemane*, lui repliquai-je. Vous avez voulu m'inquiéter : il n'est pas possible que votre ami soit dans l'état où nous le voyons avec plaisir, s'il avoit été aussi malade que vous le faisiez. Bien loin de charger mon récit, me répondit *Calemane*, j'ai supprimé tout ce qui pouvoit trop vous allarmer ; je ne voulois que mettre votre amitié un peu en mouvement : cependant, je n'ai pas réussi. Vous avez trop d'esprit pour moi ; mon cher *Calemane*, lui dis-je en souriant. Je n'en ai guères, reprit-il, puisque je ne me fais pas entendre. Mais pourquoi me faire ce mauvais procès ? repliquai-je : s'agit-il aujourd'hui de parler d'une indisposition légère, dont il ne reste aucune trace ? Votre ami est gai ; jamais je ne le vis si digne d'être chéri d'une société. N'est-ce point aussi, mon cher *Calemane*,

ne,

ne, la solitude à laquelle vous n'étiez point accoutumé, qui vous rendoit triste? Votre Philosophie n'est-elle point en défaut? Et ne se peut-il pas bien que vous ayez cru trouver dans les autres les mouvemens dont vous étiez affecté? Fort bien! repliqua *Calemane*; vous m'accusez d'une espèce de folie, pour éluder la difficulté. Mais, Madame, trouvez bon que je vous la propose encore. Le mal de mon ami paroît soulagé, j'en convieus; le changement d'air peut lui avoir fait quelque bien: mais il ne doit pas être toujours sous un Ciel aussi heureux. Nous retournerons à Gondez; là, peut-être, une rechute, plus dangereuse que la première attaque, me fera craindre... Oh! pour cela, *Calemane*, dis-je en l'interrompant, ne foyez point comme *Cassandre*, ne prédisez point de malheur. Cependant, me répondit-il, si je prophétise aussi juste que *Cassandre*... Pour lors, je répondrai, repris-je, à votre Lettre, & à celle que vous m'écrirez pour m'instruire de ce nouvel accident; je vous dirai mon sentiment avec naïveté; & si je puis trouver quelque remède qui ne soit pas désagréable au

ma-

malade, je vous l'indiquerai. Souvenez-vous-en, Madame, me dit *Calemene*, souvenez-vous-en. Dans ce moment, *Difenteuil* entra, & mit fin, par sa présence, à une conversation qui ne m'avoit point ennuyée.

*Calemene* étoit accoutumé, depuis longtems, à se lever matin. Il préféroit l'Etude au plaisir de la Chasse. Il étoit alors occupé de l'Histoire. Nous exigions de lui, presque toutes les après-dinées, qu'il nous rendit compte de sa lecture du matin. Il le faisoit avec une netteté & une précision charmante. Il ne se contentoit pas de rapporter les faits importants & les grands événemens; il entroit dans le Cabinet des Princes; il étoit présent à toutes leurs délibérations; il pénétoit les raisons secretes, qui, souvent petites & très-frivoles en elles-mêmes, avoient fait entreprendre de grandes choses; sa manière vive de les rendre séduisoit au point, qu'on pensoit dans le moment qu'il avoit été le témoin de ce qui s'étoit passé il y avoit plusieurs siècles; & ses conjectures raisonnées sur les endroits les plus obscurs & les plus difficiles, nous faisoient croire que nous

ap-

appercevions la vérité, C'est ainsi que *Calemene* nous affocioit à son étude : il se chargeoit charitablement de tout le travail, & en partageoit libéralement avec ses amis les agréables & utiles fruits.

Voilà, Madame, comme nous nous entretenions. La parure des femmes, les lieux communs de galanterie, les réflexions malignes sur les actions d'autrui, n'étoient jamais le sujet de nos conversations. Ne croyez pourtant pas que j'aye la vanité de vouloir en partager le mérite en égales portions ; je suis de bonne-foi. *Disenteuil* étoit d'un esprit supérieur : il n'étoit moins éclairé que *Calemene*, que parce que la guerre l'avoit toujours occupé. Ces deux amis nous donnoient le ton. Mon frère a l'esprit juste naturellement. Ma belle-sœur est vive, sans étourderie. Pour moi, née sérieuse, j'écoutois beaucoup, & parlois peu ; & lorsque nous nous écartions, nos hommes nous ramenoient avec douceur, sans que notre amour-propre en souffrit. Pour mon père, il alloit presque tous les jours à la chasse ; mais quand il se trouvoit à nos disputes, où il ne  
gâ-

gatoit rien, il étoit charmé quand nous étions battues ma belle-sœur & moi. Il avoit souvent ce plaisir.

Il y avoit environ trois mois que nous étions dans cet aimable séjour, quand *Souville* m'apprit, que, dans un village à une lieue au-dessus de Mondelis, il étoit arrivé une douzaine de personnes, dans un bateau chargé de plusieurs grandes caisses & de quantité de pièces de charpente; que *Calemene* avoit été plusieurs fois sur le bord de la rivière depuis quelques jours, où on l'avoit vu en conférence particulière avec ces Etrangers, que personne ne connoissoit. Je ne perçai point d'abord ce mystère; mais après avoir rêvé, je pensai que le jour de ma Fête approchoit, & que *Diseuteuil* étoit homme à me faire quelque galanterie. Je dis à *Souville* de taire ce qu'elle m'avoit dit. Ce soin du Comte ne me déplut pas, & j'attendis tranquillement ce qu'il produiroit.

Enfin, la veille de cette Fête, je m'aperçus que *Calemene* avoit à sa canne un cordon d'argent trait, mêlé d'un peu de bleu, & que son épée avoit un nœud dans le même goût. Je ne devinai, ni  
ne

ne demandai la raison de cette petite parure recherchée. Sur les cinq heures, *Calemene* nous dit, qu'il faisoit le plus beau tems du monde, & que nous ferions bien de faire un tour sur la terrasse, dont la rivière mouilloit les murs. Je me confirmai dans mon soupçon. Comme la terrasse étoit à l'extrémité d'un jardin très spacieux, on avoit eu le tems, sans que nul domestique s'en fût apperçu, d'y dresser une grande Tente superbement ornée par le dehors, & doublée d'une étoffe argent & bleu. Tout le monde fut étonné de cet appareil : je fis semblant de l'être : Madame de *Mondelis* s'écria, Ah ! que nous sommes heureux ! il y a ici quelque Fée qui nous aime ; que de plaisirs & de richesses elle va nous prodiguer ! Huit jeunes garçons habillés galamment en Esclaves, chargés de corbeilles, entrèrent dans la Tente, & la jonchèrent de fleurs. Ils avoient tous des chaines & des coliers d'argent ; leur vêtement étoit verd. Un Amour, vêtu d'incarnat, marchoit à leur tête. Son carquois & ses flèches étoient d'or. Il tenoit aussi une corbeille, mais plus ornée que les autres. Il la présenta à *Calemene*,  
qui

qui vint me l'offrir. Je la reçus d'un air riant, & ayant vu un papier qui couvroit les fleurs, je ne doutai pas qu'il ne fût myftérieux: je le pris; j'y trouvai des vers que je lus tout haut, & que voici.

L'Amour fe déroband aux charmes du sommeil,

Et plus diligent que l'Aurore,

Arriva fi matin dans les jardins de *Flore*,

Qu'il la furprit à fon réveil.

La jeune Déesse en allarmes,

De voir l'Enfant malin que redoutent les

Dieux,

Baiffe modestement les yeux,

Et cache avec fes mains la moitié de fes

charmes

A cet Immortel curieux.

Qui vous améne dans ces lieux?

Lui dit-elle, en tremblant. Ne craignez point

mes armes,

Répond l'Amour avec un doux souris;

Rassurez-vous, reprenez vos esprits.

Je ne veux point troubler le bonheur de

*Zéphire*;

Et si je viens dans votre Empire,

C'est pour vous demander quelques fleurs  
pour *Iris*.

On célèbre aujourd'hui la Fête,

Et d'une guirlande de fleurs,

Peinte des plus vives couleurs,

C'est à vous, belle *Flore*, à couronner  
la tête.

Si vous répondez promptement,

Déesse, à mon empressement,

Qu'à vos vœux je serai propice!

J'en jure par *Vénus*, en ce jour votre Amant

M'acquittera d'un tel service,

Par plus d'un tendre sentiment.

La Déesse rougit; une douce espérance

Lui rend le teint plus éclatant.

Amour, je vai répondre à votre impatience,

Et vous allez être content.

Elle dit, & vole à l'instant,

Cueille des fleurs qui ne font que d'éclorre,

Que d'un de ses regards elle embellit encore.

L'Amour les reçoit de ses mains;

Et ce vainqueur des Dieux & des Humains

Me charge, *Iris*, de vous les rendre.

Pour remplir un pareil emploi,

L'Amour a cru qu'il devoit prendre

De



De ses Esclaves le plus tendre ;  
 Pouvoit-il mieux choisir que moi ?

Nous louames tous *Calemane*, qui foutint gravement son personnage. *Dissentueil* seul ne parut pas si content des Vers. Nous lui en demandames la raison. Il ne voulut point entrer dans nul détail de critique : il se contenta de dire, que le Poëte n'exprimoit que foiblement les sentimens vifs dont sans doute il étoit pénétré. Eh bien, Monsieur, lui dit *Calemane* d'un ton sérieux, faites mieux, si vous le pouvez ; j'y consens. La petite altération entre ces deux Amis nous parut plaisante & délicate. Dans le tems de cette petite discussion, les Esclaves ouvrirent la partie de la Tente qui étoit du côté de la Rivière. L'appui de la terrasse étoit couvert de la même étoffe argent & bleu, avec des carreaux. Nous y fumes tous, & nous vimes fort loin de nous un Château flottant, qui nous parut éclatant, par l'or & l'argent dont il brilloit. Eh bien, dit Madame de *Mondelis*, ne voila-t-il pas la Fée qui vient nous voir ? *Calemane*, qui est en commerce avec cette demi-Divinité, devrait

bien nous instruire du cérémonial qu'il faut observer pour la recevoir. Il ne faut que regarder attentivement, répondit *Calemane*, & la Fée sera contente, j'en répons.

Cependant, le Château flottant avançoit, mais si lentement, qu'il nous cau-  
soit de l'impatience. *Calemane*, qui avoit  
pourvu à tout, nous fit présenter une lu-  
nette à longue vûe. Par le secours de  
cet instrument, que nous nous arrachions  
l'un à l'autre, nous découvrimes que ce  
Château étoit dans le milieu d'une espé-  
ce de Galère à plusieurs rames argentées.  
L'édifice étoit peint en bleu; le comble  
étoit terminé par une figure de l'Amour,  
tournée de notre côté. A mesure qu'il  
approchoit, nous vîmes que les Rameurs,  
en camifole de satin blanc avec des échar-  
pes bleues, ne se donnoient nul mouve-  
ment; qu'un seul Marinier aux mêmes  
livrées faisoit agir le gouvernail, pour  
ne pas perdre le fil de l'eau; & que tou-  
te la Galère ne faisoit son chemin qu'à  
la faveur du courant de la Rivière. Le  
tems avoit été si bien compassé, que le  
Château ne fut vis-à-vis de nous, qu'u-  
ne demi-heure avant la nuit. Les Mari-  
niers

niers jettèrent alors deux ancres, qui nous parurent d'argent ; & nous vîmes distinctement des Emblèmes, des Devises, & des Chiffres, dont un Amour mystérieux nous parut être l'auteur. Enfin la nuit arriva. Le Château fut dans un moment tout en feu. L'artifice étoit si bien servi, que rien ne languit. La pureté de l'eau de la Loire multiplioit les fusées & les serpenteaux ; & ce qu'il y eut d'admirable, c'est que ce feu, qui dura plus d'une grosse demi-heure, finit tout à coup, & nous passâmes si subitement d'une clarté brillante à une grande obscurité, que nous pouvions croire que la Galère avoit coulé bas dans un instant.

Mais cette obscurité céda bien-tôt à une lumière éclatante, produite par une quantité prodigieuse de bougies qui éclairèrent la Terre, & par des pots à feu qui illuminèrent la Terrasse & le grand Parterre par où nous devons retourner au Château. Les Esclaves nous présentèrent des fruits, des confitures sèches, des glaces, & des liqueurs, dans des vases de porcelaine & de cristal. Mon père étoit charmé de me voir de la gayeté ;

il la croyoit l'effet d'une sensibilité naissante, & elle ne venoit pourtant que de la liberté dont mon cœur jouissoit. Dans cette situation, loin de se refuser aux plaisirs innocens, on s'y livre de bonne grace. Ce n'est pas que je ne me sentisse obligée à *Difenteuil* : l'admiration, que me donnoit sa tendresse mystérieuse, flatoit ma vanité. Ce mouvement si naturel aux femmes, & qu'une passion malheureuse avoit éteint dans mon ame, y renaissoit : je ne le combattois point ; il m'assuroit d'une tranquillité que je chérissois comme le souverain bien.

Enfin la fête fut complète, & ne finit qu'assez avant dans la nuit. *Calemane* fut accablé de complimens. Je lui marquai, que j'étois trop sensible à ce qu'il venoit de faire, pour l'en remercier. Madame de *Mondelis* lui dit, qu'il ne s'avisoit plus de se plaindre, ni de son âge, ni de sa fortune ; qu'il nous en avoit imposé, & qu'enfin il venoit de nous donner une preuve que sa bourse n'étoit point épuisée, ni son goût usé. A l'égard de la bourse, répondit *Calemane*, c'est l'affaire de la Fée ; mais pour le goût, j'avoue à ma honte, que je me suis

fuis défié du mien , que j'ai consulté celui de gens qui l'ont plus délicat que je ne l'eus jamais : ils m'ont prêté volontiers leurs lumières ; je leur laisse la gloire du détail , & ne garde que celle du premier dessein. Voilà , dit Madame de *Mondelis* , un dernier article difficile à vous accorder. Et pourquoi , Madame ? repliqua *Calemane*. Demandez-en la raison à ma sœur , lui répondit-elle en me regardant. Je ne pus m'empêcher de rire , & de répondre que je ne voulois point qu'on me fit expliquer ; que je savois à quoi m'en tenir ; mais que ce que je savois étoit tout pour moi , que je n'en ferois part à personne. C'est en tenant de semblables propos , que nous regagnames le Château.

Nous fumes encore après cette Fête une quinzaine de jours à *Mondelis*. Pendant ce tems-là , *Difenteuil* donnoit un peu plus de hardiesse à ses regards. Je ne les évitois point , & prêtois une attention obligeante à toutes les expressions fines dont il se servoit pour m'affurer qu'il m'adoroit , où le mot de tendresse & de passion ne se trouvoit pourtant jamais.

Enfin nous revinmes à Paris, & voilà encore le Chevalier de *Fanime* sur la scène. Je suis bien fâchée d'être obligée à vous le montrer; je crois que vous êtes assez dans mes intérêts, pour que les siens vous soient du moins indifférens: mais il est nécessaire de vous rapporter des faits essentiels à mon Histoire, où le Chevalier de *Fanime* n'a pas joué de rôle brillant.

Quelque tems après mon retour de Mondelis, le bruit se répandit à Paris, que j'épousois *Disenteuil*. Le Chevalier de *Fanime* perdit à cette nouvelle, qu'il crut certaine, l'espoir de me tromper encore: il ne douta plus que l'amour du Comte, soutenu de l'estime qui m'avoit toujours parlé en sa faveur, n'eût enfin vaincu ma résistance. Il trouva ma belle-sœur un matin au Palais: il lui parla en homme convaincu & désespéré de cette nouvelle. Madame de *Mondelis* eut la malice de ne le point dissuader; elle se contenta de lui dire, qu'elle lui conseil-  
loit de ne plus songer à moi, & de prendre son parti. Oui, Madame, lui dit-il, je le prendrai; & la quitta sans lui rien dire de plus. Lorsqu'elle fut rentrée, elle

elle me rendit compte de cette conversation. Le respect, que je croyois que le Chevalier de *Fanime* devoit avoir pour moi, m'empêcha de percer le sens d'une réponse brusque & animée.

Le même jour, mon père proposa d'aller à l'Etoile. Nous y fûmes, ma belle-sœur, moi, & le Comte. Mon père, *Calemans*, & *Mondelis* nous suivirent. Lorsque nous nous fumes promenés assez longtems, nous dîmes à nos Cavaliers, de nous permettre de nous asseoir, & que nous leur permettions de nous laisser seules. Il n'y avoit pas un quart-d'heure que nous nous reposions, quand je vis le Chevalier de *Fanime* de l'autre côté de l'allée, avec sa sœur & d'autres Dames. Il les quitta, & vint droit à nous. Nous nous levâmes, le voyant approcher. Il me dit en m'abordant : Me sera-t-il permis, Madame, de saisir cette occasion ? Il y a trop longtems que je cherche ce moment, & que je suis occupé vainement du désir ardent de le trouver, pour le laisser échaper. Je ne puis, Madame, continua-t-il, me refuser la triste consolation de me plaindre de la rigueur avec laquelle vous me

traitez depuis si longtems. Non, Madame, je n'ai jamais été assez criminel, pour mériter une aussi longue punition. Vous m'excuserez, Monsieur, lui dis-je, si je ne répons pas à ce discours : un accident, qui m'est resté d'une maladie m'empêche d'en comprendre le sens ; j'ai perdu entièrement la mémoire, je ne me souviens plus de tout ce qui est antérieur à cette maladie. Le Chevalier, outré de cette réponse, me repliqua : Vous n'avez pas sans doute oublié, Madame, que *Disenteuil* vous aime, & depuis long-tems. C'est la seule chose dont je me souviens, lui repliquai-je. Peut-être qu'il peut y avoir des personnes qui gagnent à la perte que j'ai faite ; mais le Comte de *Disenteuil* y perdrait trop, si j'avois oublié sa conduite & ses procédés : je dirai plus, j'y perdrais trop moi-même. C'est ce qui vous détermine, me dit-il, à récompenser une tendresse qui vous est devenue chère.... Cette curiosité vous sied mal, Monsieur le Chevalier, lui dis-je ; je ne confie plus mes secrets, qu'à des gens dont le cœur droit m'est connu. Le Comte de *Disenteuil* mérite seul ma confiance ; je lui dis &

lui



lui dirai mes sentimens ; je crois qu'il en est & qu'il en fera content : c'est aujourd'hui tout ce que je désire. Il est donc vrai, Madame, s'écria le Chevalier, que vous . . . . Si vous voulez, lui dis-je en l'interrompant brusquement, vous éclaircir de quelque chose de plus, voilà mon père : il aura assez de bonté pour vous répondre pour moi ; vous pouvez l'aborder, il vient à nous avec *Difenteuil* & mon frère. Je le quittai sans attendre de réponse, & le laissai dans un mouvement de dépit qui éclatoit dans ses yeux.

Il n'étoit pas à quatre pas de nous, que Madame de *Mondelis* céda à l'envie qu'elle avoit de rire. De quoi riez-vous ? lui dis-je. De quoi je ris ? me dit-elle : demandez-moi plutôt comment je n'ai pas étouffé pour garder mon sérieux. Quelle femme vous êtes, lorsque vous vous voulez n'être pas bonne ! Nos Cavaliers nous joignirent dans ce moment. Est-ce le Chevalier de *Fanime*, dit mon père, qui vous fait tant rire ? Oui, c'est lui, répondit ma belle-sœur, & c'est de lui que je ris. Alors elle raconta la mauvaise plaisanterie que je venois de lui fai-

re. Mon père l'approuva fort, & *Difenteuil* me regarda d'un air satisfait.

Quelques jours après, nous partîmes un matin, Madame de *Mondelis* & moi, pour faire des emplettes. Nous avions pris *Calemane* avec nous; il nous paroissoit plaisant de consulter un Philosophe sur le choix de nos parures. Nous rentrâmes sur les onze heures: nous trouvâmes mon père & le Comte, qui s'entretenoient dans l'embrasure d'une fenêtre. *Difenteuil* parloit fort bas, & mon père l'écoutoit avec une grande attention, lorsque j'entendis ce dernier qui dit d'un ton assez haut: Il n'y a pas à balancer; il faut que vous partiez sur le champ pour la Bretagne. J'aurai l'œil à tout, & dans une affaire aussi délicate, vous pouvez compter sur les attentions d'un homme qui vous regarde avec des yeux de père. Ce discours me frappa; je fus à eux: Que parlez-vous, mon père, de départ & de Bretagne? Qu'est-il arrivé au Comte? Instruisez-m'en, je vous prie. Doutez-vous l'un & l'autre de ma tendre amitié pour lui? Vous êtes trop prudente, Madame, me dit *Difenteuil*, pour que Monsieur de *Brionfel* & moi ayons

ayons rien de caché pour vous ; & Madame de *Mondelis*, ni *Calemane* ( qui s'étoient avancés ) ne peuvent m'être suspects. Voici donc ce qui vient de m'arriver.

J'ai été ce matin pour voir un homme qui loge vers la place de Vendôme. Son Portier m'a dit qu'il étoit parti, mais qu'il rentreroit dans une heure. Pour l'attendre avec moins d'impatience, je suis entré aux Thuilleries par l'Orangerie, ayant laissé mon carrosse à la porte de mon homme. J'ai pris ma promenade par la terrasse des Capucins. A peine en ai-je eu fait un tiers, que j'ai vu le Chevalier de *Fanime* venir à moi. Il m'aborde, en me disant, qu'il n'avoit pas cru qu'en lui sauvant généreusement la vie, j'eusse voulu la rendre malheureuse en le perdant dans l'esprit de Madame de *Gondez*. Je lui ai répondu, que ces basses manœuvres ne convenoient pas à un homme comme moi, & que s'il ne se trouvoit coupable de rien à l'égard de Madame de *Gondez*, il pouvoit se flatter hardiment d'avoir encore toute l'estime dont elle m'avoit paru prévenue pour lui ; que le caractère ferme de cette

Da-

Dame, qui faisoit honneur à son sexe, devoit le convaincre de ce que je lui disois. Cette froide plaisanterie, Monsieur, m'a repliqué le Chevalier, me fait sentir que mes soupçons ne sont que trop bien fondés. Sans doute, a-t-il continué, vous avez chargé une Avanture, qui ne paroît criminelle que parce qu'on en ignore, ou qu'on en supprime, les vraies circonstances. J'avoue, lui ai-je dit, en l'interrompant, qu'il est nouveau à *Difenteuil* d'être soupçonné d'imposture, & d'écouter de sang-froid un discours dont les termes sont si peu ménagés. Sa modération pourtant, fût-elle connue de tout le monde, ne sauroit lui faire de tort : il est connu, ce *Difenteuil*. Mais s'il s'embarasse peu de ce que vous pensez sur son compte, il s'embarasse beaucoup que Madame de *Gondez* soit le sujet d'une conversation aussi vive, qui compromet une réputation & une vertu que vous devez respecter. Croyez-moi, Monsieur, en un mot, l'estime & la reconnaissance que nous devons à une femme de cette qualité & de ce mérite, nous imposent. Votre morale, m'a-t-il répondu, est moins l'effet de votre prudence

prudence , que de la certitude de votre bonheur prochain ; & sans examiner si j'ai tort ou raison , je veux devenir un ingrat , & arracher , si je puis , la vie à qui je la dois. L'entreprise n'est pas sans risque , lui ai-je dit froidement. Mais , croyez-moi , modérez cet excès d'emportement malséant à un galant-homme ; calmez-vous. Je vous laisse , & vous plains de ne pas faire un meilleur usage de votre raison. Je l'ai quitté. J'ai fait encore quelques tours de promenade , sans prendre garde si le Chevalier me suivoit. Je suis refforti par la même porte de l'Orangerie. J'ai entendu marcher précipitamment sur mes pas ; je me suis retourné : j'ai vû le Chevalier qui a mis l'épée à la main , en disant ce seul mot , Finissons. La manière dont il m'a attaqué , ne m'a pas permis de me défendre mollement ; je l'ai vu reculer un pas , la pointe de son épée basse ; j'ai cru voir du sang sur un habit presque blanc qu'il porte. Des gens , qui sortoient des Thuilleries , venoient à nous ; j'ai pensé qu'ils pourroient lui donner du secours , s'il en avoit besoin ; & je me suis retiré heureusement sans être suivi. J'ai regagné  
mon

mon carrosse à petits pas, & me suis rendu auprès de Monsieur de *Brionfel*, pour lui rendre un fidèle compte de mon *Avanture*, & pour suivre ses avis, qui feront toujours la règle de ma conduite.

Ce récit glaça presque mon sang dans mes veines. Les suites fâcheuses que ce combat pouvoit avoir pour *Difenteuil*, dont les intérêts m'étoient infiniment chers, ce qui avoit occasionné la querelle, tout me jeta dans un accablement qui ne me permit pas de proférer un seul mot. Ah! Madame, d'où vient ce silence? s'écria *Difenteuil*: me croyez-vous criminel? Et mon ennemi trouve-t-il grace auprès de vous? Vous êtes injuste, mon cher Comte, repliquai-je: vous criminel! Non, votre vertu est trop pure. L'extravagance du Chevalier me touche, & non son malheur. Vous ne m'avez point vu d'impatience pour savoir la fin de cette triste *Avanture*; vous la contiez. Mais, quoique vous soyez sorti de cette affaire comme de toutes celles qui vous sont arrivées, je me reproche d'en être la cause; & je chéris si fort votre estime, que si la hardiesse du Chevalier l'altéroit, j'en serois inconsolable.

ble. Il prit alors une de mes mains, & dans un vif transport, il la baïsa fans me répondre.

Pour rendre le départ de *Difenteuil* moins suspect, *Calemanc* ne le suivit point; le Comte l'en pria. Mais cet ami fidèle auroit eu de la peine à condescendre à ce qu'il désiroit, s'il n'eût voulu suivre l'affaire qui venoit de se passer, & voir par lui-même la tournure qu'elle prendroit. Nous embrassâmes tous le Comte, les larmes aux yeux, & il partit.

J'étois trop affligée, pour examiner la nature de mes mouvemens. Je sentis une véritable douleur du départ de *Difenteuil*, fans penser qu'elle pouvoit naître d'un sentiment plus tendre que celui de l'amitié. Je le vis donc partir avec une forte d'attendrissement, que je ne lui cachai point, & qui le fit s'éloigner de moi avec quelque consolation, se flatant au moins, que tout mon ressentiment tomboit sur le Chevalier.

Nous fumes qu'il étoit blessé dangereusement, que sa famille lui avoit fait porter une plainte contre un inconnu qui l'avoit attaqué. Le bruit, qui se répandit

dit de ce combat, ne porta point sur *Difenteuil* : son caractère prudent éloignoit tous soupçons ; & l'on ne connoissoit pas assez la folie du Chevalier, pour penser qu'il eût forcé le Comte à se battre malgré lui. Cependant, le Parlement voulut prendre connoissance de cette affaire. Les premiers Magistrats furent chez le Chevalier, qui soutint avec un air qui paroissoit vrai, qu'il ne connoissoit point l'homme, qui, après l'avoir heurté d'un coup de coude, avoit mis l'épée à la main. Il étoit très-mal dans ce moment ; on ne douta point de ce qu'il disoit. Les témoins n'avoient vu qu'un homme par derrière qui se retiroit, & le besoin qu'avoit eu le blessé de leur secours les avoit empêché de courir sur celui qui avoit fait le coup.

Mon père auroit bien voulu n'avoir pas fait partir le Comte si brusquement, sur-tout lorsqu'il apprit que le Chevalier étoit hors de danger, & qu'il persistoit dans ce qu'il avoit dit. Les procédures se rallentirent, & nous fumes assez heureux pour que l'on crût même que ce combat étoit encore une suite de quelque galanterie peu ménagée du  
Che-



Chevalier, qui s'étoit attiré le fastueux & ridicule titre d'homme à bonne fortune.

Quelque plaisir que nous eussions d'avoir *Calemane* avec nous, nous ne résistâmes point à l'impatience qu'il avoit d'aller joindre son ami, & de l'instruire de tout ce qui s'étoit passé depuis son départ. Je le vis nous quitter sans peine; je commençois à craindre la solitude pour *Difenteuil*.

Peu de jours après le départ de *Calemane*, mon père fut obligé d'aller à Rouen. Mon frère l'accompagna. Pendant leur voyage, qui ne fut pourtant que de huit jours, un Palefrenier, par quelque imprudence dont on ne fait pas le détail, mit le feu aux Ecuries qui étoient dans une arrière-cour. On s'aperçut, dès le point du jour, de l'incendie. Il n'y eut pas moyen de sauver les Ecuries, qui parurent toutes embrasées. Le feu avoit déjà communiqué au gros du bâtiment, par l'aile la plus voisine des Ecuries. Les Pompes publiques agissoient, & toute la maison étoit pleine d'un peuple curieux ou allarmé. Il y avoit deux jours, qu'en sortant de mon lit,

je

je m'étois donné une entorse; j'étois, par cet accident, hors d'état de me donner nul soin. Madame de *Mondelis*, dans cette confusion, donnoit ses ordres avec sang froid. Les domestiques, plus effrayés, démeubloient. *Souvaille* avoit apporté sur mon lit la cassette où étoient toutes mes pierreries, lorsque je vis entrer dans ma chambre le Chevalier de *Fanime*, qui, profitant du désordre, avoit percé jusques à mon appartement, sans obstacles & sans être reconnu. Sa hardiesse me causa de l'indignation. J'allois la lui marquer, quand il se jetta à genoux devant moi, & me dit : Ce n'est donc, Madame, qu'en craignant pour vos jours, que je trouve un moment à vous parler sans témoins. Mais comment pourrai-je profiter de cet instant pour me justifier, dans le trouble extrême où je suis du danger que vous courez ? Ne vous allarmez point pour moi, lui dis-je ; le feu diminue, & je ne cours aucun risque, pas même en vous voyant. Mais de quel droit, continuai-je, osez-vous entrer dans la maison de mon père ? & comment osez-vous vous montrer devant moi ? Ce n'est pas de votre  
con-

conduite à mon égard dont je veux parler ; j'ai tout oublié : mais croyez-vous que j'oublie jamais le manque de respect que vous m'avez marqué , en osant vous battre avec l'homme du monde que j'estime le plus ? Voilà aujourd'hui tout mon crime , Madame , me dit-il ; un moment d'attention de votre part peut justifier le reste : accordez - le moi , ne fut-ce que par générosité. J'y consens , lui dis-je. Ciel ! s'écria-t-il d'un air transporté , que je suis heureux de vous voir disposée à m'entendre ! . . . . Eh bien ! Madame . . . . Attendez , repris-je en l'interrompant , je ne vous écouterai , que lorsque vous m'aurez fait voir mon Portrait . . . . Ne craignez rien , montrez - le moi , & je vous écoute . . . . Vous restez interdit , continuai-je en ouvrant la cassette que j'avois sur mon lit. Eh bien , lui dis-je , c'est donc à moi à vous le montrer . . . . Le voilà. Monsieur de *Jaillac* m'a assez estimée , pour me le remettre avec la Lettre qui accompagnoit ce sacrifice . . . Vous ne dites rien ? Pourquoi ne pas vous justifier ? Parlez. Mais plutôt , croyez-moi , retirez-vous. Le Chevalier resta si étonné du coup que je venois de lui porter ,

ter, qu'il ne put prononcer un seul mot. Madame de *Mondelis* entra dans ce moment, pour m'apprendre que le feu étoit presque appaisé, & le Chevalier fortit fans me parler. Rêvai-je? me dit ma belle-sœur; n'est-ce pas-là le Chevalier de *Fanime* qui fort? Oui, c'est lui, repliquai-je, & je crois en être pour cette fois entièrement dé faite. Le feu peut prendre tous les jours à la maison, je vous répons qu'il n'y viendra plus. Quinze jours après cette Avanture, j'appris que le Chevalier étoit parti pour Malthe. Son éloignement me fut auffi agréable, qu'il lui fut funeste: à peine étoit-il arrivé à Malthe, qu'il monta sur un Vaiffeau qui alloit en course. Ce Vaiffeau trouva à l'embouchure du Canal deux Bâtimens Algériens, qu'il combattit, & dont, après une longue résistance, il se rendit le maître. Le Chevalier y reçut plusieurs blessures, dont il mourut.

Deux mois après que *Difenteuil* fut en Bretagne, on fit l'ouverture des Etats. Trop d'ardeur, pour soutenir les Privilèges mal entendus d'une Province où il tenoit un grand rang, le firent regarder comme un homme dangereux dans des

occur-

occurrences délicates. On donna une interprétation maligne à des discours innocens dans le fond, mais dont les expressions étoient peut-être trop hardies. L'ordre de l'arrêter arriva promptement; il fut conduit à Belle-Isle, où il fut gardé très-étroitement. *Calemane* m'écrivit sa disgrâce. Je reçus cette nouvelle avec une douleur inexprimable. Je me regardai comme l'instrument empoisonné, dont le Destin se servoit pour rendre *Difenteuil* toujours malheureux. Il ne seroit point parti pour Gondez, sans ce malheureux combat, me disois-je à moi-même. Je dis à mon père, que je croyois qu'il me convenoit de faire toutes les démarches nécessaires pour obtenir la liberté du Comte; que j'avois un titre, qui non-seulement les autorisoit, mais encore qui me les ordonnoit; que j'étois veuve du Chef de cette respectable Maison; que j'en portois encore le nom; & qu'avec ce nom, je devois embrasser les genoux du Prince magnanime qui nous gouvernoit, dont la colère passagère cédoit facilement à la clémence, qui lui étoit naturelle. Mon père approuva mon dessein. Je ne differai pas d'un moment

à

à me donner tous les soins qui pouvoient opérer une liberté que j'avois tant à cœur.

Il y avoit plus de huit mois, que le Prince me voyoit tous les jours implorer sa bonté, lorsque j'obtins enfin, que le Comte sortiroit de prison. Mais il fut envoyé en exil au fond du Berry, dans la Terre de *Difenteuil*. Je lui écrivis une Lettre, qui fut dictée par la reconnoissance & par le tendre attachement, qui me parloient pour lui dans cette occasion. Jugez, Madame, si *Difenteuil* fut sensible aux témoignages qu'il reçut de mon amitié, & aux soins qu'il apprit par mon père que je m'étois donnés pour lui. Il me remercia d'une manière si tendre & si touchante, que je sentis encore redoubler mon zèle pour le tirer de son exil. Mais ses parens & ses amis me conseillèrent de laisser passer quelque tems sans agir. L'intérêt que j'avois pris à sa disgrâce redoubla. Je me sentis le cœur ému en sa faveur. Je me dis à moi-même toutes les raisons qui me parloient pour un homme si estimable & si malheureux, sa passion toujours constante, les dernières volontés de Monsieur de

*Gondez*, celles de mon père. Enfin mon injustice me parut odieuse, & l'amour se dévelopa dans mon cœur, sous le nom de la reconnoissance & de la générosité. Pressée de toutes ces réflexions, j'allai trouver mon père, à qui j'é parlai en ces termes.

C'est moi, Monsieur, qui ai causé le malheur du Comte de *Disenteuil* : s'il n'avoit point eu une affaire avec le Chevalier de *Faime*, il ne se seroit pas trouvé aux Etats de Bretagne, il n'auroit point essuyé une longue & dure prison, dont il n'est sorti que pour aller en exil. C'est donc à moi à le consoler dans cet exil. Ma main seule peut le lui adoucir. Je viens vous l'offrir pour lui. Je satisfais en même tems à mon devoir, à la reconnoissance, & au désir ardent que vous avez, depuis plus de trois ans que je suis veuve, de me voir unie à un homme si digne de cette récompense. Ah ! ma fille, s'écria mon père ! dans quel excès de contentement me jettez - vous ! Quel plaisir pour moi de vous voir enfin rendre justice au mérite ! Quoi ! *Disenteuil* dans l'exil vous touche ? Il obtient votre main, dans une circonstance où je

n'aurois osé vous la demander pour lui ? Je fais plus , lui dis-je , il ne tient qu'à vous que je parte pour la lui aller donner en Berry. J'adoucirai & je partagerai sa disgrâce ; je me flatte même de la lui faire oublier. Oui, c'en est fait , continuai-je ; mon cœur vient de se déclarer pour lui ; & je sens qu'il nous rendra heureux. Que *Difenteuil* va être content ! me dit mon père ; & que je ressens vivement la joie que va lui donner cette nouvelle ! Quel plaisir pour lui, de vous posséder dans le tems que le malheur le poursuit ! Eh ! c'est ce malheur , lui dis-je ; soutenu d'un mérite si éclatant , & d'une conduite si peu commune , qui vient de me déterminer en sa faveur. Mais , mon père , ajoutai-je , je vous demande une preuve de votre tendresse pour moi , & de votre amitié pour le Comte. Partez avec mon frère ; allez trouver ce cher exilé ; dites-lui , que je vous suis pour attacher mon sort au sien : je partirai avec ma belle-sœur , que je crois qui voudra bien m'accompagner. Partez , mon père ; c'est à moi , c'est à ma famille , à le consoler d'un malheur que je lui cause , & que je

ne



ne me reproche plus que foiblement , puisqu'il aura produit notre bonheur. Mon père ne pouvoit parler , tant il étoit pénétré de joie : il me tint un quart-d'heure dans ses bras , en repétant vingt fois , Ah ! ma fille , que je suis content , & que *Difenteuil* sera heureux !

Après avoir parlé à mon père , j'entrâi dans l'appartement de Madame de *Montelis*. La joie éclatoit sur mon visage. Quelle bonne nouvelle m'apportez-vous ? me dit-elle : avez-vous enfin obtenu le rappel du Comte ? Non , lui répliquai-je avec transport : mais je l'aime ; je viens de le dire à mon père ; je vous le dis , ma chère sœur. L'amitié que vous avez pour le Comte , & votre attachement pour moi , vont vous engager à m'accompagner en Berry. Venez , ma chère sœur , venez me voir payer , par le don de ma foi , la tendresse du plus digne de tous les hommes. Partons , me répondit-elle , partons ; je vois bien que ce n'est pas la reconnoissance , qui vous fait faire ce voyage. Non , lui dis-je , la reconnoissance n'a nul'e part à ce que je sens. Ne croyez pas , continuai-je , que je n'aime le Comte que d'aujourd'hui. Je

vois bien qu'il me devint cher dans le tems de ma maladie ; que sa conduite à Mondelis m'a charmé ; que ce qu'il fit pour ne pas se battre contre un extravagant , que son éloignement forcé , autant & plus que son malheur , qu'enfin toutes ces choses m'ont menée insensiblement au point où me voilà arrivée. Quel plaisir n'aurai-je pas d'avouer au Comte que je l'aime , puisque j'en ai tant à vous en faire la confidence ! En vérité , ma sœur , me repartit Madame de *Mondelis* , qu'une passion heureuse sied bien ! qu'elle embellit ! Mais , dites-moi , la tendresse que j'ai pour votre frère me sied-elle de même ? En suis-je mieux ? Vous ne répondez point. Je ne pourrai , malgré l'amitié que j'ai pour vous , ne pas être jalouse , si l'amour fait des miracles pour vous seule. Que vous êtes folle ! ma chère Marquise , lui dis-je en l'embrassant ; mais que vous êtes aimable !

Mon père & *Mondelis* prirent la poste deux jours après. Nous étions à la fin de l'hyver ; mais quoique la saison fût encore assez rude , Madame de *Mondelis* , charmée de me donner une preuve  
sen-

sensible de son amitié, en répondant à l'empressement de mon père qui étoit pénétré de joie, lui dit, Partez, Monsieur; nous avons, ma sœur & moi, autant d'impatience d'arriver, que vous, & nous vous suivrons de bien près. Mon père ne donna nul avis au Comte de son voyage, il vouloit le surprendre. Il l'aimoit si tendrement, même dans le tems qu'il désespéroit d'en faire son gendre, que si mon frère n'avoit été lié à *Difenteuil* par les nœuds d'une amitié à toute épreuve, il auroit dû être jaloux des tendres attentions que mon père avoit toujours eu pour le Comte.

Nous voilà en chemin, ma belle-sœur & moi. *Souville* étoit dans mon carrosse avec nous. Enfin, Madame, me dit cette digne fille, vos malheurs sont finis; vous allez être heureuse. Tu es donc un peu contente, ma chère *Souville*? lui dis-je. Si je le suis, Madame! me répondit-elle: non, ma joie ne cède qu'à celle de Monsieur le Comte, & à la votre. Le Ciel vous avoit formés l'un pour l'autre; & j'ai gémi sans désespérer, lorsque des obstacles se sont opposés à votre bonheur. Tu es contente? lui repli-

quai-je encore une fois : eh bien ! je le suis aussi, & ne désire plus rien. Madame de *Mondelis* me félicitoit, en cent manières différentes, du triomphe de *Difenteuil*. Je l'éécoutois avec plaisir, & ne lui répondois qu'en lui disant : Ah ! ma chère sœur, ne me faites jamais souvenir, que je ne l'ai pas toujours aimé ; je ne le saurois croire. Mon cœur, je le sens bien, n'a commencé de goûter cette joie sensible qu'une tendresse que fait naître l'estime y répand, que dans l'instant que j'ai avoué à mon père ce que je sentoie pour mon cher Comte.

Mon père, en arrivant, ne trouva point *Difenteuil* : il étoit à la chasse avec *Calemance*, qui, touché de ne voir sortir son ami de prison que pour aller en exil, n'avoit pas voulu l'abandonner à lui-même, dans des circonstances où la solitude étoit plus propre à nourrir ses chagrins, qu'à les dissiper. *Difenteuil* vit, avec autant de plaisir qu'il étoit capable d'en ressentir dans la situation où il étoit, cette marque d'attachement de son ami : son cœur avoit besoin de s'épancher, & il étoit trop sage pour en déposer tous les mouvemens, que dans  
le

le sein d'un homme qui à bon titre méritoit depuis longtems toute sa confiance. Mon père défendit qu'on avertit le Comte. Le jour baissoit, & dans l'instant, *Difenteuil* & *Calemane* parurent au bout d'une avenue. Ils virent deux hommes qui venoient à eux : ils étoient bien loin de penser que c'étoit Monsieur de *Brionsel* & son fils. Enfin, *Difenteuil* les ayant reconnus, s'écria, C'est Monsieur de *Brionsel* & *Mondelis* ! Il mit pied à terre, & fut les embrasser, en disant : Eh ! qui vous amène dans cette solitude ? Vous allez l'apprendre, lui répondit mon père d'un air assez froid, & qu'il avoit bien de la peine à soutenir. Vous n'ignorez pas, Monsieur, continua-t-il, les soins de ma fille pour mettre au jour votre innocence. Quoique toutes les personnes qui vous connoissent, sensibles à votre infortune, se soient mises en mouvement pour vous être utiles, Madame de *Gondez* a plus fait seule, que tous les autres ensemble ; c'est une justice qu'on ne peut lui refuser. Après vous avoir marqué son zèle, elle espère qu'à votre tour vous lui marquerez celui qu'elle se flatte que vous

avez pour elle. L'auriez-vous cru? Elle demande une récompense de ce qu'elle a fait; & en bon père, je me suis chargé de venir savoir de vous-même, si vous êtes ingrat ou reconnoissant. Que puis-je faire pour Madame de *Gondez*? s'écria *Difenteuil*: son doute & le votre m'offensent: parlez, Monsieur. Lui donner la main, mon cher Comte, repliqua mon père d'un air plus ouvert. Lui donner la main! reprit *Difenteuil* d'une voix basse & entrecoupée. Moi! Oui, vous; & ma fille, sans ce prix de ses soins, que vous devez plus à la tendre estime qu'elle a toujours eu pour vous, qu'au nom que vous portez, ne peut être contente. Le visage de *Difenteuil* fut couvert à l'instant de larmes: mon père & mon frère ne purent retenir les leurs, & le Philosophe pleura. Ces quatre hommes s'embrassèrent à diverses reprises, sans parler. Cette scène muette étoit éloquente pour eux; & sans le secours de la parole, ces personnes, qui s'estimoient infiniment, trouvèrent le moyen de se communiquer les sentimens de leur cœur. Après ces marques d'une joie extrême, mon père recouvrant la

pa-

parole , Modérez des mouvemens, dit-il, mon cher Comte, que je vois avec plaisir, & dont je ferai encore le témoin dans peu de jours: je crois même, que, dans l'instant que je vous annonce, vos transports feront infiniment plus vifs que ceux qui viennent d'éclater. Et que pouvez-vous m'annoncer, reprit le Comte, après ce que vous venez de me dire? L'arrivée de ma fille, répondit mon père. Madame de *Gondez*, augurant bien de ma négociation, est partie de Paris avec Madame de *Mondelis*: elles viennent droit à *Difenteuil*, & ne devoient rebrouffer chemin, qu'en cas qu'une de mes Lettres leur eût appris que je ne vous avois pas trouvé disposé à les bien recevoir. Je ne crois pas devoir leur écrire, & mon silence ne les allarmera point, puisque, par notre convention, il doit les instruire que tout s'est passé ici selon leurs desirs. Je dis leurs desirs; car mon cher Comte, Madame de *Mondelis* aura, je pense, presque autant de plaisir que ma fille, à vous revoir. Quoi! Madame de *Gondez* vient me chercher! Non, je ne puis le croire, disoit le Comte. Ma tendresse l'a enfin touchée! Quel

est mon bonheur ! Ma captivité, mon exil, ne m'ont affligé, que parce que ces disgraces me privoient du plaisir d'être auprès d'elle, quoique je fusse sans espérance d'aller jusqu'à son cœur. Elle me l'offre, ce cœur ; que dis-je ? je la connois, c'est me le donner, que de me présenter sa main. Et dans quel tems ! Toutes les circonstances ajoutent à ma félicité. Mes malheurs ont fait agir sa générosité ; & lorsque cette qualité rare & précieuse n'a plus rien à faire, Madame de *Gonzalez* ouvre les yeux sur ma conduite, & la juge digne d'une récompense qui va me rendre le plus heureux des hommes. Après ces discours, les embrassemens recommencèrent. Mon père aimoit trop *Difenteuil*, pour n'être pas charmé de le voir hors de lui-même ; & mon frère & *Calemane* croyoient partager la joie de l'un & de l'autre.

Peu de jours après, on avertit *Difenteuil*, à l'entrée de la nuit, qu'un Valet de chambre de Madame de *Montdelis* venoit d'arriver, & qu'il demandoit à lui parler en particulier. Ce mystère l'effraya ; il crut qu'il nous étoit arri-



arrivé quelque malheur, & que ma belle-sœur s'adressoit à lui, pour qu'il prit ses mesures pour l'apprendre à mon père & à mon frère. Il ouvrit en tremblant la lettre que ce Courier lui présenta, & voici ce qu'elle contenoit.

*Vous auriez, je crois, sujet de vous plaindre de moi, mon cher Comte, si je m'adressois à Monsieur de Brionfel, ou à mon mari, pour leur apprendre que nous arriverons demain chez vous. Madame de Gondéz approuvera, lorsqu'elle sera arrivée, l'avis que je vous donne, auquel peut-être elle auroit résisté, si je lui avois fait part de mon dessein. L'impatience où vous allez être, va vous faire passer une nuit, qui, sans le secours du sommeil, ne sera pas sans charmes pour vous, puisqu'elle vous doit promettre un avenir dont la seule idée est assez réjouissante. Il est permis à Madame de Mondelis de hazarder des expressions qui n'auroient pas convenu à Mademoiselle de Jusfy : ainsi, point de critique, mon cher Comte. Mais, je suis folle de la craindre; vous avez bien d'autres choses à vous occuper, & vous allez, je crois, faire une longue trêve à l'esprit, pour ne vous li-*

*verer qu'aux douceurs que la délicatesse de vos sentimens méritoit depuis longtems,*

La lecture de cette Lettre remit le Comte de la frayeur qu'il avoit eu en la recevant. Il ordonna à un de ses gens d'avoir soin du Courier de Madame de *Mondelis*, & que personne ne le vît.

*Difentensil* proposa le lendemain à mon père, & à *Mondelis*, d'aller voir une Cascade naturelle qui n'étoit pas éloignée du chemin par où nous devions passer ; C'étoit, à ce qu'il leur dit, l'unique curiosité remarquable dans un canton ingrat. Ils montèrent à cheval, & arrivèrent au pied d'un rocher très élevé & très escarpé. C'étoit du haut de ce rocher que tomboit à grand bruit une assez grande quantité d'eau, pour faire aller une forge qui étoit à cent pas de cette chute. Dans le tems que le Comte faisoit faire attention à ce qu'il y avoit de plus singulier dans cet ouvrage de la Nature, un de ses gens lui vint parler à l'oreille. Le Comte, sans dire un seul mot, tourne le dos, & pousse à toute bride vers le grand chemin, suivi du seul domestique qui venoit

noit

noit de lui parler. Mon père, *Mondelis*, & *Calemane*, surpris d'un départ si brusque, coururent après lui; mais ils le perdirent de vue, & s'arrêtèrent à une croisée de chemins, ne sçachant lequel prendre, & sachant encore moins que penser.

Nous n'étions, ma belle-sœur & moi, qu'à cinq lieues des personnes que nous avions impatience de voir, lorsque je tombai dans une rêverie profonde. Madame de *Mondelis*, qui m'avoit vûe très gaye pendant tout le voyage, me demanda la raison de ce subit-changement. Hélas! lui dis-je en soupirant, plus j'approche de *Disenteruil*, plus ma délicatesse me reproche cette prévention fatale qui l'a rendu si longtems malheureux. La tendresse vive que je ressens pour lui n'est-elle point trop tardive? Parlez, ma chère sœur, ne me déguisez rien. Lorsque mon devoir m'a jusques ici demandé compte de ma conduite, je le lui ai rendu sans rougir. Ah! que l'amour que je ressens, & qui me demande le même compte, est bien plus difficile à satisfaire! Comment convenir avec  
lui

lui de mes injustices ? Je suis pénétrée de la plus vive douleur, quand les mouvemens de la joie devroient seuls m'occuper. Ces sentimens, ma chère Comtesse, me répondit ma belle-sœur en m'embrassant, me ravissent : qui les ressent mérite une ample absolution de ses petits égaremens ; je vous l'accorde, & vous la promets pour le Comte. J'avoue que cette réponse gaye de Madame de *Mondelis* fit de l'effet sur moi ; elle me remit heureusement de mon trouble, dans l'instant que j'apperçus le Comte à la portière de notre carrosse. Nous arrêta-mes, & comme il avoit mis pied à terre, nous voulumes descendre. Il nous pria de n'en rien faire. Madame de *Mondelis* lui dit : Montez donc avec nous : il y a place pour vous.

Je ne saurois rapporter fidèlement les termes dont le Comte se servit pour m'exprimer sa tendresse, sa joie, & tous les mouvemens différens de son ame. J'écoutois, avec un plaisir extrême, des discours pleins de désordre : il commençoit une phrase, & ne la finissoit point : il se faisoit pourtant entendre ;  
il

il avoit dans mon cœur un fidèle interprète, à qui rien n'échappoit. Je n'interrompois point le Comte, je me contentois de le regarder. Si j'avois parlé la première, je crois qu'il y auroit eu autant de confusion dans mes discours, qu'il y en avoit dans les siens. Enfin, m'étant un peu remise de l'agitation que m'avoit causée une si chère vue, je rompis le silence: Oui, mon cher Comte, lui dis-je, oui, c'est moi, qui, après vous avoir donné mon cœur, viens vous donner la main, en la lui présentant, & qu'il baïsa avec transport. M'unir à vous est l'unique objet de mes désirs, & votre tendresse est le sûr garant de ma félicité. Quelle est la mienne! s'écria *Disen-  
teuil*. Vous posséder, & être aimé de vous! Ah! Madame, quel mortel peut être aussi heureux que je le suis? Vous m'aimez fort, nous dit Madame de *Monde-  
lis*; mais nous ferions bien du chemin ensemble, sans que vous vous avissiez, ni l'un ni l'autre, de m'adresser la parole. N'est-il pas tems, que la joie, que je ressens de vous voir heureux, se déployé? Embrassez-moi. Jamais l'amour  
n'u-

n'unit deux cœurs si dignes l'un de l'autre, & jamais l'hymen ne fera d'affortiment qui lui fasse tant d'honneur. Nous étions, le Comte & moi, si persuadés de l'amitié de Madame de *Mondelis*, que sans craindre qu'elle s'en plaignit, nous ne daignames pas répondre à ce qu'elle nous disoit d'obligeant. Que j'aime votre impolitesse ! s'écria-t-elle ; j'en suis charmée. Je continuerai pourtant à parler ; vous ne m'écoutez point ; & nous ferons tous ce que nous devons faire.

Dans ce moment, mon père, qui avoit marché en avant, après avoir attendu inutilement à la croisée des chemins, nous joignit : il vit *Difenteuil* dans notre carrosse. Nous voulumes arrêter ; mais il nous cria, Marchez, marchez, vous n'avez que faire de nous : je suis charmé que le Comte, que j'avois perdu, se soit retrouvé si heureusement. Nous demandâmes à *Difenteuil* ce que mon père vouloit dire : il nous apprit comment il l'avoit quitté à la Cascade, & remercia Madame de *Mondelis* de l'avis qu'elle avoit eu la bonté de lui donner, & dont elle  
m'a-

m'avoit fait un mystère.

Nous voilà enfin à Disenteuil. Je fus très aise d'y trouver *Calemane*, que j'embrassai avec plaisir. Quand on nous eut mené dans un vaste & assez vilain appartement, le Comte nous voulut témoigner qu'il étoit bien fâché de nous recevoir dans un Pays desert, dans un vieux Château, enfin dans un séjour si peu digne de nous. Ce compliment, lui dis-je, doit s'adresser uniquement à Madame de *Mondelis*; car il ne me va point: Tout ici me paroît & me paroitra charmant. Le Comte étoit si étonné de m'entendre parler un langage si nouveau pour lui, qu'il ne conservoit pas assez de liberté pour me répondre; mais moi, sans me contraindre, je continuois à lui développer mes sentimens. Il étoit tems qu'il jouît du doux plaisir de se croire aimé.

Le lendemain, ma belle-sœur voulut se promener & visiter toute la maison. Le Comte s'y oppofoit, & ce n'étoit pas sans raison. Divers corps de logis, faits en divers tems, composoient une grande habitation sans nulle symétrie. *Disen-*  
*sen-*

*Senteuil* étoit enfant , lorsqu'il avoit perdu son père & sa mère ; il avoit été élevé auprès de son oncle ; il n'avoit de sa vie été qu'une seule fois en Berry ; & les soins d'un Concierge , qui ne voit & n'attend jamais son Seigneur , n'empêchent guères le dépérissement de ce qui lui a été confié. Le Comte , en arrivant dans cette terre , où il craignoit de faire un long séjour , ramassa tout ce qu'il y avoit d'ouvriers dans la Province ; il fit faire de grandes réparations en peu de tems ; il avoit fait venir quelques meub'es de Gondez ; enfin , il avoit rendu , en moins de deux mois , son Château logeable. Ce qu'il y avoit de plus régulier dans ce bâtiment immense , étoit un petit appartement que le Comte avoit fait pratiquer pour lui dans une grosse tour quarrée. C'est - là que je trouvai mon portrait , que j'avois laissé à Gondez. Il falloit , me dit le Comte , que ce portrait fût ma consolation dans mon exil : sa vue adouciroit mes peines , dans un tems où je croyois que ma tendresse & ma fidélité ne toucheroient jamais votre cœur. Ah ! Monsieur , dit *Souville* qui nous suivoit ,

si



si vous saviez le tour que Madame m'a joué ! Elle avoit un petit portrait en miniature, dans une belle boîte ; j'ai osé demander la peinture. Madame m'a donné la boîte, après en avoir tiré le vélin ; devinez pourquoi faire ? pour le déchirer & le jeter au feu. Elle tira lors la boîte. *Difenteuil* jetta les yeux dessus, & la reconnut. Je vis un mouvement de joie, qu'il ne put modérer. Il me regarda d'un air fatigant. Je rougis, sans être embarrassé. Si je croyois, ma chère *Souville*, lui dit le Comte, pouvoir un peu reparer la perte que vous avez faite, en vous donnant ma figure que ce fou de *Calemane* fit faire dans mon dernier voyage de Paris, & qu'il a fourré dans cette tabatière, je vous l'offrirais. Dans l'instant qu'il la lui présenta, & que *Souville* disoit avec empressement, Donnez, Monsieur, je la reçois, j'avançai la main, je me saisis de la boîte, en disant, Je m'oppose à la libéralité que le Comte veut faire de mon bien. Ne suis-je pas bien chanceuse ? s'écria *Souville* : je devois avoir le portrait de ma Maîtresse & celui de mon Maître, &  
je

je n'ai ni l'un ni l'autre. Je dis à *Calemane*, qui entra dans ce moment ; Vous aviez choisi là une tabatière de bon goût, en la lui montrant. Ah ! Madame, me répondit-il, rendez la moi ; le Comte me l'a volée très vilainement. Voyez, mon cher *Calemane*, lui repliquai-je en ouvrant la boîte & lui montrant le portrait, voyez si je puis en conscience vous la remettre ? Que vous êtes devenue intéressée depuis quelque tems ! me dit *Calemane* : vous voulez l'original & la copie ; eh bien ! gardez le tout ; & sortit en homme fâché, tandis qu'il étoit dans une joie extrême, de juger, par mille bagatelles, que ma passion égaloit celle du Comte.

Ce même jour, mon père nous voyant tous ensemble, nous dit : Enfin, mes enfans, nous voici rassemblés pour la chose du monde que j'ai le plus désiré : mais l'Alliance qui est entre nous, diffère encore notre bonheur commun. Que *Mondelis* parte pour Paris, chargé des lettres de créance nécessaires pour une pareille négociation. *Calemane*, prenant la parole, & s'adressant à mon père, lui dit,

dit, Eh! Monsieur, ne voyez-vous pas que Madame de *Mondelis*, approuvant votre dessein, n'approuve pas le choix du Ministre? Tout le monde connoit ici mon zèle; je suis propre à cette commission; ma diligence & mes soins abrègeront les délais qu'il faut que Monsieur & Madame de *Gondez* subissent. Oui, dit-il en nous regardant le Comte & moi, il faut les subir, ces délais. Vous croyez avoir ressenti tous les mouvemens de l'amour; non, ceux de l'impatience vous étoient inconnus. Mais, que vous êtes heureux! votre impatience aura des charmes, qui ne céderont qu'aux douceurs que mon retour vous annoncera. Mon père consentit au dessein de *Calemane*, que le Comte appuya; & cet ami fidèle partit dès le lendemain.

Je crois, Madame, que je me suis un peu brouillée avec vous. Si vous n'avez pas absolument blâmé ma conduite, vous avez du moins blâmé mes premiers mouvemens. Le procédé de *Disenteuil* vous a intéressé, & celui du Chevalier de *Fanime* vous a revolté. Mais les dernières pages que vous venez de lire ne m'ont-elles

elles pas rendu votre amitié, qui étoit un peu altérée? N'avez-vous pas senti, que ce n'est point la raison, qui m'a défilé les yeux? que c'est le mérite seul de *Disenteuil*, qui a triomphé insensiblement de mes foiblesses, & m'a inspiré des sentimens qui m'étoient jusqu'alors inconnus? Car enfin, dans le tems que *Calemane* étoit à Paris, que je voyois tous les jours le Comte, qu'il avoit réuni tous les suffrages, que sa passion me paroissoit extrême, & que je ne voyois rien qui pût s'opposer à notre bonheur, je craignois de le perdre. Cette crainte sans fondement ne m'affuroit-elle pas, que j'aimois *Disenteuil* autant que j'en étois aimée? Sans cette persuasion intime, je n'aurois pu être heureuse.

*Calemane* fut près de deux mois dans son voyage, sans qu'on lui pût imputer la moindre négligence. Enfin, le jour tant désiré arriva. J'épousai *Disenteuil*, sans changer de nom; car, d'abord après la mort de son oncle, il se fit appeller le Comte de *Gondez*, comme Chef de cette Maison, & l'héritier de tous ses biens; mais j'ai toujours voulu  
vous

vous parler de lui sous le nom de *Difentueil*, pour jeter plus de clarté dans mon récit.

Huit jours après notre mariage, mon père, à qui le Comte étoit devenu encore plus cher en prenant le titre de gendre, nous quitta pour aller à la Cour, mettre en mouvement ses amis, ceux de mon mari & obtenir de la bonté du Prince la pleine liberté du Comte. Mon frère & ma belle-sœur passèrent encore quelques mois avec nous : mais Monsieur de *Brionfel*, qui avoit besoin de l'un & de l'autre pour parvenir à faire réussir le projet qui avoit hâté son départ, les rappella. Ils nous quittèrent sans peine, croyant de nous être utiles à Paris : & nous nous séparâmes, dans le doux espoir de nous revoir bientôt.

Cependant, malgré l'innocence de Monsieur de *Gondez*, le crédit & l'attention de toute notre famille à ne perdre jamais un moment favorable, l'affaire tiroit en longueur. Mon mari, pour la tendresse qu'il avoit pour moi, avoit des mouvemens d'une chagrine impatience, dont je le raillois : il craignoit

gnoit que le séjour de *Difenteuil* ne me devint ennuyeux: Il faut avouer de bonne-foi, qu'il l'auroit été pour deux personnes moins occupées l'une de l'autre. Pour moi, je croyois ne point songer à mon retour, quoique l'air marécageux que je respirois eût un peu altéré ma santé. Je fouhaitois pourtant de voir le Comte dans le grand monde; je sentoiss qu'il devoit attendre tout de son mérite, dès qu'il se retrouveroit en place de le montrer. Je désiroiss de le voir revêtu des plus grandes dignités, uniquement parce que je l'en croyois digne. Je désiroiss aussi, que tout ce que je connoissois fût le témoin de mon bonheur. Ma délicatesse me faisoit cacher ces différentes agitations, dans la crainte mal fondée que mon mari ne pût penser, que la vanité & les plaisirs généraux, que l'on ne trouve que dans la plus belle Ville du Monde, n'excitassent dans mon cœur des désirs; & je n'en avoiss d'autre, que de continuer à lui plaire.

Enfin, après dix-huit mois depuis le départ de mon père, un Courier extraordinaire

dinaire nous porta la plus courte & la plus énergique dépêche qui ait jamais été écrite. En voici les termes.

*Partez, mes enfans: tout est fini selon vos souhaits. Rassemblons-nous, pour ne plus nous séparer.*

Nous répondîmes à l'impatience de mon père, & nous arrivâmes à Paris peu de jours après. Nous y fûmes accablés de visites & de complimens. Mon mari pouvoit avoir des envieux; mais il étoit difficile d'être son ennemi; & s'il en avoit quelqu'un, cet ennemi, honteux de l'être, ou pour pouvoir plus sûrement lui nuire, prenoit un soin extrême à se cacher.

Monsieur de *Gondez* fut reçu à la Cour comme un homme que l'on voyoit avec plaisir de retour de ses terres; il n'y trouva point cet air froid & composé, continuation, ou du moins, suite très-ordinaire d'une disgrâce éclatante. Enfin, Madame, & je vous l'ai dit cent fois, je suis la plus heureuse femme du monde: Aimée d'un mari généralement

estimé, & que j'adore; chérie d'un père qui devrait servir de modèle à tous les pères, d'un frère plein de mérite, d'une belle-sœur presque de mon choix; & honorée de la familiarité d'une personne aussi illustre que vous l'êtes.

F I N.



LES



LES  
AMOURS  
D'ISMENE  
ET  
D'ISMENIAS.



---

A

M A D A M E

L. C. D. F. B.

M A D A M E,

*Vous serez obéie. Je vai me mettre à l'ouvrage; j'y suis. Ce n'est pas peu pour un homme dont vous connoissez la paresse : je la croyois à l'épreuve, & sans des ordres aussi absolus que les vôtres, je ne me serois pas trompé. Tenez-moi quelque compte du sacrifice que je vous fais, il ne me restoit à vous faire que celui-là. Souvenez-vous, s'il vous plait, que vous ne m'avez point assujetti à la sèche exactitude d'une traduction littérale: j'use de la liberté que vous m'avez donnée; je change, j'ajoute, je retranche; j'évite des fautes, j'en fais de nouvelles: vous gagnerez d'un côté, vous perdrez de l'autre. Les Sçavans s'en scandaliseront : ils ne manqueront pas, si par hazard ils se donnent la peine de me lire, de*

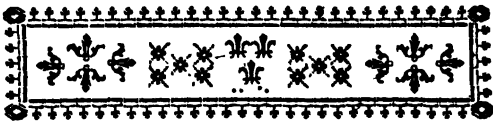
## E P I T R E.

*me faire un crime de léze-antiquité de ne point trouver dans mes Amours d'Isménie & d'Isménias celles d'Isis & de Basthathé. Je serois plus circonspect, si j'écrivois pour être imprimé; car enfin je n'ignore pas qu'il faut ménager tout le monde: mais, MADAME, je n'écris que pour vous, & peu vous importe des idées & des expressions Grecques, pourvu que vous ne trouviez les miennes ni bizarres, ni forcées. Je n'en suis guères plus à mon aise; il faut vous amuser & vous plaire, deux choses peu faciles; je n'entreprends ni l'une ni l'autre. Je vous l'ai déjà dit, je ne fais qu'obéir. Un Auteur ne peut s'abstenir d'une Préface: celle-ci sera courte; elle est finie. Songez au reste que c'est Isménias qui va parler, dès que je vous aurai assurée que je suis avec beaucoup de respect,*

M A D A M E,

Votre très-humble &  
très-obéissant servi-  
teur \* \* \*

L E S



L E S  
A M O U R S  
D' I S M E N E  
E T  
D' I S M E N I A S.

**L**A ville d'Eurycome est située dans un pays charmant. La mer l'environne d'un côté; de l'autre, d'agréables prairies, arrosées de rivières, plantées d'arbres, offrent aux regards tout ce que la nature a d'aimable dans sa simplicité. A l'abri des vents, les vaisseaux y trouvent en tout tems un port vaste & commode: attirées par la fidélité du commerce, les Nations y abordent en foule. Les mœurs de ses habitans sont douces; ils font l'exemple & le modèle de

la Grèce. Plus religieux que les Athéniens mêmes, leur piété les rend célèbres & respectables. Le culte des Autels, le soin des sacrifices, le choix des offrandes qu'ils destinent aux Dieux; voilà, pour ainsi dire, leur unique occupation. C'est eux qui prescrivent les jours sacrés: leurs cérémonies sont éclatantes & majestueuses. *Jupiter* les protège; tous les Dieux les chérissent. Par une ancienne coutume, ou plutôt par une loi inviolable, ils assemblent tous les ans dans le Temple de *Jupiter* les jeunes garçons de leur ville, qui n'ont point encore aimé; on en choisit au sort parmi eux, pour aller annoncer le jour de la fête aux villes voisines. Il faut que, maîtres de leurs cœurs, ils reviennent indifférens comme ils sont partis. Si quelqu'un manque à ce devoir essentiel de son emploi, un châtiment sévère attend le prévaricateur à son retour. Je fus du nombre, & destiné pour Aulycome, ville célèbre de la Grèce. Au sortir du Temple, couronné de laurier, revêtu des habits de mon ministère, le peuple me reçoit au bruit des trompettes, & mêle à ses acclamations les vœux les plus tendres, les plus

plus empessés. L'un me félicite sur le choix du sort ; ce sont les Dieux , dit-il , qui l'ont conduit. L'autre , les larmes aux yeux de ce qu'il n'est pas tombé sur son fils , ne laisse pas de m'embrasser étroitement. Celui-ci , sans intérêt pour lui-même , me souhaite , m'augure un voyage heureux : celui-là , dans la vivacité de son zèle , se livre , pour me faire honneur , à tout ce que ce zèle lui suggère. La foule croît ; je suis comme au milieu d'un fleuve agité par les vents. La joie est universelle ; un même esprit , un même cœur en exprime les transports.

Je passe les événemens de mon voyage. J'arrive à Aulycome. J'y suis reçu , non comme un Envoyé des Dieux , mais comme un Dieu même. Une multitude de peuple m'entourne : la curiosité l'emporte sur le respect ; j'en suis accablé. Les rues sont parsemées de mirthes ; l'air exhale l'odeur délicieuse des parfums les plus exquis. Les filles & les garçons , couronnés de roses , parés des fleurs les plus brillantes , ne cèdent qu'à peine la place aux citoyens les plus illustres , qui s'empresent autour de moi. Tel *Socrate*.

P 5. étoit.

étoit au milieu de ses Disciples. Qui de nous , disoient-ils , aura le bonheur de le recevoir chez lui ? A qui donnera-t-il la préférence ? Je fus l'objet des vœux de tous , pour moi-même , j'ose le dire ; & l'Ambassadeur parut dans ce moment ne rien devoir à la majesté de son ambassade. Dangereux honneurs , que de larmes , que d'amertume vous ont suivis !

*Sophène* l'emporta sur ses concurrens. Je monte sur son char : j'entre dans un Palais superbe , dont je me trouve le maître ; j'en parcours les appartemens. Je passe dans le Jardin , vrai séjour de délices & de prodiges. Les fruits y disputent d'éclat avec les fleurs ; la pourpre des violettes cède à celle des raisins : la vigne surchargée de son poids , confond les unes avec les autres ; l'œil s'y trompe. Ici les mirthes s'entrelaçant aux cyprès , forment un asile impénétrable au Soleil. Là je vois des roses qu'un bouton naissant renferme encore ; j'en vois qui s'épanouissent : le Zéphir folâtre voltige autour d'elles ; les soupirs semblent les embellir. Plus loin les hyacinthes , les lys & les amaranthes imitent le



le mélange & la vivacité des couleurs, dont se pare la Messagère des Dieux, lorsqu'elle vient nous apprendre leurs volontés. Là se trouve en abondance tout ce que peuvent produire l'industrie, & le travail assidu d'un Jardinier attentif à plaire à son maître. La nature complaisante y concilie toutes les saisons. *Flore* & *Pomone* y font dans tous leurs charmes, dans toute leur gloire.

L'œil étonné parmi tant de prodiges,  
 Craint du sommeil les effets séducteurs.  
 Sont-ils réels ces objets si flatteurs ?  
 Ne sont-ce point d'agréables prestiges ?

Surpris, enchanté, je crois être dans les jardins d'*Alcinoüs*; & tout ce que les Poètes ont dit de l'*Elisée*, ne me paroît plus un ouvrage de leur imagination. Insensiblement je me trouve auprès d'une fontaine: il me fut aisé de l'admirer; il ne me le fera pas de la décrire.

D'une grotte rustique, où l'art n'a osé rien prêter à la nature, sort une eau transparente, dont le cristal liquide se précipite dans un canal revêtu de pierres

simples ; & fuyant à travers un gazon fleuri dans un autre plus spacieux, va grossir une rivière, qui s'étendant de droite & de gauche à perte de vûe, termine ce réduit charmant. Le sommet de la grotte est-ombragé d'arbustes toujours verts : jamais aucun mortel n'y a porté sa main profane. L'un & l'autre canal est bordé d'arbres épais, dont les feuilles réunies entretiennent une fraîcheur éternelle. La douce rêverie, le sommeil plus doux encore, habitent dans cette retraite. Un vieillard vénérable, le *Nestor* de son siècle, l'air ferein, l'œil encore plein de feu, y méditoit sur le néant des choses humaines, sur la grandeur des Dieux. Saïsi de respect à sa vûe, je m'arrête de peur de l'interrompre. J'adore la Divinité de ce paisible séjour. Belle *Nayade*, lui disois-je, puisse votre eau toujours pure, toujours délicieuse, faire le plaisir de ceux qui viendront la voir, & s'y délecter. Puissai-je moi-même apprendre auprès de vous, que la plus brillante jeunesse s'écoule comme votre onde.

*Sosibéne* m'avertit qu'il étoit tems de quitter mes habits de cérémonie, & d'aller

ler nous mettre à table ; je le suivis à regret. *Ranthia* sa femme, *Ismène* sa fille, vinrent au devant de moi. Après nous être rendu les devoirs qu'exige l'hospitalité, nous entrâmes dans la salle du festin ; il étoit digne de la magnificence du maître. On me força de prendre la première place ; à la seconde étoit *Cratisthène* qui m'avoit accompagné, *Cratisthène*, le plus cher de mes amis, ou plutôt un autre *Isménias*. Ensuite étoient un Prêtre de *Jupiter*, *Sosthène* & *Panthia*. Pour *Ismène*, elle étoit debout ; son père l'avoit chargée de verser le vin : telle *Hebé* dans le Ciel verse le nectar aux Dieux. D'abord la conversation fut sérieuse : mes Hôtes me louèrent, me flattèrent ; je me défendois modestement, mais j'avois l'air contraint : *Sosthène* s'en aperçut : il eut pitié de mon embarras : on changea de discours ; l'innocente gaieté s'empara de nos esprits. *Ismène*, une coupe d'or à la main, s'approche de moi, me la présente ; je rougis, je baisse les yeux, je n'ose la prendre. *Isménias*, me dit *Sosthène*, c'est à vous à commencer. Confus de recevoir à mon âge tant de marques de distinction, j'obéis. Je bus la fanté

de

de *Jupiter*. Tous la burent à mon exemple.

A peine avois-je encore regardé *Isménè* : grave Ministre des Dieux , je n'étois occupé qu'à soutenir ma dignité. Un regard échapé de mes yeux rencontra les siens : une douce surprise, mêlée d'admiration , me couvrit d'une rougeur modeste ; j'attachois ma vûe sur elle , je ne pouvois l'en arracher. Ce n'étoit pourtant qu'un simple hommage, ou plutôt qu'un hommage involontaire, que je rendois à sa beauté : mon cœur n'y avoit point de part ; il étoit encore sans mouvement. Aussi troublée que moi , *Isménè* me présenta du vin une seconde fois. Ma main toucha la sienne ; par un transport dont je ne fus pas maître je la lui ferrai ; je reçus lentement la coupe , mais il me sembla qu'elle fut plus lente encore à me la donner. Dieux ! que devinmes-nous dans ce moment ? Je l'ignore. Comment exprimer ce qu'on ne connoit pas ? Nous fumes remarqués. *Panthia* jeta sur elle un regard sévère ; elle en trembla. Par un regard plus sévère encore , *Softhène* acheva de la déconcerter. J'étois si hors de moi, que je ne m'en appercevois pas. *Cratijhène* me poussa ;  
tout

tout d'un coup. tel qu'un homme qui s'éveille au bord d'un précipice, je sentis mon imprudence : mais je n'eus pas la force de m'en repentir. On fut quelque tems sans parler. *Cratisthène* craignoit pour moi ; je craignois pour *Isméne* ; elle craignoit pour elle-même. Enfin *Sosthène* revenu de son agitation, s'adresse à moi : *Isménias*, me dit-il, pourquoi dans dans un jour consacré à la joie, nous laissons-nous aller à la tristesse ? Est-ce ainsi que nous honorons *Jupiter* ? Est-ce ainsi que nous nous disposons à célébrer sa fête ? Montrez-nous que vous êtes sensible au plaisir que vous nous faites. A ces paroles le trouble se dissipe : je vois la sérénité renaître sur le visage d'*Isméne* ; je reprends la mienne. Elle me donne encore la coupe à diverses reprises : je parois la recevoir sans empressement, & je la rens avec la circonspection d'un homme qui commence à réfléchir, d'un homme qui soupçonne qu'on l'examine. Après quelques discours enjoués, je prends une lyre ; je chante la gloire du Souverain des Dieux, la naissance de *Minerve*, la défaite des Titans, *Lycaon* puni, *Philemon* récompensé. Je le représente assis  
sur

sur son Trône au milieu des Immortels , faisant trembler d'un clin d'œil le Ciel & la Terre , & de ce même clin d'œil raffermiffant l'Univers ébranlé.

Les applaudiffemens m'interrompirent. Il étoit tard ; on se lève. Conduit dans l'appartement qui m'étoit destiné , je vois entrer *Ismène* ; trois Esclaves la suivent : leur beauté ne cède qu'à celle de leur maîtresse. L'une porte sur la tête un vase d'or plein d'eau de senteur ; l'autre un grand bassin de même métal ciselé par le divin *Alcimedon* , sur lequel sont étendus des linges pliés avec art : la troisième porte dans un vase d'albâtre des parfums les plus précieux de l'Arabie. Je fus obligé de permettre qu'on me rendit un honneur dû à mon emploi ; elles me lavèrent les pieds. La Religion justifie ce qu'elle ordonne ; *Ismène*, elle-même, *Ismène* les essuya. Que les Dieux ne s'en offensent pas ; dans ce moment je crus être *Apollon* dans le bain au milieu des Heures. Cette cérémonie achevée, *Ismène* me dit avec un sourire enchanteur : Envoyé de *Jupiter* , puisse ce Dieu bienfaisant vous procurer une nuit tranquille ! Je voulus lui répondre ; elle étoit  
for.

fortie. Je me mets au lit : bientôt *Morphée* répand ses pavots sur mes paupières appesanties ; un sommeil léger & paisible me retrace les aventures du jour. Je les vois toutes par ordre se succéder les unes aux autres ; ou plutôt je ne vois qu'*Ismène*. Son embarras, sa rougeur, ses graces se peignent à mon imagination plus vivement qu'ils ne s'étoient peints à mes yeux ; ce n'est point un songe, c'est une réalité. Je lui parle, je l'écoute avec un plaisir, avec un intérêt qui me surprend, mais qui me flatte ; je m'en demande la raison, je ne la trouve point : je cesse de la chercher, & sans sçavoir précisément à quoi je me livre, je m'abandonne tout entier à des mouvemens qui me séduisent, qui m'occupent, que mon cœur adopte, qui lui deviennent naturels, qui lui deviennent nécessaires.

Cependant la nuit terminoit sa carrière ; l'Aurore dissipant ses ombres, annonçoit à la nature le retour du Dieu qui la vivifie, *Cratichène* entre dans ma chambre ; il m'éveille. Ami, lui dis-je, pourquoi venez vous troubler les plus doux momens de ma vie ? Vous-même,

reprit-il en ouvrant mes fenêtres, & me montrant qu'il étoit grand jour, vous même, *Isménias*, pouvez-vous dormir encore? La paresse sied-elle à un Envoyé des Dieux? Ils me la pardonneront, lui répondis-je avec transport; ils ne nous font point un crime de leurs fauteurs. Alors je lui conte tout ce qui m'étoit arrivé; je lui parle de ce qu'*Isménie* a fait pour moi; je lui en parle, sans en connoître le prix, sans en marquer à peine de la reconnoissance. Ma froideur lui parut affectée; il m'en fit des reproches; cependant je ne lui cachois rien; mon amitié devoit lui répondre de ma franchise. Surpris de me trouver si simple, il sourit, & m'expliquant ce sourire, *Isménie*, continua-t-il, *Isménie* vous aime. Bonheur imparfait! Je vois que vous ne l'aimez pas. Qu'est-ce qu'aimer? repliquai-je d'un air ingénu: Vous le sçauvez un jour; peut-être ce jour n'est-il pas loin. Qui me l'apprendra? Celui qui l'apprend aux hommes, aux animaux, à tout ce qui respire: le plus grand des Dieux, l'Amour, leur maître & le votre. Et ce Dieu, qui me le fera connoître? Votre cœur, *Isménie*.



Son père vint à propos finir un entretien qui commençoit à me gêner ; j'eus honte qu'il m'eût prévenu : sa visite fut courte ; il emmena *Cratisthène*, pour me donner le tems de m'habiller. J'appellai mes Esclaves, & bientôt je fus en état de joindre la compagnie. Elle étoit nombreuse : j'eus à répondre à des complimens ; on trouva que je m'en acquittai avec quelque grace. *Isménè* n'y étoit pas ; j'aurois voulu la voir. Cependant son absence me donnoit une liberté d'esprit, que je n'aurois pas eue auprès d'elle.

Ce jour n'eut rien de fort remarquable ; les événemens en furent presque les mêmes que ceux de la veille. Les visites finies, nous allames voir la partie supérieure du jardin, que nous n'avions point vûe. Les beautés en sont différentes. L'art n'y a travaillé que pour le plaisir des yeux.

Nous entrames sur une vaste terrasse. A droite, élevés sur des pieds-d'estaux de marbre blanc, paroissent huit groupes de bronze, ouvrage de *Vulcain*, ou de ses élèves les plus chéris : à gauche, régne une balustrade de marbre de Pa-

ros :

ros : la vûe s'étendant sur des côteaux éloignés , se promène agréablement dans une plaine fertile. *Cerès* , surpassant les vœux de l'avidé Laboureur , y étale tous ses trésors ; les épis dorés tombent sous la faux , la terre en est couverte : étonné de sa richesse , le maître de tant de biens en rend grâces à la Déesse. Un esfaïm nombreux d'indigens trouvent dans ce qu'il leur abandonne de quoi soulager leur misère. Là des Esclaves brûlés par le Soleil , composent une montagne de gerbes entassées ; ici les bœufs gémissent sous le poids de celles qu'ils emportent.

Pendant que je m'occupe de ce spectacle , *Cratisthène* considère les Statues : je ne leur avois donné qu'une admiration passagère ; simple alors , je n'étois touché que des objets , qui de mes yeux alloient d'eux-mêmes à mon cœur. Pour lui , qui avoit parcouru toute la Grèce , qui s'étoit formé le goût parmi les merveilles d'Athènes , de Delphes & d'Ephèse , il ne pouvoit se lasser de les louer. *Isménias* , me dit-il , voyez - vous cet *Hercule* ? Quelle force ! quelle impression ! quelle vérité dans cette attitude ! L'air tranquille,

quille, la démarche assurée; son bras seul pourroit soutenir cette énorme masse dont il semble se jouer. Le Lion, l'œil ardent, la crinière hérissée, s'est acharné sur lui: sa gueule s'est remplie de sang; ses griffes meurtriées en ont fait couler de tout le corps du Héros. Fils d'*Alcmène*, redoublez vos efforts, vous ne serez fils de *Jupiter* qu'après votre victoire. Un coup terrible a terminé ce combat: le furieux animal, la tête écrasée, est tombé à vos pieds; vous êtes vainqueur.

Voici, continua-t-il, un objet plus riant. *Vénus* reçoit la pomme des mains de *Paris*. Croyez-vous, en la regardant, qu'on ait pû lui disputer le prix de la beauté? La joie brille dans ses yeux; elle n'augmente point ses charmes, mais elle les met dans tout leur jour. Ces Amours, qui badinent avec sa ceinture, applaudissent à son triomphe, & leurs ris malins insultent à la confusion de ses rivales. *Paris*, moins flatté du bonheur qui l'attend, qu'ébloui de ce qu'il voit, semble remercier la Déesse au présent qu'il lui fait.

Quelle est celle-ci? Son air majestueux  
&

& terrible inspire le respect & la crainte. C'est *Minerve*, qui punit l'orgueil d'*A-rachné*. Ce n'est plus cette audacieuse mortelle qui avoit osé la défier ; c'est une fille timide, l'épouvante peinte sur le visage, qui fait de vains efforts pour s'arracher à la main divine qui la terrasse. Examinez sa robe, qu'elle-même avoit brodée. Quelle élégance de dessein ! Quelle finesse de travail ! Ne diriez-vous pas qu'elle vole au gré des Zéphirs ? Je ne condamne pas la vengeance de la Déesse : mais je plains le sort de sa rivale.

Ce Dieu s'annonce de lui-même, boiteux, contrefait, les cheveux courts, la barbe épaisse. Il excite les Cyclopes, qui forgent la foudre ; leurs marteaux inégalement levés, sont prêts à tomber en cadence sur l'enclume. Que regarde-t-il avec une attention mêlée de plaisir ? Ce sont ces rêts industriels, qui doivent envelopper *Mars* & *Vénus*, & les donner en spectacle à l'Olimpe assemblé. Ils échappent aux regards, on peut mieux les sentir que les voir.

La Déesse est ici dans une situation plus douloureuse encore. Un horrible San-

Sanglier vient de déchirer *Adonis* ; *Adonis* , le plaisir de ses yeux, les délices de son cœur. Sanglant, défiguré, la tête panchée sur ses genoux, elle reçoit ses derniers soupirs ; sa douleur ne peut être, ni plus vive, ni plus vivement exprimée : ne passe-t-elle point en vous ? Malheureuse Deesse ! Tu ne peux ni lui rendre la vie, ni mourir avec lui.

Ainsi *Cratisthène* m'expliquoit les chefs-d'œuvres de l'art ; ainsi il alloit m'expliquer les autres, lorsque ne pouvant résister à ma curiosité, j'entre précipitamment dans un salon que je trouve devant moi. L'architecture extérieure m'avoit frappé, par ce je ne sçai quoi, que le grand imprime dans ceux qui le regardent. Les ornemens les plus rares, les plus recherchés, placés l'un pour l'autre, s'y prêtent mutuellement du relief. Quatre grandes croisées s'ouvrent sur les quatre parties du monde. Le plafond attire les regards par un Ciel peint si naturellement, que je crus qu'il étoit à jour. Les oiseaux volent ; l'air s'agite. Quelques nuages répandus au hasard, s'éclaircissent des rayons du Soleil. Il s'avance à pas de géant, il est au milieu de sa carri-

rière. Quatre tableaux remplissent l'espace qui se trouve entre les fenêtres. Sous le premier est écrit dans un cartouche le nom d'*Apelle*, sous le second celui de *Zeuxis*, sous le troisième celui de *Protogène*. Soit que le Peintre n'eût osé mettre le sien, soit qu'il eût voulu laisser aux connoisseurs le mérite de le deviner, le quatrième cartouche étoit vuide. Je les parcours des yeux; je les examine avec attention; je cherche à pénétrer le sens mystérieux des emblèmes qui en font le sujet. Immobile, enseveli dans la rêverie la plus profonde, mes idées se dévelopent, & se rebrouillent; ce que je crois voir, n'est point ce que je vois en effet. Tel un homme, dans les ténèbres épaisées de la nuit, apperçoit de loin une foible lumière, qui le guide un moment: elle s'évanouit; l'obscurité redouble, il ne sçait plus où il est.

Sçavez-vous, me dit *Cratishène*, en me tirant par le bras, sçavez-vous que tout ceci n'est point fait pour vous? Ces peintures pourroient donner atteinte à cette indifférence, qui paroît vous être si chère. Je ne veux donc plus les voir, lui répondis-je, en sortant avec précipitation.

tion. J'en avois pourtant assez vû, pour ne pouvoir douter qu'elles ne fussent faites à la gloire de l'Amour. Des feux, des carquois, des flèches, des chaines, tous ses autres attributs : des Esclaves de tout âge, de tout caractère, de toute nation, couronnés de roses, jettent des regards passionnés sur de jeunes filles négligemment parées ; elles fuyent devant eux : mais elles se laissent voir avant que de se cacher. O Venus, que ces dangereux objets sont dignes de ton fils ! Tout respire la mollesse ; tout invite au plaisir. Plus pernicieux que les gazons, les arbres rendent son triomphe plus séduisant. Heureux oiseaux ! il ne vous en coûte rien pour vous livrer à ses feux ; le plaisir en est la récompense : il nous en coûte à nous, le repos, la raison ; & ce plaisir flatteur, qui vous enchante, où le trouvons-nous ?

*Cratiphène*, qui mieux que moi-même lisoit alors dans mon cœur, me dit : Ce Dieu contre lequel vous vous défendez, se rit de votre résistance, ou plutôt vous ne lui en faites plus. Votre défaite est certaine ; mais sçavez-vous ce qui vous arrivera ? Vous sentirez sa puissan-

ce, sans éprouver ses plaisirs ; c'est la punition des indociles. Il ne travaille à notre bonheur, qu'autant que nous travaillons de bonne grace à sa gloire. Eh, repartis-je, au nom des Dieux, au nom de *Jupiter*, sous les auspices duquel nous sommes venus ici, cessez un discours qui m'afflige. Je le veux, reprit-il ; parlons d'autres choses. Vous ressemblez à ces malades qu'une fièvre intérieure dévore : ils pâlisent, ils frissonnent ; tout le monde s'aperçoit de leur état : eux seuls croient affoiblir, dissiper le mal, en se le dissimulant. Je ne voulus pas me reconnoître à ce portrait ; cependant il étoit d'après nature.

Nous changeames d'entretien ; ce que nous venions de voir, nous en fournit une ample matière. Est-il possible, lui dis-je, qu'un homme passe ainsi de la plus grande simplicité au luxe le plus excessif ? Un lieu seul peut-il renfermer tant de choses opposées ? Tels sont les hommes, me répondit-il ; les extrémités se touchent dans leur cœur. On s'étonne qu'ils ne s'accordent point entre eux : on ne songe pas qu'ils ne s'accordent presque jamais avec eux-mêmes.

Emus,



Emus, entraînés par les objets présens, c'est toujours le dernier qui leur paroît le meilleur; c'est du moins celui qui les détermine. A-t-il du rapport avec celui qui l'a précédé? N'en a-t-il pas? Cette discussion leur coûteroit trop: ils se l'épargnent; ils ne reviennent jamais sur eux-mêmes. Ils ne s'apperçoivent point de la variété de leur conduite; ils se persuadent même que les autres ne la remarquent pas. Sans cette idée, sans cette ressource de l'amour propre, il faudroit qu'ils fussent toujours, ou réellement raisonnables, ou qu'ils se trouvassent toujours extravagans; voyez où cela mène. Ne cherchons point à les guérir d'une erreur qui les rend heureux; la vérité les rendroit ridicules. Grace aux Dieux, repris-je, cela ne nous regarde pas: vous êtes sage, & j'ai envie de l'être. Votre exemple, vos conseils m'aideront à le devenir. O mon cher *Cratisthène*, que votre amitié m'est précieuse! Qu'elle m'est nécessaire! Sans elle je ne ferois que des fautes; & dans le caractère dont je suis revêtu, je ne pourrois en faire que de grandes. Désormais il ne me sera plus permis d'être ignoré; les

yeux de mes compatriotes seront ouverts sur ma conduite : si elle ne répond pas à leur attente, si même elle ne va pas au-delà, plus ils m'ont honoré, plus ils me mépriseront ; tous les chemins de la fortune me seront fermés. Opprobre d'une illustre famille, il faudra que je m'exile, ou que je sois pour elle un objet éternel d'humiliation. Sainte amitié ! vous me préservez d'un état si funeste ; vous augmentez dans mon cœur l'attrait que vous y avez mis pour la vertu : elle est votre compagne fidèle ; elle aime ceux que vous aimez. Ah, *Cratibène*, que ne puis-je vous faire sentir ce que je sens moi-même ! Divinité favorable, éclairez mon esprit, afin que je vous rende un tribut de louanges digne de vous. Quelle ardeur inconnue me prête des expressions ! C'est elle qui m'inspire. Mortels, écoutez - moi. Fille du Ciel, vous êtes le présent le plus doux que les Dieux dans leur amour aient fait aux hommes. Vous prévenez leurs desirs ; vous allez à eux de vous-même. Vous vous donnez gratuitement aux cœurs que vous avez préparés à vous recevoir.... Les profanes ne la connoissent point :

ce

ce qu'ils appellent amitié, n'en est qu'un vain fantôme. Les liens qui les attachent n'ont rien de pur, rien d'innocent; le besoin qu'ils ont les uns des autres, fait la baze de leur union. Les offres les plus empressées, les protestations les plus tendres ne se rapportent qu'à ceux qui les font: ils donnent par amour propre; ils reçoivent par cupidité. La reconnaissance qu'excitent en eux les bienfaits, n'est qu'un sentiment intéressé, qui ne subsiste qu'autant que l'espoir le soutient: ce ne sont point les graces reçues qui les touchent, ce sont celles qu'ils attendent: leur manquent-elles? ils s'échappent, ils disparoissent. On se plaint de l'ingratitude de ses amis; on abuse des termes: les ingrats n'ont jamais aimé. Quelle différence de ce qui se passe entre nous! Mêmes goûts, mêmes désirs, même volonté; la joie & la peine, tout nous est commun; vous ne respirez, vous n'êtes heureux qu'en moi; je ne respire, je ne suis heureux qu'en vous: votre ame est la mienne, la mienne est la votre. Douce communication! Transports délicieux! vous n'êtes point du ressort de l'esprit! Vous êtes le par-

tage du cœur : seul il vous possède , seul il peut vous faire connoître.

*Cratiphène* m'interrompit de la sorte , en riant : Vous comptez peut-être que je dois vous remercier des choses flatteuses que vous venez de me dire ? non , mon cher *Isménias* , je ne vous en remercierai pas : *Ismène* en seroit jalouse ; ce soin la regarde seule. Ce que vous vous imaginez sentir pour moi , c'est pour elle que vous le sentez. Vous vous êtes fait illusion : vous avez cru louer l'amitié , la dépeindre ; vous n'avez loué , vous n'avez dépeint que l'amour : on n'en parle pas si bien sans le sentir. Ma prédiction est accomplie ; vous aimez : cessez de vous obstiner à feindre , vous brûlez. Eh quoi , lui dis-je en soupirant , voulez-vous me désespérer par vos plaisanteries ? Je n'aime point , je ne veux point aimer. Loin de fournir à ce Dieu cruel des armes contre moi , vous devriez m'aider à me défendre contre lui. Moi , reprit-il : que je m'oppose aux Dieux ! Ils m'en puniroient ; vous-même , vous m'en sçauriez mauvais gré. *Jupiter* ! m'écriai-je , tout m'abandonne ; c'est à vous à me protéger. Allons , con-

ti-

tinuai-je, allons au Temple achever les fonctions de mon Ministère ; & si la fuite seule peut m'arracher au péril qui me menace, fuyons d'un lieu funeste à mon innocence : oui, *Cratisthène*, je suis prêt à retourner à Eurycome ; si vous croyez que les charmes d'*Isimène* soient capables de m'arrêter, empêchez - moi de la revoir ; si malgré moi je refuse de vous suivre, entraînez-moi, faites moi violence. Je l'embrassois, en parlant de la sorte : mes larmes baignoient son visage ; je pouffois des soupirs, je gémissois : mon cœur étoit ferré, je ne respirois plus. Pour comble de douleur, il fallut me contraindre dans un état si violent. *Sosthène* nous cherchoit : nous l'apperçumes, il nous joignit. *Cratisthène* l'entretint, pour me donner le tems de me remettre de mon trouble, ou d'en laisser moins paroître au dehors. Soit qu'il fût occupé d'autres choses, soit que j'eusse fait un effort sur moi-même, il me sembla qu'il ne remarquoit point mon embarras. On avoit servi. J'entre fermement résolu de ne point regarder *Isimène*. Je ne sçai quel Dieu me fortifioit ; mais je me trouvai dans un calme dont

je m'applaudissois : je ne sçai même, si dans ma fausse sécurité, je n'allai point jusqu'à défier l'Amour. Le souper étoit encore plus magnifique que le précédent; il étoit aisé de voir, par la délicatesse & la rareté des mets, que *Sophène* avoit été surpris la veille. J'eus le loisir d'en examiner l'ordonnance. *Ismène* n'y étoit pas; je déairois moins vivement de la voir, je m'accoutumois à son absence; j'étois tranquille, du moins je croyois l'être. *Jupiter*, disois-je tout bas, je vous rens graces; c'est vous qui faites en moi un changement si prompt, si heureux. Hélas! *Jupiter* lui-même se jouoit de ma foiblesse.

Deux heures s'étoient écoulées, sans émotion sensible, sans inquiétude apparente de ma part. Déjà je me flattois que le danger étoit passé. Le festin finissoit; on alloit se lever de table : instant fatal! *Ismène*, à la tête des plus belles filles d'Aulycome, entre d'un air modeste; à cette vûe on se récrie, les regards de l'assemblée se partagent entre tant d'objets ravissans, ils ne sçavent auquel s'arrêter. Les miens furent bien-tôt déterminés. *Ismène*, vous les eutes tous. Mon  
ame

ame passa toute entière dans mes yeux. Au son de sa lyre ses compagnes se mêlent, se séparent; tout ce que l'art de la danse, tout ce que les graces naturelles peuvent produire, conduites, animées par *Isméne*, elles l'exécutent: cependant *Sofihéne* ordonne à sa fille de chanter: on fait silence. Dieux! quel son de voix! Quelle douceur! Quelle étendue! Quel goût! Quelle ame! Est ce *Philomèle*? Sont-ce les Syrènes qui chantent? Non, c'est *Isméne*. J'étois saisi, hors de moi-même. *Cratishéne* ne le remarqua que trop. Voulez-vous, me dit-il à l'oreille, voulez-vous encore partir pour Eurycome? A peine l'entendis-je. Plaisir enchanteur que vous me coutâtes cher!

Tout le monde étoit retiré: le ciel étoit serein; un calme profond régnoit dans toute la nature; seul j'étois agité: j'appelle en vain le repos: il fuit loin de moi. Mon trouble s'augmente par tout ce que je fais pour le dissiper: il est extrême, il ne peut plus croître; j'en suis accablé, & je ne le sens pas moins vivement. Insensé que je suis! je veux encore m'en déguiser la cause. Je me lé-

ve, je marche à grands pas, je m'arrête, je me rejette sur mon lit, j'en fors comme d'un bucher embrasé. Tel un chevreuil qu'une Nymphé de *Diane* a blessé dans les forêts du *Cynthe*, fait de vains efforts pour arracher le trait qui le déchire : il remplit l'air de ses cris, il erre au gré de sa douleur, il la porte par tout ; rien ne la soulage.

J'étois dans cet état funeste, lorsqu'au milieu de la nuit une lumière éclatante frappe mes yeux ; j'entens un bruit terrible, semblable à celui du tonnerre. Assis sur un char pompeux, l'Amour s'offre à moi dans toute sa gloire. Une foule de sujets l'environne ; *Isménias*, me crient-ils, reconnoi le Souverain de la Nature, prosterne-toi devant lui & Padore. Je me jette à ses pieds sans sçavoir ce que je fais. L'Amour, un arc à la main, l'œil menaçant, le visage enflammé de colére, rebute mon hommage forcé. C'est donc toi, mortel audacieux, qui t'opposes à ma puissance ? Seul tu prétens m'échaper. Ce Dieu, dont tu te dis le Ministre, ce Dieu ne me résiste pas. Meurs, téméraire : je ne veux plus d'un cœur que tu m'as refusé ; je veux  
ton



ton sang. Tel qu'une victime qu'un Prêtre va égorger, j'attendois le coup mortel. Le bras levé, l'arc tendu, le trait fatal étoit prêt à partir, sa vengeance alloit être remplie. Tout-à-coup s'élevèrent mille voix confuses d'admiration; l'Amour s'arrête & regarde: un silence respectueux s'empare de tous ceux qui composent sa suite. Je tourne la tête; j'aperçois *Isméne*, une couronne de roses sur le front, une guirlande de fleurs à la main; elle s'avance d'un air timide, mais dont les Graces régloient tous les mouvemens. Prosternée aux pieds du Dieu, elle embrasse ses genoux, elle les arrose de ses larmes, elle n'ose parler, elle n'en a pas la force. L'Amour entendit ce silence éloquent. Quoi, *Isménie*, s'écria-t-il, en la relevant, vous vous intéressez, vous pleurez pour un ingrat, qui brave mon pouvoir & vos charmes! Laissez-moi le punir; votre gloire & la mienne demande sa mort. Souverain des Dieux, lui dit-elle d'une voix modeste, *Isménias* ne vous résiste plus; il est votre esclave, il soupire, il aime. O *Isménie*! vous lisez dans mon cœur. Alors elle me tend sa couronne

de roses, je la reçois de ses mains, je l'ajuste moi-même sur ma tête : l'Amour s'apaise, on applaudit à sa victoire. Tout dispa- roît.

Surpris & charmé de mon aventure, je ne sçai si je dois me plaindre ou me féliciter. Plus d'incertitude sur mon état : je connois ma passion, j'en connois l'ob- jet ; je me remplis d'idées agréables : mon imagination m'emporte ; je vole sur les ailes de l'espérance. Flateuses chimères, où fuyez - vous ? Pourquoi me laissez- vous à moi-même ? Les mouvemens les plus impétueux m'agitent ; je brûle d'un feu dont l'ardeur me pénètre. Où vont mes désirs ? *Isménè*, venez partager mes transports, cédez à mon impatience : vous m'aimez donc ? oui, vous m'ai- mez, je lis mon bonheur dans vos yeux ; les miens vous montrent mon ame tou- te entière. Qui peut vous arrêter ? Quels monstres se présentent sur mon passa- ge ? Leur froid poison me glace. Cruel le vicissitude, je ne puis plus vous sup- porter.

Eveillé par mes cris, par mes san- glots, *Cratishène* entre dans ma cham- bre : Ami, lui dis-je en soupirant, l'A-  
mour

mour s'est vengé : il vient d'épuiser sur  
 mon cœur toutes les flèches de son car-  
 quois, tous les feux de son flambeau ; j'ai-  
 me ; qu'est-il besoin de vous l'apprendre ?  
 Ces roses vous le disent assez ; & mon  
 trouble vous le dit encore mieux ; j'ai-  
 me , continuai-je d'une voix entrecou-  
 pée. O *Jupiter* ! O *Venus* ! O *Ismène* !

*Cratiphène* répond à mes plaintes par  
 un long éclat de rire. Je craignois , me  
 dit-il, toute autre chose : calmez-vous ,  
 & tâchez de dormir. A ces mots il veut  
 me quitter : je le retiens ; je lui fais un  
 récit exact de la colère de l'Amour , de  
 ses menaces , de son triomphe. *Ismène* ,  
 poursuivis-je, *Ismène* m'a sauvé la vie ,  
 que ne lui dois-je point ? *Ismène* m'a  
 rendu tendre , sensible : elle sera tou-  
 jours l'objet de ma tendresse & de ma  
 sensibilité ; l'Amour n'a plus de traits ,  
 il ne peut me blesser pour une autre.  
 Enfin , reprit *Cratiphène* , vous voilà au  
 point où je vous désirois : vous aimez , &  
 votre passion vous est chère ; vous en  
 êtes occupé , vous ne parlez que d'elle :  
 je vous écouterai demain : le sommeil  
 m'accable , adieu : il sort. Je me retrou-  
 ve seul, je me replonge dans mes rêve-  
 ries.

ries. Insensiblement le calme succède à mon agitation ; une douce fraîcheur se coule dans mes sens , je m'endors. Amour , le sommeil-respecte tes droits : les songes obéissans prennent toutes les formes que tu veux leur donner ; ils se réalisent dans l'imagination de ceux à qui tu les envoies. C'est vous , belle *Isménie* : vous baissez les yeux , vous vous taisez ; que vois - je ? Il semble que vous m'eufuyiez. Arrêtez ; je ne suis plus ce stupide *Isménias* , qui ne connoit point le prix de vos bontés , qui n'ose vous regarder , qui veut se dérober à vos charmes ; je suis un amant vif , empressé : jouissez de votre ouvrage. Qu'appréhendez-vous ? Ma constance justifiera la vivacité de mes desirs. Je lui prens les mains , je les baise mille fois , je la serre dans mes bras ; tout le feu de mon cœur passe sur mes lèvres , je les imprime sur les siennes : elle résiste , elle veut s'échaper ; l'Amour la retient ; il dissipe sa crainte : il augmente ma témérité , nos soupirs se confondent , ses yeux se remplissent d'une langueur séduisante , elle se trouble , elle s'égare. Désordre charmant ! Une troupe officieuse d'Amours écartent à coups de flèches la

pu-

pudeur, qui fuit les yeux baiffés. Amours, pourquoi mettez-vous votre bandeau fur ma bouche? Ne craignez rien, je fuis discret. *Isméne*, vous pleurez, vos forces se raniment; votre colére m'allarme: les transports les plus passionnés doivent-ils offenser une amante qui les a fait naître, qui sembloit les autoriser? Cher *Isménias*, modérez-en la violence, ménagez ma foiblesse: on respecte ce qu'on aime: si vous m'aimez, mes pleurs doivent vous arrêter; si vous ne m'aimez pas, vous êtes trop cruel de me presser si vivement. Je craignois de lui déplaire; mais j'avois honte de céder. Etrange effet de l'amour! Je n'osois remporter une victoire, que je poursui-vois avec ardeur. *Isméne*, vous vous rendez: quel obstacle me retient? Mes yeux s'obscurcissent; je vous cherche, & ne vous trouve plus: je reste sans voix & sans force; il s'élève en moi des mouvemens inconnus; mon cœur palpite; mon corps frémit. Je m'éveille. Dieux! si l'erreur d'un songe a tant de charmes, quelle est donc la douceur des véritables plaisirs? Revenez, délicieuse illusion! Je vous appelle en vain; *Morphée*

*phée* est rentré dans son palais. Je ne puis ni me lever, ni me rendormir. Je m'abîme dans une foule de pensées confuses, que je ne cherche point à débrouiller; je me retrace avec complaisance toutes les particularités de mon rêve. Se souvenir d'un bonheur imaginaire, c'est passer d'une chimère à une autre; mais, comme dit un Poète,

Souvent, en s'attachant à des fantôme vains,  
 Notre raison séduite, avec plaisir s'égaré ;  
 Elle-même jouit des objets qu'elle a feints ;  
 Et cette illusion pour quelque tems répare  
 Le défaut des vrais biens, que la nature  
 avare

N'a pas accordés aux humains.

Cependant les ombres de la nuit avoient fait place à l'Aurore; elle-même fuyant les regards du Dieu de la lumière, étoit allée se jettter entre les bras du mortel qu'elle aime. Je vai chercher *Cratisthène*; nous entrons dans le jardin, je passe dans le fallon. Ces tableaux, que j'avois trouvés la veille si dangereux, ne répondent plus à l'idée que je me suis faite de l'amour: l'ex-  
 pres-

pression en est foible, inanimée. Le Peintre qui les a faits n'aimoit point ; il eût donné plus de grace à l'Amour , plus de feu , plus de charmes. Les Esclaves qui l'environnent , n'ont point cet air de langueur & de ravissement , qui passe du cœur dans les yeux , qui remplit, qui pénètre les vrais Amans. Mais quoi! m'écriai-je , parmi tant de beaux objets , je ne trouve point *Isméne*. N'a-t-il osé la peindre ? A-t-il senti que la nature va quelquefois au-delà des bornes de l'imagination , & que l'art peut perfectionner ce qu'il invente ; mais qu'il reste toujours au-dessous de la réalité ? Non , non , il a eu raison d'oublier *Isméne* : comment eût-il représenté l'Amour ? Elle eût embelli le triomphe ; elle eût effacé le vainqueur.

Tout à coup changeant de discours , j'adresse au Dieu ces mots , qui surprirent *Cratibéne* : C'en est fait , Amour , tu l'emportes : plus d'Eurycome pour moi ; la patrie d'*Isméne* devient ma patrie ; je me fais citoyen d'Aulycome. Ainsi donc ; m'interrompit-il d'un ton sévère , *Isménias* oublie qu'il est l'Envoyé de *Jupiter* ; & passant d'une extrémité à l'autre , il se  
livre

livre sans réserve à une passion, qui faisoit l'objet de toute sa crainte ! *Isménias* citoyen d'Aulycôme ! Dieux, l'ai-je bien entendu ? Ne songez-vous plus que vous devez aux tendres empressements d'un père qui vous aime ? Ne songez-vous plus qu'une mère en pleurs vous attend ? Objet de leurs délices & de leur affliction, voulez-vous leur donner la mort ? Qui recevra leurs derniers soupirs ? Qui fermera leurs yeux ? Fils ingrat ! la nature ne se revolté-t-elle pas dans votre cœur ? Cruel ami, m'écriai-je, c'est vous, qui m'avez perdu : je voulois fuir ; il en étoit tems encore : vous m'en avez empêché, Quel instant choisissiez-vous pour m'arracher à moi-même ? O *Themisthée* ! O *Dianthée* ! votre malheureux fils n'a plus la force d'écouter son devoir : un funeste amour le rend insensible à votre tendresse, à vos larmes, à tout ce qui n'est point *Isméne*. L'impérieuse voix de l'honneur veut en vain se faire entendre ; cet honneur, dont les droits m'étoient si précieux, ne forme plus que des sons impuissans, qui parviennent à peine à mon oreille. En parlant de la sorte, je regardois l'Amour : il s'applaudissoit de ma foiblesse ;  
moi-



moi-même je m'applaudissois du sacrifice honteux que je lui faisois de ma raison.

*Cratisthène* en fut indigné. J'avoue, me dit-il, que je vous ai prédit que vous aimeriez : j'ai été plus loin, j'ai combattu vos scrupules ; j'ai disposé votre cœur à recevoir les impressions qu'*Isménie* méritoit d'y faire : je voyois que, né tendre, vous ne résistiez que par honte & par timidité ; est-ce-là vous avoir perdu ? Pouvois-je imaginer que l'Amour, qui fait naître, ou qui augmente la vertu dans les cœurs bien faits, détruiroit la vôtre ? Non, mon cher *Isménias*, j'avois meilleure opinion de vous ; je l'ai encore : faites un effort sur vous-même ; le combat est pénible : mais la gloire en est le prix. Aimez *Isménie*, j'y consens : mais aimez-la d'une manière digne d'elle. Le mystère doit être inséparable de l'amour ; le moindre éclat vous perdrait l'un & l'autre : vous êtes Amant, mais vous êtes Ministre de *Jupiter* ; vous êtes Amant, mais vous êtes fils. *Ulysse* est l'objet de votre admiration, qu'il soit le modèle de votre conduite : il préféra sa patrie à une Déesse, à l'immortalité même. Cet exemple ne vous touche point ; il vous faut un

un motif plus pressant : je le trouve dans *Ismène*. Connoissez le cœur des femmes : elles aiment la gloire ; la maîtresse la plus passionnée seroit au désespoir que son amant manquât l'occasion d'en acquérir. Elle murmure contre cette gloire cruelle qui la sépare de l'objet de son amour ; elle soupire, elle gémit, elle fond en larmes ; elle veut qu'il soupire, qu'il gémissé, qu'il pleure avec elle : mais elle veut qu'il parte. Consultez *Ismène*, vous verrez si je vous trompe.

*Cratisthène* se tut : je sentoie la force de ses raisons ; j'en étois ému, pénétré : mais j'avois la foiblesse de n'oser en convenir. Mon silence lui faisoit peine ; mais il avoit pitié de mon agitation. Il aperçut *Sothène* qui venoit à nous ; il m'en avertit : je n'eus que le tems de me remettre de mon trouble, ou du moins d'en cacher une partie.

Nous n'apprenons jamais que les derniers les choses qui nous intéressent. *Sothène*, loin de se douter de mon amour pour sa fille, dont il ignoroit le commencement & les progrès, avoit sur elle de tout autres desseins ; les Dieux ne permirent pas qu'ils s'accomplissent. Il

nous

nous dit, en nous abordant, que tout étoit prêt pour le sacrifice que nous devions offrir le lendemain à *Jupiter*. Après quelques tours de promenade, où la conversation ne roule que sur des sujets indifférens, nous entrâmes dans la salle du festin. Je crois qu'il fut plus magnifique encore que ceux qui l'avoient précédé : je laisse à *Cratibène* à en juger ; pour moi, je ne vis qu'*Ismène*. Je fis toutes les étourderies d'un homme de mon âge, qui commence d'aimer ; j'en fis d'autant plus, que je m'étois promis d'en faire moins. Plus prudente que moi, *Ismène* empêcha qu'elles ne fussent remarquées. Si ma main s'arrêtoit sur la sienne, elle la retiroit modestement, & sans affectation ; si je la regardois, elle baissoit les yeux ; si je voulois lui parler, elle détournoit la tête. Au moindre mot, au moindre geste suspect, ses regards m'avertissoient que j'étois examiné ; je me contraignois un moment, du moins je croyois me contraindre : je me sçavois un gré merveilleux de ma discrétion ; je me flatois qu'*Ismène* lisoit seule au fond de mon cœur. Que ceux qui aiment sont extravagans ! ils s'imaginent, au moment

ment même qu'ils se laissent voir tout entiers, que l'amour met un bandeau sur les yeux de ceux qui les observent, & qu'ils n'ont que lui pour témoin de leurs actions.

On déservit. Je ne sçai si j'avois mangé; & si je n'avois pas touché la main d'*Isméne* lorsqu'elle me présenta la coupe, je ne me souviendrois pas d'avoir bû: mais je me souviens que j'eus un regard d'*Isméne*. Déesse, dont les tendres sentimens ont passé dans mon cœur, ô *Vénus*! toi, dont les expressions vives & flatueuses font sur les Immortels autant d'effet que tes charmes, *Isméne* m'a regardé: tu m'as fait sentir la douceur de ce regard, appren-moi à en faire connoître le prix.

*Sothène*, me prenant par la main, me parla de la sorte. *Isménias*, il y a trois jours que vous êtes ici; nous avons coutume d'employer ce tems à rendre aux Ministres des Dieux les honneurs qui sont dûs à leur personne & à leur emploi. Charmés de vous avoir parmi nous, croyez que nous voudrions vous avoir toujours: mais il faut que les plaisirs de l'hospitalité cèdent aux devoirs  
de

de la Religion. Partons demain pour Eurycome; le Souverain des Dieux nous y demande un Sacrifice: allez vous reposer avec *Cratisthène*. Il dit, & me laisse.

La foudre qui tombe avec fracas aux pieds d'un voyageur surpris par les ténèbres, l'étonne moins que ne m'étonnèrent ces funestes paroles. Sans voix, sans mouvement, je crus que la mort d'un coup de sa faux cruelle m'avoit précipité au fond du Tartare. A cette muette douleur succédèrent des gémiffemens, des cris douloureux. Non, m'écriois-je, non je n'abandonnerai point *Ismène*: ma vie est attachée à sa présence; je veux vivre & mourir avec elle.

Cependant elle se promenoit: je l'aperçus; & après m'être assuré qu'elle étoit seule: Est-ce vous, lui dis-je, chère *Ismène*? Elle fuit, sans me répondre: je la retiens par sa robe, je veux lui voler un baiser. *Isménias*, me dit-elle en souriant, respectez votre Ministère, respectez-en du moins les ornemens sacrés. Rien ne vous arrête. Un baiser vaut-il le danger où vous nous exposez l'un & l'autre? On nous examine; on nous voit  
peut-

peut être. *Isménias*, vous ne m'écoutez point. Que vous êtes différent de ce que vous étiez hier ! Modeste, timide même, vous n'osiez me regarder. Pendant qu'elle parloit ainsi, je tenois sa main dans les miennes ; je la ferrois, je la baisois, je l'arrofois de mes larmes. Hélas ! lui disois-je, en soupirant, je paye bien cher un moment de plaisir ; je ne vous verrai plus ; je pars demain pour Eurycome. Et moi aussi, reprit-elle en s'échappant. J'entens du bruit, je n'ose la suivre. C'étoit *Cratisthène*, qui couché sous un mirthe épais, en avoit fait remuer les branches. Il vient à moi : je ne le reconnois point dans l'obscurité ; je l'évite, craignant que ce ne fût un esclave de *Softhène*. Eh quoi ! me dit-il, avec un sourire malin, un mouvement de feuilles vous fait peur ! C'est quitter trop aisément une maîtresse, que vous ne devez peut-être plus revoir. Partagez ma joie, lui repliquai-je, en l'embrassant : *Isménie* vient avec nous ; je le sçai d'elle-même : aidez-moi à la retrouver, elle est peut-être encore dans le jardin. Non, reprit-il, je ne vous suivrai point : vous aimez, votre affaire est de veiller ; la mienne est de dor-

dormir : je vous laisse avec un meilleur second, c'est l'Amour. Là-dessus il me quitte.

Je parcourus toutes les allées ; tous les détours ; je m'arrêtois , je prêtois l'oreille , je n'entendois rien : j'appellois *Isménè* , elle ne répondoit pas ; que j'étois inquiet , impatient ! Il n'y avoit qu'un moment que je l'avois vûe : mais peut-on trop voir ce qu'on aime ? Je devois partir avec elle le lendemain : mais ce lendemain me paroissoit trop éloigné ; j'accusois les Dieux , j'accusois *Isménè* : bientôt , pour la justifier , je me disois , elle ignore que tu la cherches. Elle l'ignore , reprenois je sur le champ ; ne devoit-elle pas l'imaginer ?

Enfin après bien des plaintes , & des pas inutiles , je crus qu'elle étoit retirée. Je me trompois : elle m'a dit depuis qu'elle m'avoit entendu , mais que me craignant , que se craignant elle-même , elle avoit eu la force de résister ; que l'Amour avoit gémi dans son cœur de se voir sacrifié à la vertu , qu'elle même en avoit gémi : & que sans une de ses esclaves , qui la joignit , elle n'auroit

peut-être pû se refuser au plaisir de se laisser retrouver. Amour, s'il est vrai que tu n'enflammes les cœurs, que pour les rendre heureux, pourquoi les laisses-tu en proie à la crainte, & au préjugé?

Je passai la nuit sans dormir. Le sommeil craint, ou respecte les amans: il sçait qu'ils préfèrent à ses faveurs les rêveries qui les occupent. L'ame, dans cet état, charmée, ravie hors d'elle-même, communique au corps une douce léthargie, qui lui tient lieu de repos. Cette langueur, cette extase se sent mieux qu'on ne l'exprime.

Un bruit confus de voix m'avertit qu'il étoit tems de me lever. *Sophène* entrant dans ma chambre, fut étonné de me voir encore au lit. *Isménus*, me dit-il, tout est prêt pour notre départ; habillez-vous pour venir au Temple. Nous trouvâmes à sa porte tout *Aulycome* qui nous attendoit. Nous y arrivâmes au milieu des acclamations. La pompe de ce jour égala celle du jour de mon arrivée: je reçus les mêmes honneurs; je ne pouvois en recevoir de plus grands. *Isménie* ne put me parler; mais je lus dans ses



ses yeux qu'elle en étoit flattée, qu'elle se les approprioit: l'Amour rend tout commun entre les Amans.

Le Sacrifice achevé, nous nous embarquâmes. La navigation fut heureuse. Notre vaisseau avoit été aperçu de loin; une foule de peuple couvroit le rivage. *Ismène*, fit la surprise & l'admiration de tous ceux qui la virent. Je présentai mes Hôtes à mon père, & je lui rendis compte, d'un air pénétré, de la manière dont j'en avois été reçu. *Themisthée* les en remercia en termes si pleins de reconnaissance, qu'ils crurent qu'il faisoit plus pour eux qu'ils n'avoient fait pour moi. *Dianthée* combloit *Ismène* de caresses; elle ne pouvoit se lasser de la louer, & de la baiser: j'en étois jaloux; mais la baisant moi-même, il me sembla qu'elle n'étoit que dépositaire des baisers d'*Ismène*, & que je les retrouvois tous sur ma bouche.

Pendant que je recevois des complimens sur mon retour, mon père faisoit voir à *Sosthène* sa maison & son jardin: l'une & l'autre étoient de son dessein. Il n'y avoit point de ces beautés frappantes, qu'on admire dans ces palais super-

bes, où les Grecs vo'uptueux égalent, surpassent aujourd'hui le luxe des Rois de l'Asie. Tout y étoit simple sans négligence, propre sans faste, utile sans dépense ; le goût & la sagesse du maître avoient suppléé aux ornemens. *Sosthène*, accoutumé chez lui au grand, au merveilleux, en soupira. O *Thémisthée*, s'écria-t-il, qu'il m'en a coûté de trésors, pour faire une maison moins agréable que la vôtre ! Heureux les hommes qui n'aiment, qui ne suivent que la nature !

Cette réflexion en fit naître d'autres, qui les menèrent jusqu'à l'heure du souper. On se mit à table ; je ne dirai rien du festin. L'austérité des mœurs de *Thémisthée* en avoit banni la profusion : mais elle n'en avoit exclus ni la délicatesse des mets, ni la propreté des services. Le sage n'est ni prodigue, ni avare ; ami de l'ordre, il en fait la règle de toutes ses actions. Enfin si nous tâchâmes de ne rien omettre de ce qu'exigent l'amitié & l'hospitalité, nous eumes la satisfaction de trouver des hôtes sensibles & reconnoissans.

La conversation fut douce, enjouée ;  
ain-

ainsi s'entretiennent des personnes de mérite, qui s'estiment, & qui commencent à s'aimer. Nous voyions avec plaisir, *Isménè* & moi, se former entre nos parens une union qui flatoit la nôtre. Espérance trompeuse ! La fortune nous conduisoit parmi des fleurs dans un précipice affreux, dont toute la puissance de l'amour eut peine à nous retirer.

Vers la troisième veille de la nuit, nos parens & tous ceux qui étoient venus d'Aulycome, se rendirent au Temple de *Jupiter* ; je ne les suivis point, mon ministère m'en dispensoit. Pour *Isménè*, elle étoit couchée, parce que la bienséance ne permet pas que les jeunes filles paroissent la nuit en public. L'occasion étoit favorable ; j'en profitai : je sçavois que l'Amour, qui la procure, ne veut pas qu'on la laisse échaper. J'entre dans sa chambre ; elle s'éveille & s'écrie. Ne faites point de bruit, lui dis-je d'une voix basse, c'est moi. C'est vous, reprit-elle avec surprise ; & *Sosthène* & *Panthia*, où sont-ils ? Ils sont allés offrir un Sacrifice au Maître des Dieux : mais nous, belle *Isménè*, n'en offrirons-nous point à l'Amour ?

R 3                    Oui,

Oui, continuai-je, sacrifions-nous à lui tout entiers. Un baiser l'empêcha de me répondre. Qu'il fut tendre ! Qu'il fut délicieux ! Qu'il fut répété de fois ! Amour ! que les prémices de ces faveurs sont séduisantes ! les Graces les assaisonnent ; la variété les renouvelle.

Nous étions seuls ; j'étois jeune, j'aimois, j'avois des désirs ; *Isménè* en sentit le danger. Elle veut s'arracher de mes bras ; elle s'apperçoit que son cœur & ses forces la trahissent ; elle gémit, elle pousse de profonds soupirs, elle fond en larmes, elle a recours aux prières. Que ne me dit-elle point pour modérer mon ardeur ? Dieux ! qu'elle avoit de charmes en s'opposant à mon bonheur ! Ses refus mêmes la rendoient plus aimable. Que ne peut point une Amante tendre & vertueuse sur un Amant délicat ? Je m'arrête. Esclaves de vos plaisirs, vous me blâmez ; je ne cherche point votre suffrage.

*Isménè*, moins pressée, me dit : Cher *Isménias*, c'est à présent que je connois que vous m'aimez. Le don de mon cœur fera le prix du pouvoir que vous venez de

de me donner sur le votre : régnez sur ce cœur ; régnez-y seul , & comptez sur une fidélité inébranlable. Les Dieux n'ont point fait naître une flamme si vive , si pure , pour la rendre malheureuse : ils mettront le comble à leurs faveurs , en nous unissant de ces liens éternels qu'eux seuls ont droit de former. Prions - les d'en hâter le moment. Mon impatience secondera la vôtre. Allez , & recevez dans ce baiser un gage de ma foi. Hélas ! poursuivit-elle , ce sera le dernier que vous recevrez de votre *Isménie*. On va nous séparer pour jamais. *Themisthée*, ignorant ou désapprouvant nos feux , vous choisit , peut-être dans le moment , une Epouse plus charmante , plus accomplie. Cruel , vous obéirez ; mais que dis-je ? pourrez-vous ne pas obéir ? Je ne vous en fais point un crime : vivez heureux , oubliez-moi ; je ne veux point que le souvenir d'une infortunée empoisonne vos plaisirs ; puisse l'Amour en inventer de nouveaux pour vous ! Adieu , cher *Ismerias* ; sortez : le jour paroît , on pourroit nous surprendre. Adieu : occupée de votre idée , en proie à ma douleur , fidèle à mes sermens , je vai passer

les déplorables restes d'une vie languissante dans les larmes ; & dans les regrets. Le cours n'en sera pas long. Si j'ai quelque pouvoir sur vous , ne pleurez point ma mort ; elle n'est un mal que pour les Amans heureux.

Non , lui dis-je , non , belle *Isméne* , on ne nous séparera pas. Mon père m'aime , mon bonheur lui est cher ; loin de me contraindre , il n'oubliera rien pour engager le votre à vous accorder à mes desirs. *Themisthée* a de la naissance : il est riche , il a des vertus ; son alliance n'est point à mépriser : mais enfin , si *Sosthène* ne me trouve pas digne de vous , si mon espoir est trompé , j'atteste cet amour que vous m'avez inspiré , j'atteste ces charmes que j'adore , qu'*Isménias* ne brûlera jamais que pour *Isméne*. Vous voulez que je compte sur votre cœur ; & pourquoi ne comptez - vous pas sur le mien ? Votre constance vous répond de la mienne ; je vous aimerois , même infidèle. Qui , si *Jupiter* me laissoit maître de mon sort , s'il me permettoit de choisir parmi toutes les Déeses , je leur préférerois *Isméne*. Si *Vénus* elle-même m'offroit l'immortalité , j'aimerois mieux mourir

rir avec *Ismène* , que d'être immortel avec *Vénus*.

Il étoit tems de nous séparer. A peine étois - je sorti de sa chambre , que la compagnie rentra. J'allai me coucher. Jamais sommeil ne fut plus tranquille que le mien. Qu'on ne dise plus qu'on trouve dans les songes des présages heureux ou funestes du bien & du mal qui doit nous arriver. Je n'en eus que d'agréables.

Sûr du cœur d'*Ismène* , la douce sérénité brilloit sur mon visage. *Cratisthène* en badina ; je le défabusai. Ma joie dura peu. *Sothène* , s'adressant à mon père , en présence de nous tous , lui parla de la sorte. Sage *Themisthée* , ce n'est point à nous , c'est à *Jupiter* que se rapportent les honneurs que vous nous rendez : auteur de vos bienfaits , il en fera la récompense ; hâtons-nous de lui en rendre grâces par un nouveau sacrifice. Des affaires importantes me rappellent à Aulycome : ma fille ne sçait pas que là chose la regardé ; persuadé de son obéissance , je l'ai promise , sans lui en parler. Le jeune homme que je lui destine est aimable ; il a des mœurs , de la

naissance, de l'esprit; il m'est attaché; je ne donne un fils plutôt qu'un gendre. Il me presse de lui tenir parole; je cours l'exécuter. Voulez-vous que rien ne manque à leur bonheur? Honorez leurs noces de votre présence; & vous, charmant *Isménias*, venez embellir la pompe.

Que devins-je à ces mots! un froid mortel s'empara de tous mes sens: je ne sçai si mon trouble fut remarqué; mais je sçai qu'il fut extrême. *Isménias* accablée par ce coup imprévu, pâlit, & mettant les mains sur ses yeux, elle feint un violent mal de tête: on l'emporta on la met au lit. *Panzhius*, inquiet de la santé de sa fille; dont le mal augmente, reste auprès d'elle, & ne la quitte qu'à regret, pour aller au Temple. Tandis qu'on se dispose à s'y rendre; je me dérobe; on m'appelle, je ne répond point; & sans songer à quel danger je m'expose, je me coule dans la chambre d'*Isménias*.

Etroitement embrassés, gémissant, fondant en larmes, nos soupirs furent longtems, nos lèurs interprètes. Quel serrement de cœur! Quel état affreux!  
Amour,



Amour, tu vis l'exces de nos douleurs ; elles te touchèrent. Tu pouvois les finir, mais tu voulois nous éprouver.

Quelque précieux que soit un bien, jamais, il n'est plus cher que lorsqu'on est prêt à le perdre. Je le sentis dans ce moment. Les charmes d'*Isméne* brilloient d'un nouvel éclat : je ne l'avois point encore trouvée si belle, je ne l'avois point encore aimée si éperduement. Son silence, sa tristesse, ses regards distraits & languissans, tout augmentoit mon amour & mon désespoir.

Hélas ! lui disois-je, vos pressentimens n'ont été que trop justes : on nous s'est paré, *Isméne*, vous craigniez de me perdre, c'est moi qui vous perds. Un autre va posséder ce cœur qui n'étoit dû qu'à moi ; il va le posséder, & vous allez faire son bonheur. *Isméne*, pouvez-vous y consentir ? Moi-même, puis-je y songer sans mourir ? Ne le croyez pas. Le jour qui éclairera votre funeste Hyménée, sera le dernier de ma vie. On va t'enlever ta Maîtresse, & tu pleures ! Foible *Isménias* ! n'as-tu

d'autre ressource que tes larmes? Qu'au moins la mort de ton rival précède la tienne; que même au pied des Autels ses mirthes se changent en cyprès. L'Amour outragé devient le plus étuel des Dieux: ma fureur ne respectera rien: tremble, *Séphéna*. Il est mon père, interrompit *Isménis*; il doit vous être sacré; ne l'accusez point de nos maux; il en est innocent, il ignore que vous m'aimez. Il ignore que je vous aime! repris-je avec transport. Eh! ne sait-il pas que je vous ai vû, & que j'ai un cœur?

Après un moment de silence, *Isménis* me dit: Les maux éloignés troublent la raison, les maux présents l'anéantissent: loin de vous conjurer de vous servir de la vôtre, je ne puis faire usage de la mienne: je sens comme vous toute l'horreur de notre destinée: voyez s'il est possible de nous arracher au malheur qui nous menace: je soufrais à tout ce que votre amour vous inspirera; je ne donne à vous. Cet effort de passion lui avoit trop coûté: ses couleurs se dissipent, ses yeux se ferment: elle perd le sentiment: cet état m'accable de douleur & de crainte;

te ; je la crois morte ; je veux mourir. L'Amour arrêta son ame fugitive ; il lui rendit la vie. J'allois faire éclater ma joie & ma reconnoissance. *Isménè* poursuivit. Ne perdons point un tems précieux ; songez que les momens nous sont chers, mettons-les à profit. Adieu : quittons-nous un instant, pour ne plus nous séparer.

Plein de mille projets, qui tous me paroissoient faciles, mais qui ne l'étoient que dans mon imagination, je me rendis au Temple. Le sacrifice étoit commencé. Déjà le sang des victimes égor-gées tombe dans les vases destinés à le recevoir. Déjà le Sacrificateur, trouvant dans leurs entrailles un augure favorable, presse *Sophène* d'accomplir un mariage agréé par les Dieux. Tout à coup un grand Aigle, fondant à plein vol sur ses entrailles, les déchire, les disperse, & les enlève dans ses serres. Le couteau sacré tombe des mains du Prêtre ; il s'éloigne de l'Autel : une horreur subite s'empare des esprits de tous les assistans ; la consternation paroît sur le visage des moins timides : on n'entend que gémissemens, que lamentations ; chacun craint pour

pour foi les malheurs qu'annonce ce prodige. Ils ne regardent que moi, s'écria *Panthia*. Dieux immortels ! vous condamnez un hymen où j'avois mis toute ma félicité. O ma fille ! O infortunée *Isménis* ! Quel malheur vous attend ! Ce ne sont point les entrailles de la Victime que l'Aigle a déchirées, ce sont les miennes. Protecteur de l'innocense, tu lis dans nos cœurs ; quel crime avons-nous commis ? Laisse-toi fléchir par nos larmes ; appaise ta colère, ou ne l'exerce que sur moi : conserve la fille aux dépens de la mère : que ma mort lui donne la vie une seconde fois. En parlant ainsi, elle s'arrache les cheveux, elle se frappe la poitrine, elle se roule par terre : on l'entoure, on la relève, on s'efforce de la consoler : elle ne veut rien entendre.

Cependant les esprits se rassurent. Cet événement, si terrible d'abord, n'a plus rien d'effrayant. Ce n'est qu'un simple effet du hazard, qu'un signe indifférent ; peut-être même, est-ce un présage heureux. Telle est l'inconstance de la multitude : l'objet de sa terreur devient en un moment l'objet de son espérance.

Tout

Tout le monde étant sorti du Temple, nous reconduisîmes *Sophène* & *Pantbia*. Il n'étoit pas moins affligé : mais sa douleur ne paroïssoit point au dehors ; il n'est permis de pleurer qu'aux femmes, & aux amans. Nous trouvâmes *Isménè* fondant en larmes : une Esclave l'avoit avertie de ce qui venoit d'arriver. La désolation de sa mère la touchoit plus que le prodige : déterminée à me suivre, il autorisoit sa fuite. Dans le trouble où nous étions, elle trouva le tems de me demander ce que j'avois fait ; je lui répondis que j'allois tout arranger avec *Cratysbène*, & que bientôt... Je ne pus achever : son père l'appella, je lui serrai la main ; & je lus dans ses yeux qu'elle m'accusoit de lenteur. Venez, ma fille, lui dit *Sophène*, venez m'aider à calmer votre mère. Elle vole sur ses pas, elle l'embrasse, elle effuye ses larmes, elle la conjure par les motifs les plus tendres & les plus touchans de ne se point laisser accabler. Non, lui disoit-elle, les Dieux ne sont point irrités contre nous. Ils sont justes : s'ils condamnent un mariage que vous aviez projeté, condamnons-le nous-mêmes ; vous  
pour-

pourrez en faire un autre qu'ils approuveront : consultons-les encore ; prête à leur obéir, mon bonheur ne m'est cher qu'autant qu'il peut faire le vôtre. Nous admirons la sagesse de ce discours, nous nous joignons à elle. *Panthia* nous écoute, & se laisse persuader. Conduite dans sa chambre pour y prendre un peu de repos, je m'enferme avec *Cratisthène*. Témoin, où confident de tout ce qui s'étoit passé entre *Ismène* & moi, je pouvois lui en épargner le récit : mais occupés d'eux-mêmes, les Amans veulent toujours parler de ce qui les intéresse. Je lui rappelle la naissance & les progrès de ma passion, nos premières craintes, & nos premiers plaisirs, notre retour à *Eurycome*, l'empressement de *Themisthée*, les caresses de *Dianthée* ; les idées flatteuses, qui quelque tems nous réduisirent l'un & l'autre ; nos entretiens secrets, nos promesses, nos sermens ; l'impétuosité de mes desirs suspendue par sa modestie, autant que par sa résistance ; le discours imprévu de *Sosthène*, le mariage de sa fille, notre trouble, notre désespoir, nos projets de fuite, le prodige arrivé dans le Temple de Jupiter,

notre

notre surprise & notre consternation. Enfin, lui dis-je, vous voyez deux Amans infortunés, qui se jettent dans vos bras; aidez-nous de vos conseils, & de votre secours; nous avons plus de courage que d'expérience, plus d'amour que de raison; nous fuyons un précipice, sans vous nous tomberons dans un autre. Inquiet, allarmé, il s'élève dans mon cœur de noirs pressentimens, qui me font frémir: on me séparera d'*Isméne*; je la perdrai. O mon cher *Cratisthène*, adoucissez l'amertume de l'état où je suis réduit.

Sensible à ma peine, il me console; il me rassure. Ce n'est point vous, me dit-il, que menace le prodige qui vous effraye, c'est votre Rival: il ne possédera point votre *Isméne*, les Dieux l'arrachent de ses mains; vous l'épouserez un jour sous de plus heureux auspices: le tems & l'Amour justifieront ma prédiction. Le tems & l'Amour! m'écriai-je: Eh! songez-vous qu'elle part demain? Faites agir *Thémisthée*, ajouta-t-il; parlez vous-même à *Sosthène*. Il a donné sa parole, repris-je, il ne peut y manquer sans se deshonorer. Mais, poursuivit-il, je

je ne puis approuver votre fuite ; elle est imprudente & dangereuse. Eh ! repris-je encore, quelque affreuses qu'en puissent être les suites, sont-elles comparables à notre situation ? Malheureuse *Isménie* ! plus malheureux *Isménias* ! Tout nous abandonne, qu'allons-nous devenir ? *Cratiphène* reste immobile sans me répondre : la raison & la pitié se disputent son cœur ; je lis dans ses yeux qu'il est violemment agité. Je l'embrasse, il s'attendrit : je le presse, il soupire ; je redouble mes instances, il ne me résiste plus. Vous l'emportez, me dit-il ; il faut vous rendre le cruel service que vous exigez de moi : veuille la bonté des Dieux ne m'en point punir ! Vous partirez ce soir avec *Isménie* ; il y a dans le port un vaisseau prêt à faire voile pour la Syrie. Je vai m'assurer du Patron ; j'ai un Hôte Syrien, chez lequel nous trouverons un azile inviolable. Quoi, lui répondis-je tout hors de moi-même, vous viendrez avec nous ? *Cratiphène*, vous viendrez avec nous ? Dieux ! vous mettez le comble à vos faveurs. L'amour & l'amitié conspirent à me rendre le plus heureux de tous les hommes.



Il falloit pour terminer la fête de *Jupiter*, offrir encore à l'entrée de la nuit, un Sacrifice dans le Temple d'*Apollon*. J'aurois voulu ne m'y pas trouver, & profiter de ce tems pour instruire *Isménè* de nos arrangemens : mais *Dianthée* m'ayant apperçu, me dit de donner la main à *Pantbia*. Dans le trouble où j'étois, à peine osois-je lui parler : il me sembloit que toutes mes paroles trahissoient mon secret. Pendant la cérémonie j'étois abimé dans la rêverie la plus profonde : on la prit pour un recueillement, pour un acte de religion ; on m'admira, on me citoit pour modèle. Que les hommes lisent mal dans les cœurs ! Ce qui m'attiroit leurs louanges, offensoit les Dieux.

Le sacrifice achevé, chacun se retira. La nuit me favorisoit ; jamais elle ne s'étoit envelopée de voiles plus sombres. On étoit dans ces premiers instans de sommeil, qui sont l'image la plus parfaite de la mort. J'entre dans la chambre d'*Isménè*. Enfin, lui dis-je, nos maux vont finir : bientôt maîtres de nous-mêmes, nous ne craindrons plus la tyrannie de nos parens. *Cratibéne* dispose  
tout

tout pour notre départ; vous l'allez voir paroître. Au lieu de me répondre, elle soupire. Toutes les conséquences de son entreprise se présentent à son imagination: elle en frémit. Ira-t-elle, seule avec moi, cherchant une retraite parmi des Barbares, se couvrir d'une honte éternelle? Elle voit la fureur de *Sofibéne*, & le désespoir de *Pantbia*: elle se fait d'avance tous les reproches que mérite une faite si hardie, si coupable. Vous-même, cher *Isménias*, vous-même, qui me la conseillez aujourd'hui, vous seriez le premier à me blâmer. Le ciel m'est témoin, & j'atteste tous les Dieux qui l'habitent, que si la vertu, sans laquelle l'amour le plus tendre est un crime, ne s'y fût point opposée, il n'y auroit eu de bonheur pour moi que celui de vous aimer, & d'être aimée de vous; mais cette vertu sévère, cette vertu toute-puissante sur mon cœur, en ordonne autrement: soumettons-nous; & puisqu'elle ne nous défend pas de mourir, mourons sans l'offenser.

Je crus que mes caresses dissiperoient ses scrupules; mes caresses furent inutiles. Je lui rappelai ses fermens; elle ne s'en

s'en souvint que pour s'en repentir, que pour les détester : j'eus recours aux larmes, aux prières ; elles ne servirent qu'à la rendre plus inflexible.

*Cratibéne* arrive, & nous trouve dans cette agitation : il joint ses efforts aux miens. *Isméné* est émue, & non persuadée. Le danger ne l'étonne point : mais le devoir l'arrête. La nuit s'avance, l'heure se passe ; je vai de l'un à l'autre, je prie, je menace, je ne gagne rien. J'en demande pardon à l'Amour. Dans le désordre où j'étois, je fus tenté d'user de violence. Je songe qu'elle criera peut-être, & qu'on pourra nous entendre : un motif plus pressant encore me retient ; j'ai peur de lui déplaire. Enfin, après une résistance opiniâtre, & lorsque nous n'espérons plus de la réduire, elle apprend que *Cratibéne* doit nous accompagner. L'Amour attendoit ce moment pour vaincre. Elle me tend la main : nous sortons sans être apperçus ; nous nous rendons au port ; nous entrons dans le vaisseau. *Jupiter*, dimes-nous d'une voix unanime, protège deux Amans infortunés, que la rigueur du sort, ou plutôt que ton Oracle chasse de leur patrie.

Et

Et toi, *Neptune*, ordonne aux flots de les respecter.

On fait voile : le tems étoit calme, la mer tranquille ; il sembloit que nous fussions portés sur les ailes des zéphirs. J'étois si pénétré d'amour, si transporté de plaisir, qu'oubliant tous mes maux passés, je croyois mon bonheur hors d'atteinte. Couché aux pieds d'*Isménè*, la tête appuyée sur ses genoux, je me livrois aux transports les plus délicieux ; mon ravissement me tenoit lieu de sommeil. Que cette nuit eut de charmes ! Que son obscurité perdit & cacha de fa veurs innocentes !

Ainsi se passèrent deux jours. Qu'*Isménè* fut trouvée belle ! Qu'elle fit naître de desirs ! & que j'excitai de jalousie ! Il y avoit parmi nous un peintre fameux, qui passoit à la Cour du Roi de Perse. Pour y faire honneur aux beautés Grecques, il demanda à *Isménè* la permission de la peindre. La rapidité du travail ne nuisit point à la perfection de l'ouvrage. C'est *Isménè* ; elle respire, elle flatte, elle enchante. Objet des vœux de toute l'Asie, elle en va triompher. Quelle idée flatteuse pour un Amant !

mant ! Je vois sa gloire : je la partage :  
 bientôt par un mouvement contraire,  
 cette gloire m'afflige, je ne puis souf-  
 frir que son portrait tombe entre les mains  
 des Barbares ; ils n'en sont pas dignes :  
 tout ce qui ressemble à *Ismène* ne doit  
 appartenir qu'à *Isménias*. Le peintre re-  
 marqua mon trouble : il avoit remarqué  
 mon amour ; nos feux ne se contrai-  
 gnoient point. Je connois, me dit-il,  
 toutes les délicatesses des Amans, j'ai  
 aimé : voilà le portrait d'*Ismène* ; possé-  
 dez-le seul, je vous le donne.

Déjà les Matelots, découvrant la ter-  
 re, remplissoient l'air de cris d'allégres-  
 se. Déjà *Cratiphène* nous montrait le  
 Temple de *Junon*, qui dominoit sur tous  
 les édifices de la Ville où nous devions  
 aborder. C'est là, nous disoit-il, que  
 dépositaire de vos sermens, la Déesse va  
 bientôt vous unir pour toujours. Dieux  
 de l'Olympe, Dieux de la Mer, prolon-  
 gez encore un instant vos faveurs. Hé-  
 las ! vous ne m'écoutez point.

Le Ciel s'obscurcit, les vents se dé-  
 chainent, une tempête furieuse se for-  
 me, elle éclate : l'air s'embrase ; l'onde  
 mugit ; les mâts se brisent ; le vaisseau  
 s'en-

s'entr'ouvre ; le trouble & l'horreur s'emparent des esprits ; nous sommes de concert avec les flots pour nous perdre ; l'art devient inutile ; la manœuvre cesse : les uns pouffent des cris perçans , les autres attendent la mort dans un sombre silence : ceux-ci , pleins de leur désespoir , maudissent les Dieux ; ceux-là se prosternent , & les implorent.

*Isménie* inaccessible à la crainte, l'Amour remplissoit tout son cœur , se jette dans mes bras. Je vois la mort sans pâlir , me dit-elle : les Dieux sont justes ; je l'ai méritée. Quelque prompt , quelque rigoureux que soit le châtiment , il n'égale point mon crime : je meurs sans me plaindre : mais voyez à quel point je vous aime : je meurs sans me repentir ; ce que j'ai fait , je le ferois encore : j'ai tout quitté pour vous , *Isménias* ; je ne regrette que vous : imitez mon exemple ; mourez avec courage , mourons en nous aimant : s'il est doux de vivre avec ce qu'on aime , il est doux de mourir ensemble.

Le Pilote , ayant perdu tout espoir , assemble l'équipage. Les Dieux , dit-il d'une voix tremblante , les Dieux sont irri-

irrités ; notre perte est certaine : *Jupiter* armé contre nous tous les Elémens ; rien ne peut nous arracher de ses mains ; cessons de le fatiguer par des vœux qu'il rejette. *Neptune* est moins implacable : renouvelons une coutume, qui a toujours été salutaire ; offrons lui une victime qui soit le salut de tous : voyons sur qui le sort doit tomber. On applaudit à son discours, on porte avec empressement son nom dans l'urne fatale ; chacun vole à la mort, pour l'éviter. Le premier billet qui sortit du vase terrible, aurai-je la force de le dire sans expirer ? le premier billet fut celui d'*Isménie*.

• Accablé de la plus affreuse douleur, je l'emporte au fond du vaisseau, résolu de me faire déchirer en mille pièces, plutôt que de la rendre. La crainte rend cruel. Ceux qui la veille auroient donné leur vie pour lui plaire, sont les premiers à solliciter sa mort. On crie hautement que la religion est offensée : on s'imagine que chaque moment qu'on diffère ajoute

Tout. X. S à

à la violence de la tempête. *Cratiphéne* veut parler pour elle; au lieu de l'écouter, on le menace de le précipiter lui-même.

Cependant *Ismène* se débarrasse de mes bras. Je ne puis la retenir. Elle fend la presse, & s'adressant au Pilote: Nouveau Ministre des Dieux, lui dit-elle, leurs droits ne seront point violés. Ne crain aucune résistance de ma part; la vie d'*Isménias* est attachée à ma mort. Fai ta charge. *Neptune* demandé sa victime, elle est prête; qu'attens-tu pour l'immoler? Ce furent ses dernières paroles. Deux Matelots la saisirent. Que faites-vous, cruels? Déjà la mer a reçu sa proie. Dieux! Approuvez-vous ces horribles sacrifices? Ou, si vous les détestez, que ne perdez-vous les impies, qui vous deshonorent en vous les offrant? Vous faites cesser l'orage! Le salut des Mortels dépend-il d'un crime? Et vous, Monstres, qui m'arrêtez, vous avez raison de vous opposer à ma fureur; elle rendroit inutile cet affreux bienfait. Le Pilote m'impose silence; je veux m'élançer sur lui.



lui. Qu'on l'enchaîne, s'écria-t-il. A ce mot ; je me fais des armes de tout ce qui me tombe sous les mains. Les Furies m'animent, leurs serpens siffent autour de moi, l'épouvante & l'horreur les accompagnent. Ce nouveau danger paroît plus terrible que le précédent.

Mes forces me trahirent ; je fus accablé par le nombre. Il falloit du sang à ma vengeance, on me force de la borner à des cris impuissans. Pour s'en délivrer, on aborde, on me met à terre. *Cratishéne*, on ne vous permet pas de m'y suivre ; si quelque chose avoit pû me consoler, vous auriez été ma consolation.

La douleur, portée à l'excès, rend insensible : je garde un silence stupide, je reste sans mouvement. Etat funeste, & plus cruel que l'agitation la plus violente. Bientôt mon désespoir reprend de nouvelles forces, les rochers retentissent de mes rugissemens ; les Lions & les Ours y répondent ; les Dieux les entendent, & n'en sont point touchés. Les supplices, de ces il-

lustres criminels, que leur justice poursuit sans relâche, sont plus doux que les miens ; je porte tout l'enfer dans mon cœur. Et de quoi suis-je coupable ? J'aimois , j'aime encore ; ce sont-là tous mes crimes. O *Jupiter* ! depuis quand les cœurs tendres sont-ils l'objet de ta vengeance ? T'imiter, est-ce t'offenser ? Et vous, Déesse de la mer, souffrez-vous que *Neptune* vous donne une Rivale ? Nos intérêts sont communs ; rendez-moi *Ismène*. Amour, que fais-tu ? Jalouse de la beauté d'*Ismène*, ta mère te retient dans Paphos. Elle s'étoit donnée à toi ; tu me l'avois promise. Ignorest-tu qu'on nous l'enlève ? Vole au fond du Palais du Dieu des mers : redemande ton bien, il n'osera te refuser. Mais que fais-je, & pourquoi m'adresser à des Dieux cruels & sourds ? *Ismène*, vous n'êtes plus : j'ai causé votre mort, la mienne seule peut expier mon forfait ; si je la diffère, c'est pour prolonger ma misère : je vous retrouverois dans l'Olympe, ou dans l'Elisée, & je n'en suis pas digne.

Le

Le seul Dieu, dont je n'implorois pas le secours, eut pitié de moi. Ami des mortels, souvent il prévient leurs desirs, pour se donner à eux. Sa puissance est sans bornes : il triomphe de ceux mêmes que l'Amour n'a pû soumettre ; il régne parmi le tumulte affreux des armes : le bruit effroyable des tempêtes mutinées ne peut le troubler. *Jupiter* même le respecte ; & c'est par sa faveur que les plus infortunés, malgré la fortune & le destin, deviennent des Dieux.

Je jouissois d'un repos trop doux pour être durable. Tout-à-coup une lumière éclatante m'environne : l'Amour fend les airs, & me montre *Isménie*. Cesse de te plaindre, je te la rends. Il dit & s'envole. Les yeux attachés sur *Isménie*, je goûtois le plaisir de la voir, sans pouvoir l'exprimer : il me sembloit qu'elle-même faisoit de vains efforts pour me parler. Nous ne perdions rien l'un & l'autre dans ce silence involontaire. Nos regards, nos soupirs, nos transports en étoient plus vifs, plus enflammés, plus ravissans. *Isménias*,

me dit-elle enfin , je vis & je vous aime. Quoi , m'écriai-je , c'est vous . . . Tout dispaçoit ; je me trouve à mon réveil dans un vaisseau au milieu d'une foule de Corfaires Ethiopiens , dont je suis esclave. Ainsi , Dieux cruels , vous vous jouez des foibles hommes. Cependant je m'étonne du calme qui régne dans mon cœur : je suis triste , mais d'une tristesse paisible ; & dans le moment même où je ne dois plus rien espérer , je me livre , malgré moi , tout entier à l'espérance.

Une rame à la main , je regardois dououreusement les compagnons de mon infortune. Trop foible pour partager leurs travaux , je n'en étois que spectateur. Eh ! quoi , me dit un Barbare , en me frappant , penfes-tu qu'on t'ait mis là pour rester oisif ? Je trouvai des forces dans mon épuisement ; ses coups cessèrent. O *Sothène* , les Dieux vous vengent cruellement de l'injure que je vous ai faite ! O mon père , n'apprenez jamais l'état honteux où votre fils est réduit !

Le vaisseau sur lequel j'étois parti d'Eury-

rycome, après avoir relâché, pour réparer les défords de la tempête, continuoit sa route: nous lui donnâmes la chasse; nous l'atteignimes; nous vinmes à l'abordage: un combat de deux heures nous en rendit maîtres. Je sçai que la vengeance n'appartient qu'aux Dieux; je sçai qu'ils se la font réservée: mais j'étois si irrité contre le Pilote, ce cruel auteur de tous mes maux, que je ne pus le voir esclave sans quelque plaisir. Ce plaisir inhumain fit bientôt place à de nouvelles douleurs. *Cra- zisthène*, blessé, mourant, s'offre à mes yeux: on visite ses playes; on les juge mortelles; on veut le jeter à la mer. Je m'écrie que c'est un Grec illustre. L'espoir de la rançon suspendit sa mort; les Dieux & mes soins lui rendirent la vie.

Le jour suivant les Pirates tinrent conseil: une petite ville, qui paroiffoit sur la côte, fut la victime de leur fureur & de leur avarice. Ils la surprirent de nuit; hommes, femmes, enfans, tout fut réduit en servitude: on pille, on massacre, on brûle. Cet-

te ville infortunée n'est plus qu'un monceau de pierres que les flammes dévorent.

Rentrés dans le vaisseau, ils partagent leur butin : les jeunes gens sont mis à la rame ; les filles & les femmes sont séparées : celles-ci, pour être vendues ; celles-là, pour servir aux plaisirs de leurs Maîtres. Les vieillards, ou ceux que leurs blessures rendent inutiles, sont égorgés sans pitié & jettés à la mer. Mes malheurs n'avoient point épuisé mes larmes : ce spectacle m'en arracha ; elles les offensèrent, & je portai la peine de ma pitié.

Jusqu'où n'alla point l'excès de leurs débauches ! Je frémis encore au souvenir de leurs discours & de leurs actions. Je disois à *Cratisthène* : Les impies se punissent eux-mêmes de leur impiété ; l'ivresse & le sommeil livrent nos Tyrans entre nos mains : ayons le courage de vouloir être libres, nous le sommes. *Cratisthène* m'approuve ; nous en parlons à nos Camarades. Les uns, mais en petit nombre, brûlent de

de se joindre à nous ; les autres , presque tous amés viles & découragées , préfèrent l'esclavage à une entreprise facile & glorieuse. Qui le croiroit ? Il y en eut d'assez lâches , pour vouloir avertir ces Barbares du complot qui se formoit contre eux. Ils ignorèrent pourtant le danger qu'ils avoient couru.

Les vapeurs du vin dissipées , ils songent à se défaire de leur prise. On arbore un Pavillon de Paix ; on entre dans le port d'Artycome ; on donne & on reçoit des otages. Bientôt se forme un marché spacieux , où s'exposent des meubles de prix , des vases d'or & d'argent , & tout ce qui peut servir aux besoins , ou au luxe des hommes ; on se les dispute , on se les enlève : la cupidité ne trouve rien de trop cher.

Les Esclaves étoient restés à bord. Ce peuple voluptueux fit peu de cas de nous. *Cratisthène* , c'étoit le plus beau des mortels , fut le seul qu'on acheta. Personne ne voulut de moi ; j'étois réservé à de nouvelles aventures.

Artycome est célèbre par un Temple de *Diane*. A l'entrée de ce Temple est placée une figure d'or, qui représente la Déesse au naturel. Sa tête est couverte d'un casque; d'une main elle tient un bouclier, une lance de l'autre : sous ses pieds coule dans un bassin de porphyre une fontaine, dont les flots sont toujours agités. C'est là que les Pirates vinrent éprouver les jeunes filles qu'ils vouloient vendre. Epreuve délicate ! dont toutes néanmoins fortirent à leur honneur. Protectrice de la chasteté, vous ne les déclarates vierges, que pour les livrer à l'ignominie !

● Quelque tems après je fus témoin de cette cérémonie : en voici le détail. Celles qui osent tenter l'aventure, couronnées de laurier, revêtues d'une robe blanche, entrent dans la fontaine ; leur innocence fait leur gloire & leur salut. *Diane* leur fourit, & leur tend la main ; elles sortent au milieu des applaudissemens, mais la Déesse jette un regard sévère sur les coupables. Intimidées à la vûe de la  
lançe



lance terrible qui les menace, elles se plongent dans les flots, qui se dérobent sous leurs pas chancelans : leur couronne tombe ; elles font l'objet de la risée & du mépris : quelquefois même, faute de secours, elles y périssent malheureusement.

Les otages rendus de part & d'autre, les Corfaires se rembarquent avec leurs trésors. Fiers de leurs derniers succès, ils méditent de nouvelles entreprises. Déjà les compagnes infames de leurs plaisirs ont dévoré leurs détestables richesses. Tremblez, malheureux Grecs, qui dans le sein de vos familles vivez avec confiance. La protection de vos Dieux domestiques ne peut vous défendre ; les fers ou la mort vous attendent.

L'orage tomba sur toi, déplorable ville de Silène ; tes vins précieux te rendoient fameuse ; ils causèrent ta ruine. Tu pouvois te sauver en les abandonnant au pillage : tes habitans comptèrent trop sur leur valeur ; elle ne leur seroit de rien : ils furent tous égorgés. Bientôt tu seras vengée.

Nous vîmes ces scélérats assés sur le rivage , célébrer par dérision de criminelles Orgyes. *Bacchus* ne put souffrir que ces misérables profanassent impunément son culte & ses mystères. Il trouble leur raison : pleins de fureur , ils oublient qu'ils sont frères , ils courent aux armes , ils s'attaquent & tombent acharnés les uns contre les autres. Le combat des Centaures fut moins sanglant. Une troupe de Grecs , ( les Grecs aussi se mêlent de brigandage , ) vient fondre inopinément sur eux , & achève de les exterminer.

A cette vue nous poussons de grands cris de joie : nous brisons nos fers ; & croyant trouver des libérateurs dans les meurtriers de nos Tyrans , nous allons nous jeter entre leurs bras. Nous ne faisons que changer d'esclavage. En vain nous reclamons les droits de notre naissance & de notre commune Patrie : ils ne nous écoutent point ; ils nous font rentrer dans le vaisseau , dont ils s'emparent , & nous conduisent à Daphnopolis.

Daphnopolis est consacrée à *Apollon*

&

& à *Daphné*: Son amour pour cette Nymphé est trop connu, pour que je m'arrête à en retracer l'histoire. C'est dans l'enceinte de son Temple que nous fûmes exposés en vente. Je me jette à genoux; je lui adresse cette prière: Fils de *Jupiter*, tu vois mon infortune, sois-en touché. Déjà deux fois Esclave, je suis menacé d'une troisième servitude; ne souffre pas qu'un Envoyé de ton père gémissé dans les fers; attendri le cœur de mes nouveaux maîtres; qu'ils songent qu'ils sont Grecs, & que je le suis comme eux. Dieu puissant, aux regards duquel rien n'échape, qu'est devenue *Isméné*? Si la Parque a tranché ses jours, ce n'est point un Dieu qui a ordonné sa mort: tu peux réparer le crime des hommes, tu peux me la rendre. Les maux, que l'Amour t'a fait souffrir, te doivent rendre sensible au mien. L'heure d'être exaucé n'étoit point arrivée. On m'arrache de l'Autel, pour me livrer à un Citoyen, qui m'avoit acheté; il s'appelloit *Dymas*, & sa femme *Criseïs*.

La

La curiosité est le partage de son sexe. A peine suis-je entré, qu'elle me demande qui je suis, d'où je viens, & par quel hazard je me trouve leur Esclave. Je baïsse les yeux, je la prie modestement de m'épargner un récit douloureux, qui n'auroit rien d'intéressant pour elle. *Dymas*, je ne puis l'appeller mon maître, *Dymas* nous écoutoit, mon refus l'offense. Il me regarde d'un air menaçant. On vient lui dire qu'on a servi : il m'ordonne de le suivre. J'obéis. Ainsi cet *Isménias*, qui quelques mois auparavant, Ministre de *Jupiter*, & comblé de gloire, s'étoit vû le premier à la table de *Sothène*; cet *Isménias* servi, aimé par *Isménie*, confondu parmi de vils Esclaves, se trouve dans sa propre Patrie, destiné aux emplois les plus humilians. Fortune ! ce sont là de tes jeux.

A la fin du repas il fait sortir les autres Esclaves : je reste seul. Je veux, me dit-il, que tu me contes tes aventures : elles m'amuseront jusqu'à mon sommeil; surtout songe à ne point l'interrom-

rompre. Cet ordre impérieux me fait sentir plus amèrement que je n'avois encore fait, toute la rigueur de mon sort. Mes yeux se remplissent de pleurs : mon cœur se ferre ; je n'ai pas même la force de me plaindre. Scache, continua-t-il, que tu es mon Esclave, & fait pour m'obéir : parle, ou crain qu'un châtiment digne de ton insolence ne t'apprenne ton devoir. Un maître irrité est un sévère Précepteur. O *Dymas*, m'écriai-je, que les Dieux jugent entre nous. Je suis Grec : vous n'avez de droits sur moi que ceux que vous donnent mon malheur, & votre injustice ; voulez-vous, plus cruel que les Barbares qui m'ont vendu, m'ôter une vie qu'ils m'avoient laissée malgré moi ? Frappez ; né libre, je crains moins la mort que l'esclavage. Ma fermeté plut à *Criséis* ; elle intercéda pour moi : *Dymas* s'endormit, & j'en fus quitte pour des menaces.

*Criséis* n'étoit plus jeune. Il étoit aisé de voir en la regardant qu'elle avoit été belle ; elle croyoit même l'être encore, mais sans vouloir qu'on  
le

le crût : elle étoit douce, compatissante ; j'en reçus des marques de bonté qui me pénétrèrent de reconnoissance ; & si je ne lui appris point tout ce qui me regardoit, je lui en dis assez pour qu'elle me fût gré de ma confiance.

*Dymas*, qui ne m'aimoit point, me chargeoit des travaux les plus pénibles ; sans cesse occupé, je n'osois m'échapper un instant, pour rêver à mes infortunes. Couvert de mauvais habits, couché sur la terre, réduit à la nourriture la plus grossière & la plus dégoûtante, je devois succomber. Les Dieux en ordonnèrent autrement : j'éprouvai même, que si du sein des plaisirs naissent les amertumes, du sein des amertumes naissent les consolations.

Il y avoit cent jours que j'étois dans cet état. La Fête de *Jupiter* approchoit. Quel souvenir pour moi ! On ne la célèbre point à *Daphnopolis* ; mais on y célèbre celle de *Daphné*. Les cérémonies en sont presque les mêmes : toute la différence consiste dans le choix des Envoyés ;

voyés ; ceux de Daphnopolis peuvent être mariés ; ceux d'Eurycome ne doivent point l'être. *Dymas* fut nommé pour Artycome. Pendant qu'on prépare toutes choses pour son voyage, *Criséis*, je ne sçai quelles étoient ses vties, lui dit, en me regardant : Cet Esclave paroît avoir de l'esprit ; il est sage, il parle peu : mais il est si triste, que je vous conseille de le laisser ici. Un Esclave mélancolique est toujours d'un mauvais augure pour son Maître ; c'est du moins un objet désagréable que vous auriez devant les yeux. Cependant, comme il se vante d'avoir été autrefois Envoyé de *Jupiter*, il pourroit vous être utile ; consultez-vous. *Dymas* lui répondit : C'est l'ordinaire des Esclaves d'être vains & menteurs ; celui-ci cherche sans doute à se faire valoir. Est-il vrai, continua-t-il en se tournant de mon côté, que tu te sois vû honoré du ministère dont je suis revêtu ? Pren garde d'ajouter le mensonge à tes autres défauts. O *Dymas*, lui dis-je, me préservent les Dieux de vous en im-

po-

poser ! La Fortune a pu me rendre malheureux : mais elle ne pourra jamais chasser la vérité de mon cœur. Ne jugez point des hommes sur les apparences : la vertu ne dédaigne point les habits d'un Esclave. Oui, pour suivis-je, j'ai été l'Envoyé de *Jupiter*, & j'ai reçu tous les honneurs que vous allez recevoir : ils ont été la source de ma misère ; puissent-ils être la source de votre félicité !

Ces paroles l'adoucirent. Il me fit d'autres questions : il parut satisfait de mes réponses ; je lui devins cher , parce que je lui devins nécessaire.

*Criséis* vouloit venir avec nous ; *Dymas* s'y opposa : nous partimes sans elle, & je ne la revis plus. Arrivés à *Artycome*, on eut le même empressement à le recevoir. *Sostrate* eut la préférence , *Sostrate* le citoyen le plus riche & le plus illustre de sa Ville. Il épuisa toute sa magnificence pour son nouvel Hôte. Ainsi m'avoit reçu, ainsi m'avoit traité *Sothène*. O *Dymas* ! il ne manquoit à votre gloire que d'être servi par *Isménè* ! Que dis-je ? *Isménè* vous sert, elle vous



vous servit comme Esclave: mais vous l'ignorez alors.

*Rhodope*, fille de *Sostrate*, avoit mille charmes; & depuis que les Dieux avoient enlevé *Ismène* à la terre, elle en faisoit le plus bel ornement. Quelque éclatante que fût sa beauté, les qualités de son ame la faisoient oublier. Je la regardois, je l'écoutois avec admiration: mais mon cœur ne partageoit point la surprise de mes sens. C'étoit *Venus*: mais ce n'étoit point *Ismène*. Amour, tu sçais qu'elle n'est jamais sortie un moment de ma pensée, & que je n'ai jamais cessé de la pleurer.

Les plaisirs qu'on procuroit à *Dymas* me donnoient quelque relâche; j'employois ce repos extérieur à m'abandonner au noir chagrin qui me dévorait. Un jour croyant être seul dans le jardin de *Sostrate*, je donnois un libre cours à ma douleur. Je disois: Dieux! n'êtes vous point encore fatigués? Votre vengeance est-elle éternelle comme vous? Malheureux que je suis! ma sensibilité s'augmente

te à mesure que s'augmentent mes peines. Que j'envie le sort de ceux qui souffrent sans espérer de fin à leurs maux ! L'espérance trompeuse qui me séduit, est plus cruelle mille fois que le plus affreux désespoir.

*Rhodope* se promenoit aux environs : elle entendit mes plaintes, elle en fut touchée, elle m'appella. J'avois conservé cet air d'ingénuité que donne la naissance, & que la fortune ne peut effacer. Je l'aborde, & lui demande en soupirant ce qu'elle veut du service d'un malheureux, que le destin a mis hors d'état de lui en rendre. *Attendez*, me dit-elle, c'étoit mon nom d'Esclave, il n'est pas difficile de juger en vous voyant que vous êtes dans une situation indigne de vous ; & si je ne me trompe, l'esclavage n'est pas le plus grand de vos maux : puis-je les adoucir ? Je vous offre tous les secours qui dépendent de moi. Généreuse *Rhodope*, lui répondis-je, c'est le propre des cœurs bien faits de s'attendrir sur le sort des misérables ; votre pitié ne tombe sur moi, que parce que je suis  
du

du nombre. J'en connois tout le prix : mais je n'en suis pas digne ; mais je ne puis en profiter. Les Dieux, dont vous êtes l'image ; les Dieux, s'ils peuvent encore faire quelque chose pour vous, récompenseront vos bontés : je n'ose les en prier ; je craindrois que mes vœux ne vous devinssent funestes. Je n'avois plus la force de retenir mes larmes ; je voulus me retirer : je me reprochois un entretien dans lequel *Is-  
mène* n'avoit point de part. *Rhodope* me retint. Si j'avois, reprit-elle, la puissance de ces Dieux, dont vous dites que je suis l'image, vous seriez libre, ou du moins heureux ; elle rougit, & baissa les yeux. Hélas ! lui dis-je, l'un m'est indifférent, l'autre est impossible. Vous avez donc, ajouta-t-elle, bien mauvaise opinion de mon pouvoir ? Non, lui répondis-je ; mais suffiez-vous un Dieu, que pourriez-vous seule contre tous les autres ? *Atracés*, poursuivit-elle, vous croyez vos maux sans remède ; c'est l'erreur de tous les malheureux : apprenez-moi vos infortunes ; je ne sçai si l'intérêt que j'y  
prends

prends me fait illusion : mais je pourrois presque vous répondre qu'elles finiront plutôt que vous ne pensez, & que je contribuerai à les faire finir. O *Rhodope* ; m'écriai-je entraîné par un attrait invincible, je ne puis vous rien refuser ; il m'en coutera des pleurs, peut-être la vie : mais vous ferez satisfaction.

*Rhodope* donnoit une attention merveilleuse au triste récit de mes aventures. Quelle que fût sa beauté, il me sembla qu'elle étoit jalouse de celle d'*Isménè* ; elle se troubla à la vue de son portrait : je l'avois encore ; elle le regarde, l'examine, & me dit froidement : Cette personne est trop belle, on l'a flattée. Non, repris-je, on ne l'a point flattée : mais elle n'est plus. A ces mots, un nuage épais se répand sur mes yeux, je pers connoissance. *Rhodope* appelle du secours, on m'emporte sur le lit de *Dymas*. *Atracés*, me disoit-elle, aurois-je causé votre mort ? Elle m'effuyoit le visage, elle mettoit ses mains sur mon cœur, pour le ranimer ; les larmes couloient malgré elle.

elle. Je reviens : mais ne pouvant soutenir la lumière, je retombe dans une seconde foiblesse : une main plus puissante que celle de *Rhodope* m'en retire encore : j'entens une voix qui me frappe ; je crois la reconnoître : je porte mes regards mal assurés de côté & d'autre ; je les arrête sur une jeune Esclave, nommée *Scylla*, qui s'empresse à secourir *Rhodope* évanouie ; je lui trouve tous les traits d'*Isménie* : c'est elle, je n'en puis douter. Idée flatteuse, vous ne durates qu'un moment ! Bien-tôt j'accuse mes yeux d'imposture ; & ce plaisir, qui vient de me charmer, ne me paroît plus qu'une illusion où m'égaré encore la cruauté des Dieux.

Les Esclaves de *Rhodope* l'avoient emmenée. *Dymas* arriva : j'étois pâle, abbatu : mais cet homme, dont la fierté naturelle étoit augmentée par les honneurs qu'on lui rendoit, ne s'abaissa point à jeter les yeux sur un Esclave ; il ne s'apperçut de rien.

Dès qu'il me fut permis de rentrer dans le jardin, j'allai rêver en liberté

à

à ce qui venoit de m'arriver. Je n'osois , ou je ne voulois pas approfondir les sentimens de *Rhodope* : ce qui n'est point l'objet de nos desirs , ne nous donne ni crainte ni espérance ; j'étois si malheureux , que je ne pouvois ni cesser de l'être , ni l'être plus que je l'étois.

L'Esclave que j'avois vûë me revenoit sans cesse dans l'imagination ; je me voulois du mal d'y songer , & je ne songeois qu'à elle. Je me demandois ce que *Scylla* avoit de commun avec *Ismène* , & par quel caprice un bonheur chimérique me dédommageoit d'un malheur réel : je me le demandois inutilement. Je ne consultois point ma raison ; je craignois qu'elle ne dissipât une erreur , qui m'étoit trop chère , pour y renoncer ; il m'étoit plus doux de consulter mon cœur. Cependant je n'étois pas satisfait de ses mouvemens , il y avoit du trouble & de l'incertitude : je ne sçavois plus à quoi me fixer : mais enfin ma raison reprit tous ses droits , & j'eus honte de ma folle crédulité. Non , disois-je , *Ismène*

*méne* ne vit plus : trop occupé de son idée, je me suis laissé surprendre par une foible ressemblance ; les Dieux ne l'auroient pas retirée des gouffres de la mer, pour la livrer à l'esclavage : ils l'auroient transportée à Aulycome ; ils l'auroient rendue aux larmes de *Panthia*. *Isméné* est morte, continuois-je : le Ciel est trop avare de miracles, pour en faire un si grand en ma faveur : ne songeons qu'à pleurer sa mort.

*Rhodope* ne me laissa pas ignorer longtems que j'avois scû lui plaire. Devois-je m'attendre à ce nouveau caprice de l'Amour ? Dieu cruel ! quelle funeste flamme allumes-tu dans son sein ? Ne te plais-tu qu'à faire des malheureux ? *Rhodope*, vous aimez un esclave, vous aimez un ingrat ! Ah ! vous étiez digne d'un meilleur sort.

Charmée que ma naissance répondit à un mérite que je ne devois qu'à sa prévention, elle se persuade qu'*Isméné* morte ne tiendra point contre sa beauté, contre le don de son cœur

& de sa main ; elle ne voit plus d'obstacle à sa passion, elle me cherche , elle veut me l'apprendre. Je l'évitois ; non que je la soupçonnaſſe de tant de foibleſſe ; mais elle étoit aimable , & la plus légère diverſion à ma douleur me paroifſoit un crime.

Elle ne put réſiſter à ſa tendre impatience ; elle m'écrivit. *Scylla* fut chargée de m'apporter ſa lettre. *Iſménias* ; me dit - elle en me la remettant , *Rhodope* ma maîtrefſe vous ſalue. Quel ſon de voix ! Quelle vue ! O Ciel ! m'écriai - je , les morts reviennent - ils à la vie ? Eſt - ce vous , chère *Iſmène* ? Eh ! quelle autre me connoîtroit ? Eh ! quelle autre feroit ſur mon cœur l'impreſſion que vous y faites ? Quel Dieu vous rend à mon amour ? *Rhodope* ne lui donne pas le tems de me répondre : elle nous apperçoit ; elle n'a pas la force de ſe refuſer au plaifir de me voir , & de me parler. Elle ſe dit avec complaiſance que j'ai lû ſa lettre , que je ſçai qu'elle m'aime , que je



je partage ses transports; elle vient à nous.

Sa présence nous trouble; nous passons rapidement de la joie à la surprise; elle remarque notre émotion, elle nous regarde, elle est interdite; la colère éclate dans ses yeux; nous tremblons. *Ismène* par une présence d'esprit admirable nous tira d'embarras dans une conjoncture si délicate. Notre désordre vous étonne, lui dit-elle; vous nous plaindriez, quand vous en sçauriez la cause. *Isménias* est mon frère. Séparés l'un de l'autre par la cruauté du sort, nous n'espérions plus d'être réunis: mais hélas! pardonnez à nos larmes; le plaisir de nous revoir cède à la douleur de nous trouver esclaves.

*Rhodope* se calme, ses soupçons se dissipent, elle me félicite d'avoir une sœur si charmante; & ne doutant point que l'espoir de la liberté ne l'engage à la servir auprès de moi, elle la comble de caresses. *Ismène* dissimule, & promet tout. Leur entre-

tien fut long, je ne l'entendis point ; elles s'étoient éloignées de quelques pas. Je les regardois. Qu'elles étoient belles toutes deux ! *Isménè* ne s'en offensera pas : tout autre que moi n'auroit pû mettre de différence entre elles.

Qu'une Amante se laisse aisément tromper par les apparences ! *Rhodope* se croit sur le point d'être heureuse ; la joie augmente ses charmes. Elle cherche dans mes yeux quelques regards passionnés, qui l'assurent de sa conquête ; elle n'en trouve point, elle veut s'en plaindre : un reste de pudeur la retient : elle part & nous laisse seuls.

Belle *Isménè*, dis - je alors, satisfaites ma curiosité ; apprenez - moi par quel heureux événement vous avez échapé à la fureur de la mer, & par quelle injustice du sort vous êtes Esclave dans la maison de *Sostrate*. Non, me répondit - elle ; le récit de mes aventures occuperait des momens que nous ne devons employer qu'à goûter la douceur d'être ensemble, de  
nous

nous aimer, & de pouvoir nous le dire ; nous songerons après aux moyens de nous tirer de l'état où nous sommes. Commencez par feindre d'aimer *Rhodope*, flattez un amour qui peut nous être utile ; ne l'aimez point : mais faites - lui croire que vous l'aimez. Les Dieux auront soin du reste. En vérité, lui dis - je en riant, vous vous acquittez à merveille de votre charge. Vous pouvez, me répondit - elle du même ton, faire pour *Softrate* ce que je fais pour *Rhodope*. Quoi, repris - je, *Softrate* vous aime ? Que je crains les suites de cette passion ! Un Maître a de terribles droits sur une Esclave : vous êtes la sienne, je tremble. *Isménias*, poursuivit - elle plus sérieusement, ne nous laissons point infecter par le noir poison de la jalousie : je ne crains point *Rhodope*, vous ne devez point craindre *Softrate*. On pouvoit nous surprendre, nous nous séparâmes.

Les biens sont enchaînés les uns aux autres. Le même jour je trouvai *Cratibéne* qui venoit de payer

sa rançon. Notre joie fut égale à notre surprise, l'amour ne déroba rien aux transports de l'amitié. Nous nous rendimes compte de nos malheurs communs ; il me demanda si j'avois écrit à *Thémisthée*. Non, lui dis-je : j'avois perdu *Isménie*, je ne songeois qu'à mourir ; ce n'est que d'aujourd'hui que je l'ai retrouvée. Il fut étonné de m'entendre parler de la sorte : il crut que la perte d'*Isménie* m'avoit troublé la raison ; il voulut me plaindre & me consoler. Je le tirai d'erreur. Non, mon cher *Cratisthène*, non, lui dis-je : *Isménie* n'est point morte : mais *Isménie* est Esclave. Si je ne craignois de vous retarder, je vous ménagerois le plaisir de vous revoir : allez apprendre à nos parens que nous vivons, & que nous sommes dans les fers. Il me promit de travailler à faire notre paix, & d'engager *Thémisthée* & *Sosthène* à venir nous délivrer. Nous nous quittâmes, après nous être fait les protestations les plus tendres & les plus sincères, après nous

nous être donné toutes les marques de tendresse que peuvent se donner deux cœurs unis par la simpatie, & par la vertu.

Je ne pouvois plus vivre sans *Ifmène* : je la cherchois par-tout : je n'échappois aucune occasion de lui parler ; la confiance de *Rhodope*, les différentes occupations de *Sostrate*, obligé de fortir avec *Dymas*, tout nous facilitoit les moyens de nous voir. Cependant *Ifmène* me disoit que nous devions nous conduire avec plus de prudence ; je sentoie qu'elle avoit raison : l'amour m'emportoit ; elle-même ne s'apercevoit pas que ses réflexions ne l'empêchoient point de rester avec moi.

La tranquillité du cœur donne de la vivacité à l'esprit ; nous avions de ces entretiens délicieux, dont les amans seuls connoissent le prix. Je lui avois dit ce qui s'étoit passé entre *Cratisthène* & moi. - L'espérance d'une liberté prochaine nous faisoit oublier notre esclavage ; nous nous croyions déjà libres : les Dieux apaisés

nous faisoient sentir d'avance, & dans toute sa pureté, la douceur des biens qu'ils nous préparoient.

Quelquefois nous parlions de *Rhodope*. *Ismène* me redisoit en badinant les choses flatteuses qu'elle lui avoit dites de ma part; nous nous faisons des reproches de notre tromperie, & nous en imaginions de nouvelles. Si je lui volois un baiser, & je lui en volois souvent, elle me demandoit si je voulois qu'elle le portât à *Rhodope*. Oui, lui disois-je, en la serrant dans mes bras; & si elle veut quelque chose de plus, je ne puis rien refuser à son Ambassadrice. Non, me répondoit-elle en s'échappant, mes instructions ne vont pas jusques-là.

Je n'avois point lû sa lettre; je ne l'avois pas même ouverte. *Ismène* voulut la voir, je la lui donnai; nous la trouvâmes pleine d'esprit & de sentiment. Il y avoit de la passion: mais elle étoit exprimée avec dignité; les plus scrupuleux observateurs des bien-séances l'eussent admirée, en la blâmant. Je disois à *Ismène*: *Rhodope*  
pou-

pouvoit choisir parmi les plus illustres des Grecs , & faire le bonheur de celui sur qui son choix feroit tombé ; je suis peut-être le seul qui ne peut l'aimer , & je suis le seul qu'elle aime. O *Rhodope* ! que je vous plains !

Elle nous écoutoit. Quelle fut sa douleur ! Quelle fut son indignation ! Perfides , nous dit-elle , les Dieux vous rendent justice : vous n'étiez dignes que d'être Esclaves ; craignez ma juste colére : mais pour remplir ma vengeance , il ne faut que vous abandonner à votre sort. Ingrats ! je vai appesantir vos fers & vous séparer. Non , vous ne jouïrez point ensemble du cruel plaisir d'insulter à ma foiblesse : je n'écoute plus que ma haine : & je veux , s'il est possible , vous rendre aussi malheureux que vous m'avez rendue méprisable.

Généreuse *Rhodope* ; lui dis-je , en embrassant ses genoux , nous ne cherchons point à nous excuser : nous sommes coupables. L'Amour a fait notre crime , il peut seul nous en obtenir le

T 5. par-

pardon : vous pouvez nous perdre , ou nous sauver. Moins nous méritons de grace , plus il vous fera glorieux de nous en faire. Les Dieux nous ont réunis : achevez leur ouvrage ; rendez-nous heureux.

*Rhodope* gardoit le silence : elle voyoit couler nos larmes sans s'é-mouvoir ; nous attendions en tremblant l'arrêt de notre vie , ou de notre mort : elle nous quitta sans le prononcer.

*Cratisthène* ne revenoit point : nous n'avions plus qu'un jour à rester à *Artycome* ; si *Rhodope* avoit dit un mot à *Sofstrate* , nous étions perdus. Elle en usa bien différemment ; nous n'eumes point dans la fuite de protectrice plus zélée. O *Rhodope* ! puisse-je n'être plus aimé par *Ismène* , si jamais je pers le souvenir de vos bontés !

Nous touchions au terme de notre délivrance ; elle arriva dans le moment , où nous croyions en être le plus éloignés. Déjà s'achevoit le sacrifice solennel , qui devoit terminer le



le ministère & les honneurs de *Dymas*; il alloit partir : il m'emmenoit ; je perdois *Isméne*. Sur la fin de la cérémonie, on entend les cris de deux mères affligées qui redemandent leurs enfans ; c'étoient *Dianthée* & *Panthia*. Leur douleur toucha ceux qui les entendirent. On s'émeut ; on murmure. Alors *Softhéne* & *Thémisthée* s'avancent vers l'Autel. Peuple assemblé , dit mon père , en élevant la voix , *Softrate* & *Dymas* osent retenir Esclaves deux Citoyens : ne souffrez pas qu'on viole ainsi les prérogatives de la Nation ; & vous, Ministre d'*Apollon* , ordonnez qu'ils nous soient rendus.

*Softrate* & *Dymas* réclament le droit de la guerre, qui les a fait nos maîtres. Ils refusent de nous rendre. Assistés de leurs amis , qui se rangent autour d'eux , ils se mettent en état de nous arracher du Sanctuaire, où nous nous étions réfugiés. Le peuple s'oppose à *Dymas* : *Rhodope* elle-même s'oppose à son père ; *Dianthée* & *Panthia* secondent ses efforts.

Le Temple retentit de voix confuses ; la Discorde échauffe les esprits ; l'injustice étoit prête à triompher. Le Sacrificateur ne peut appaiser le défordre : il fait signe de la main qu'il veut parler ; on l'écoute à peine : enfin le respect l'emporte ; on fait silence. Telles sont nos Loix , dit-il ; un Grec ne peut être Esclave dans sa patrie ; si cependant *Dymas* & *Sostrate* ne s'en tiennent pas à ma décision , Grand *Apollon* , appren-leur ta volonté suprême. Alors il se place sur le redoutable Trépié : sa raison se trouble , ses yeux s'égarant , son corps s'agite , il tombe par terre ; & plein de la fureur divine qui l'inspire , il prononce cet Oracle , ou plutôt cet Arrêt. Qu'*Isménè* & *Isiménias* soient affranchis : qu'on les remette à *Sosthène* & à *Thémisthée*. Notre sort n'est plus douteux ; nous sommes libres. *Dymas* sort en fureur du Temple , & retourne à *Artycome*. Au nom de *Sosthène* , *Sostrate* se ressouvient que leurs pères ont été unis par les nœuds sacrés de l'hospitali-

talité : il se plaint obligamment à nous du mystère que nous lui avons fait de notre naissance. On se reconnoit ; on s'embrasse ; on se félicite : la paix se rétablit ; le peuple s'écoule ; le Sacrificateur nous emmène tous chez lui.

Après les premiers transports de joie, on parla de nos aventures. Le Sacrificateur me pria de les apprendre à ceux qui étoient à table avec nous. Je ne me fis point presser ; & reprenant les choses depuis ma première sortie d'Eurycome jusqu'à ce jour, je satisfis pleinement leur curiosité.

*Ismène* seule pouvoit suppléer à ce qui manquoit à mon récit. Notre silence lui faisoit assez voir que nous attendions qu'elle parlât ; elle sentoit qu'elle ne pouvoit s'en dispenser : mais la crainte la retenoit. *Sosibène* remarqua sa répugnance : les pères ne perdent jamais leurs droits ; il lui dit vivement : Il falloit rougir de ce que vous avez fait, pour vous empêcher de le faire, & non pas avoir honte d'en parler. Obéissez. Ce discours augmenta sa timidité : mais  
mal-

malgré son trouble, elle commença de la sorte.

Quand on m'eut jetté dans la mer, les horreurs de la mort m'ôtèrent l'usage de mes sens : je fus longtems le jouet des vagues, sans m'en appercevoir. Lorsque je revins à moi, je me trouvai assise sur un Dauphin, qui me soulevoit au-dessus des flots : j'étois si éperdue, que je le laissois errer çà & là. Loin de songer que c'étoit peut-être le même qui avoit autrefois sauvé *Arion*, je le prenois pour un monstre qui m'alloit dévorer ; & cependant je l'embrassois étroitement. Un enfant ailé vint se mettre auprès de moi : il conduisit à terre mon Libérateur ; je le reconnus : c'étoit l'Amour. Cruel auteur de mes peines, lui disois-je, voulez-vous m'exposer à de nouvelles infortunes ? N'ai-je point assez souffert ? Que ne me laissez-vous mourir ? *Isméne*, me répondit-il, vos maux sont l'ouvrage du Destin : je ne régne que sur les cœurs ; je ne puis rien contre les événemens : vous reverrez *Isménias*. Il s'envole, & me laisse sur une rive déserte.

Jy

J'y restai quelques jours : je n'attendois que la mort , lorsqu'un vaisseau se présente à ma vûe. Je lève les mains au ciel : on m'apperçoit ; on vient à mon secours : je trouve des malheureux à peine échapés à la tempête que j'avois esfuyée. Quel spectacle ! n'attendez pas que je vous en retrace l'image. L'excès de leur misère ne les empêcha point d'être sensibles à la mienne. Non contents de réparer le désordre de mes habits , ils partagèrent avec moi quelques restes de vivres que la mer avoit épargnés.

Ils n'eurent pas le tems de respirer ; des Corsaires , ou plutôt des bêtes féroces les attaquent. Quelle résistance pouvoient - ils faire ? Leur mort suivit de près l'esclavage. Ces épouvantables Ethiopiens , dont l'idée me fait encore frémir , ne réservèrent que moi seule. Ils me conduisirent à Artycome. *Softrate* me vit couronner de laurier , en sortant de la fontaine de *Diane* ; il m'acheta pour sa fille : j'ai trouvé dans sa maison la fin de mes disgraces. Charmante *Rhodope* , je n'oublierai jamais que

VOUS

vous avez été ma maîtresse ; vos bontés vous ont acquis sur moi des droits éternels. Vous m'avez rendu la liberté : mais vous n'avez point affranchi mon cœur.

*Isménie* n'en dit pas davantage. *Sostrate* admira sa discrétion. Et vous aussi, lui dit-il, vous êtes ma fille. O mon père ! s'écria *Rhodope*, en embrassant *Isménie*, vous me donnez une dangereuse sœur : mais je l'aime assez pour ne lui point envier notre tendresse. Sage *Sostrate*, lui dit *Sosthène*, que n'ai-je aussi un fils à vous offrir ! Ce bonheur regarde l'heureux *Thémistée* ; *Callisthène* frère d'*Isménias* est seul digne de *Rhodope*. J'attends de votre amitié, reprit *Sostrate*, que vous engagerez l'illustre *Thémistée* à m'honorer de son alliance. La votre, lui dit mon père, est si glorieuse, que je n'aurois osé y prétendre. Pendant qu'ils se donnent des marques mutuelles d'union & de tendresse, & que *Panthia* & *Dianthée* versent des larmes de joie, *Rhodope* me dit, sans être entendue que de moi : Du moins, *Isménias*,

*nias* ; du moins vous ferez mon frère. Je n'eus pas le tems de lui répondre ; nous remerciâmes le Sacrificateur , comme le méritoit le service important qu'il venoit de nous rendre , & nous partîmes.

*Isméne* voulut passer par *Artycome* , & tenter encore l'aventure de la fontaine de *Diane*. Je m'opposois à une épreuve inutile , qui retardoit mon bonheur ; elle me scût gré de ma confiance : mais elle fut bien aise d'avoir de nouveaux témoins de sa vertu.

Nous arrivâmes à *Aulycome* ; j'y trouvai mon cher *Cratisthène* , qu'une fièvre violente avoit empêché de venir à *Daphnopolis*. On envoya chercher *Callisthène* , qui ne s'attendoit pas que ce fût pour le rendre possesseur d'une des plus belles personnes du monde. Son mariage & le mien s'accomplirent le même jour ; ce fut dans les jardins de *Sofsthène*. La Grèce n'avoit point encore vû de spectacle si pompeux : mais que cette brillante journée me parut longue ! Que les fêtes impatientent un Amant ,  
qui

## 450 ISMENE ET ISMENIAS.

qui n'attend que leur fin pour être heureux ! La nuit ne viendra-t-elle point ? disois je à *Isméné*. Ne ferons-nous jamais seuls ? Nuit délicieuse ! déjà vous êtes passée. Dieux ! si toutes celles qui la doivent suivre lui ressemblent, je n'en vie point votre sort.

*Fin du dixième Volume.*



TABLE



# T A B L E D E S P I E C E S

contenues dans ce dixième Volume.

---

**H**istoire de la Comtesse de Gondz.

*Les Amours d'Isméne & d'Isménias.*

353100

